

# Les martyrs

## Table des matières

<b>21 août 1943 – Les maîtres et les martyrs de la foi.....</b>	<b>3</b>
<b>21 août 1943 – Bienheureux ceux qui ont vaincu en vertu du Sang de l'Agneau</b>	<b>4</b>
<b>3 juillet 1943 – La créature, martyre de son Dieu. La possession divine.....</b>	<b>4</b>
<b>13 et 20 janvier 1944 – Le martyre de saint Agnès.....</b>	<b>6</b>
Dictée de Jésus sur l'amour des saints.....	6
Martyre de sainte Agnès.....	8
Dictée sur la valeur de la foi et de la persévérance.....	12
Ensevelissement de sainte Agnès – 1 <sup>ère</sup> version.....	13
Ensevelissement de sainte Agnès – 2 <sup>nde</sup> version.....	17
Leçon de sainte Agnès à Maria Valtorta.....	21
<b>28 et 29 février 1944 – Martyre de l'enfant Castulus.....</b>	<b>24</b>
Vision de Maria Valtorta.....	24
Commentaire de Jésus.....	33
<b>1<sup>er</sup> mars 1944 – Martyre de Félicité et de Perpétue.....</b>	<b>35</b>
Vision de Maria Valtorta.....	35
Commentaire de Jésus.....	40
<b>2 mars 1944 - La sagesse des martyrs, c'est la Sagesse de Dieu ; tous ceux qui aiment le Seigneur et font de cet amour le but de leur vie la possèdent.....</b>	<b>42</b>
<b>4 mars 1944 – Vision du martyre de sainte Phénicule et de la mort de Pétronille, son amie et maîtresse, fille spirituelle de l'apôtre Pierre.....</b>	<b>45</b>
Le martyre de sainte Phénicule.....	46
Commentaire de Jésus.....	51
<b>5 mars 1944 – Dictée de Jésus sur les martyres.....</b>	<b>54</b>
<b>29 mars 1944 – Martyre de Justine et de Cyprien.....</b>	<b>59</b>
Vision de Maria Valtorta.....	59
Commentaire de Jésus.....	63
<b>30 mars 1944 – Paroles de Jésus à Marie-Madeleine juste avant sa mort.....</b>	<b>67</b>
<b>22 et 23 juillet 1944 – Cécile et Valérien.....</b>	<b>68</b>
La prière de Cécile, les noces, le mariage, le voeu de virginité de Cécile.....	68

Dictée de Jésus sur la foi et la pureté de Cécile.....	79
Suite de la vision précédente : le baptême de Valérien et de son frère Tiburce. Le martyre de Cécile.....	82
En guise de commentaire des visions précédentes, Jésus illustre la force de la foi comme de la pureté et de la sainteté du mariage conçu comme une élévation réciproque.....	86
<b>7 août 1944 – Discussion entre Saul et Gamaliel. Martyre d’Etienne.....</b>	<b>89</b>
<b>EMV 645 – Discussion entre Saul et Gamaliel. Martyre d’Etienne.....</b>	<b>96</b>
Vision de Maria Valtorta.....	96
Commentaire de Jésus : les voies opposées de Saul et de Gamaliel vers la sainteté.....	102
<b>10 janvier 1945 – Messe du Pape Marcel dans les catacombes du martyre Valens .....</b>	<b>107</b>
<b>11 février 1945 – Martyre du prêtre Diomède, à l’époque des premières persécutions.....</b>	<b>113</b>
<b>10 avril 1945 – Martyre d’Irène.....</b>	<b>116</b>
<b>23 juillet 1945 – Martyre de Marie et Florence de Cordoue.....</b>	<b>120</b>
<b>4 novembre 1945 – Martyre de sainte Martine.....</b>	<b>124</b>
<b>24 novembre 1946 – Vision longue et terrifiante des martyrs chrétiens.....</b>	<b>126</b>
<b>Visioconférences.....</b>	<b>142</b>

## 21 août 1943 – Les maîtres et les martyrs de la foi

Jésus dit :

“Derrière mes deux témoins se cachent tous les maîtres de la foi :

Pontifes, Evêques, les inspirés, les docteurs de l’Église, les âmes pénétrées de la Voix et de la Lumière. D’une voix épurée de toute sonorité humaine, ils m’ont proclamé, moi et la vérité de ma doctrine, et, en confirmation de leur voix, ils ont apposé le sceau de la sainteté, de la douleur, et du sang aussi.

Haïs comme moi, Maître des maîtres, Saint des saints, ils ont toujours été plus ou moins tourmentés par le monde et le pouvoir, lesquels trouvent en eux ceux qui, par leur propre conduite, disent au monde et aux grands de ce monde : ‘Ce que vous faites n’est pas légitime’. Mais quand l’heure du fils de Satan sera venue, l’Enfer, saillie de l’abîme ouvert par l’Antéchrist, leur livrera une guerre impitoyable, et d’un point de vue humain, les vaincra et tuera.

Mais ce ne sera pas une mort véritable. Au contraire, ce sera la Vie des vies, Vie vraie et glorieuse. Car si ceux qui suivent ma Loi dans les commandements possèdent la vie, quelle infinie plénitude de vie ne posséderont pas ceux qui suivent aussi mes conseils évangéliques de perfection et poussent leur être à ma suite jusqu’au sacrifice total par amour pour leur Jésus, l’éternel Immolé dont ils se font les imitateurs jusqu’au sacrifice de la vie ?

Ceux qui se dépouillent de ce que l’humain a de plus cher, la vie, pour pouvoir me suivre, par amour de Jésus et des frères et sœurs, seront appelés à une éblouissante résurrection. Jamais je ne me lasserai de le répéter : il n’y a rien de plus grand que l’amour au ciel et sur la terre, et il n’y a pas d’amour plus grand que l’amour de celui qui donne sa vie pour ses frères et sœurs.”

\*130 Dans les dictées des 4 et 19 juin.

**21 août 1943 – Bienheureux ceux qui ont vaincu en vertu du Sang de l'Agneau**

Jésus dit : (...) Bienheureux ceux qui ont vaincu en vertu du Sang de l'Agneau et sont restés et resteront toujours fidèles. Bienheureux ceux qui auront repoussé Satan et ses flatteries et ne se seront pas souciés de ses triomphes apparents, de ses efforts déployés en cette, heure, dont il sait qu'elle sera brève pour son règne de malédiction; ceux qui resteront fidèles au Christ et à son Eglise, démembrée par la persécution antichrétienne, martyre invaincue comme le grand Martyr son Époux, le Christ crucifié, mais qui renaît encore plus belle après la mort apparente pour entrer glorifiée au Ciel, où le vrai Pontife l'attend pour célébrer les noces."

**3 juillet 1943 – La créature, martyre de son Dieu. La possession divine**

"Je t'ai dit hier qu'il existe des genres d'infirmités qui sortent du commun, c'est-à-dire qu'elles sont voulues par des forces spirituelles. Dieu ou Satan, l'un agissant de l'abîme du Ciel, l'autre de l'abîme de l'Enfer, frappent certaines créatures pour des raisons différentes et à des fins différentes.

Mais, étant donné l'origine différente et opposée, l'infirmité qui vient de Dieu porte en elle, les tirant à la source d'une incommensurable Lumière et d'un incommensurable Amour, lumière et amour pour la créature martyre de son Dieu. L'autre, qui provient de l'abîme stagnant où règne Satan, enveloppe de ténèbres et de tourments.

J'ai dit créature martyre de son Dieu. Oui. L'âme qui s'est abandonnée à son Dieu, totalement, devient son martyr. Dieu lui-même agit ici en sacrificateur, mais le martyr de la créature abandonnée à l'Amour n'en est pas pour autant moins sanglant, même si le sang n'est pas matériellement versé, que celui de la créature immolée par le bourreau.

Parce que, non seulement la chair et le sang, mais l'intellect, l'âme et l'esprit sont torturés dans un martyr heureux dont la fin, après la crucifixion spirituelle — qui stigmatise l'être dans chacune de ses puissances, dans la chair, dans le sang, dans l'intellect, dans l'âme, dans l'esprit, y apposant mon sceau glorieux — sera l'étreinte enflammée avec la Flamme elle-

même, avec la Charité brûlante, l'engloutissement dans l'ardente Unité qu'est notre Trinité, la connaissance complète de ce qu'est Dieu, la possession de Dieu et par Dieu pour l'éternité.

Oui. Il y a deux formes d'infirmités spirituelles et deux formes de possession spirituelle. En effet, si on dit 'possédé' celui qui est saisi, déchiré, écrasé, dominé par Satan, pourquoi n'appellerait-on pas possédé', à plus juste raison, celui qui est embrassé, soulevé, modelé, dominé par Dieu ?

Béatifique, sublime, heureuse possession ! L'âme, en amour, n'a qu'à s'abandonner à l'Amour qui l'entoure, l'embrasse, la pénètre, la transporte, lui confère de nouveaux sens et des connaissances inconnues aux mortels. C'est le plongeon dans le gouffre de Dieu, gouffre de Lumière, de Savoir, de Charité, de toute vertu. C'est un plongeon dans le gouffre de la Paix.

L'âme en sort, à ces rares instants où elle en sort — d'autant plus rares que l'âme est plus perdue en Dieu — parfumée de l'Essence de Dieu, et aucun miasme de la Terre et de l'Enfer ne peut agir sur son esprit imprégné de l'arôme divin.

L'âme 'possédée' de Dieu vient à lui ressembler à un tel point que même la forme extérieure et matérielle de son être subit des modifications. Dieu brille dans son regard, dans son sourire, à travers ses paroles et la nouvelle majesté de son expression, de sorte que celui qui l'effleure se dit : 'il y a quelque chose qui n'est pas de cette terre'.

L'âme 'possédée' de Dieu est un précieux vase scellé, mais qui exhale l'arôme qui le remplit. Scellé, puisque l'amour consacre et la possession fait de l'esprit la propriété d'Un seul, et il n'y a que ce seul Être qui ouvre et ferme le sceau apposé sur l'esprit qui s'est donné à lui. Exhale, car l'arôme de Dieu est si puissant que, non seulement il remplit l'intérieur du vase, mais il en imbibe la matière ce qui fait que l'effluve spirituel s'en dégage et passe dans la foule, la purifiant de l'odeur de la chair et du sang.

Si les êtres savaient ce qu'est la 'possession' de Dieu, ils voudraient tous être 'possédés'.

Mais pour le savoir, il faut faire le premier pas, le premier acte de générosité, de renonciation, et puis persévérer dans ce premier acte. Le reste vient, car, tout comme une onde émise par le pôle A est attirée par le pôle Z qui est plus fort, ainsi l'âme qui s'est placée dans l'orbite de Dieu sera attirée par lui de n'importe quel point de l'orbite où elle se trouve.

Car je suis l'Alfa et l'Oméga [4] et j'embrasse tout ce qui est. Seule une volonté humaine contraire, qui se met sous le sceau de la Bête, détourne mon action, parce que je vous ai faits libres et je ne violente pas votre volonté. Si donc votre volonté est de chair et de sang, c'est-à-dire qu'elle est Satan, ma volonté ne peut agir puisque ma volonté est Esprit et elle agit sur votre esprit et l'esprit meurt là où règne la matière.

Il faut renaître dans l'esprit pour pouvoir entrer dans l'orbite de Dieu et vaincre la chair [5] et son maître, Mammon. Alors se produit la 'possession'. Paradis anticipé sur terre, heureuse ascension de l'âme au Ciel dans la mort, plénitude du paradis dans mon Royaume où les miens seront avec moi pour l'éternité, lumière dans la Lumière, paix dans la Paix, joie dans la Joie, gloire dans la Gloire."

<b>13 et 20 janvier 1944 – Le martyre de saint Agnès</b>
--

Dictée de Jésus sur l'amour des saints

Jésus dit :

"Il est dit : Dieu "qui avait aimé les siens qui sont dans le monde, les aima jusqu'à l'extrême." Mes disciples les plus vrais ne diffèrent pas et n'ont jamais différé de leur Dieu. À son exemple et pour sa gloire, ils ont fait preuve, envers lui et envers les hommes, d'un amour sans mesure qui va jusqu'à la mort.

Je t'ai déjà dit que la mort d'Agnès comme celle de Thérèse (de Lisieux) porte un seul et même nom : amour. Même si l'épée ou la maladie est la cause apparente de la mort de ces créatures, qui surent aimer avec cet "infini" relatif de la créature (je m'exprime de cette manière pour ceux qui trouvent toujours à chicaner) qui est la copie édulcorée de l'infini parfait de Dieu, l'amour en est l'agent unique et véritable.

Un seul mot pourrait servir d'épigraphe à ces " saints ", celui que l'on dit à mon sujet: "Dilexit", il a aimé. La petite Agnès et la jeune Cécile ont aimé, le groupe des enfants de Sinforosa a aimé, le tribun Sébastien a aimé, le diacre Laurent a aimé, l'esclave Julie a aimé, l'enseignant Cassien a aimé, le charpentier Rufus a aimé, le pape Lin a aimé; le pur parterre des vierges, la tendre prairie des enfants, la douce armée des mères, celle, virile, des pères, la cohorte de fer des soldats, la procession sacerdotale des évêques, des papes, des prêtres, des diacres, l'humble foule des esclaves deux fois sauvés, tous ont aimé.

La cour de pourpre qui m'a confessé en dépit des tourments m'a aimé. À des époques plus douces, ils m'ont tous aimé: la multitude des consacrés dans les couvents et les monastères, les vierges de tous les couvents et les héros du monde qui surent, tout en vivant dans le monde, faire de l'amour une clôture spirituelle pour vivre uniquement en aimant le Seigneur, pour le Seigneur et pour les hommes à travers le Seigneur.

Il a aimé. Ce petit mot est plus grand que l'univers tout entier, car il a beau être bref, il n'en renferme pas moins la force de Dieu la plus grande, la caractéristique de Dieu la plus spécifique, la puissance de Dieu la plus prééminente ; le simple son de ce mot, prononcé surnaturellement pour définir une vie, emplît la création et fait tressaillir l'humanité d'admiration et le ciel de joie. Il est la clé, le secret, qui ouvre et explique la résistance, la générosité, la force, l'héroïsme de tant de créatures qui, d'après leur âge, leurs conditions de famille ou leur position, paraissaient les moins aptes à faire preuve d'une telle perfection héroïque. Effectivement, si encore l'on n'est pas trop surpris que Sébastien, Alexandre, Marius et Spéditus aient pu savoir défier la mort pour le Christ tout comme ils l'avaient fait pour César, on est abasourdi de ce que des femmes à peine sorties de l'enfance, comme Agnès, ou des mères aimantes aient su se déposséder de leur vie dans les supplices et, comme première torture, accepter de s'arracher à l'étreinte de leurs parents et enfants par amour pour moi.

Mais, à cette générosité humaine et surhumaine du martyr d'amour correspond la générosité divine du Dieu d'amour. C'est moi qui donne leur force à mes héros comme à toutes les victimes du martyr certes non sanglant, mais long et non moins héroïque. Je me fais force en eux. C'est moi qui remplis de force la brebis Agnès comme le vieillard chancelant, la jeune mère comme le soldat, le maître comme l'esclave, et puis, au fil des

siècles, la moniale comme l'homme d'Etat qui meurt pour sa foi, la victime ignorée comme le chef spirituel.

Ne cherchez pas au fond de leur cœur et sur leurs lèvres d'autre perle et d'autre saveur que celle-ci: "Jésus." Moi, Jésus, je suis là où la sainteté rayonne et où la charité se communique".

### Martyre de sainte Agnès

Il est minuit. À peine Jésus a-t-il terminé de me dicter ce passage que je repense à ma vision de ce soir.

La phrase : "Dieu qui avait aimé les siens qui sont dans le monde, les aime jusqu'à l'extrême" a résonné dans mon cœur depuis ce matin, à telle enseigne que j'ai feuilleté tout le Nouveau Testament pour essayer de la trouver. Mais je n'y suis pas parvenue. Soit elle m'a échappé, soit elle ne se trouve pas là.

Comme je n'y voyais presque plus, je me suis résignée à abandonner ma recherche, sûre que Jésus allait me parler sur ce thème. Et je ne me suis pas trompée. Mais, avant de le faire, mon Seigneur m'a accordé une douce vision et c'est avec elle au cœur que je me suis abandonnée à mon habituel... repos, pour la retrouver ensuite, aussi fraîche qu'au premier instant, à mon retour parmi les vivants.

Il me semblait donc voir une espèce de portique (un péristyle ou un forum), un portique de la Rome antique. Je parle d'un "portique" parce qu'il y avait un beau sol avec une mosaïque en marbre et des colonnes de marbre blanc qui soutenaient un plafond voûté et décoré de mosaïques. Ce pouvait être le portique d'un temple païen ou d'un palais romain, ou encore la curie ou le forum. Je ne sais pas.

Contre le mur se trouvait une sorte de trône composé d'une plate-forme en marbre soutenant un siège. Un Romain de l'Antiquité se tenait sur ce siège. Je compris par la suite qu'il s'agissait du préfet impérial. Contre les autres murs, il y avait des statues et des statuettes de dieux ainsi que des trépieds pour l'encens. Au milieu de cette salle — ou de ce portique — se trouvait un espace vide avec une grande dalle de marbre blanc. Sur le mur qui faisait face au siège de ce magistrat s'ouvrait le vrai portique, par lequel on voyait la place et la rue.

Tandis que j'observais ces détails ainsi que l'expression hargneuse du préfet, trois petites jeunes filles entrèrent dans le vestibule, portique ou salle (comme vous voudrez).

L'une d'elles était toute jeune, presque une enfant. Elle était entièrement vêtue de blanc : une tunique qui la recouvrait complètement et ne laissait voir qu'un cou mince et de petites mains aux poignets d'enfant. Elle avait la tête couverte et elle était blonde. Elle était coiffée simplement, avec une raie au milieu et deux tresses lourdes et longues sur les épaules. Le poids de ses cheveux était tel qu'il lui faisait cambrer légèrement la tête en arrière, lui donnant ainsi, involontairement, un port de reine. À ses pieds, un petit agneau de quelques jours folâtrait, tout blanc et le museau rose comme la bouche d'un bébé.

À quelques pas derrière cette enfant se tenaient les deux autres adolescentes. L'une était presque du même âge que la première, mais en plus robuste et à l'aspect plus populaire. L'autre était déjà plus adulte: elle devait avoir seize ou dix-huit ans au maximum, Elles étaient, elles aussi, habillées de blanc et la tête voilée, mais leurs vêtements étaient plus modestes. On aurait dit des servantes car elles regardaient la première avec respect. Je compris que cette dernière, c'était Agnès, celle du même âge Emerentiana ; quant à la dernière, je l'ignore.

Agnès, souriante et sûre d'elle-même, s'avança auprès de la plate-forme du magistrat. J'entendis alors le dialogue suivant :

"Tu désirais me voir ? Me voici.

"- Je ne crois pas que, lorsque tu sauras pourquoi je t'ai fait venir, tu traiteras encore mon geste de désir. Tu es chrétienne ?

"- Oui, par la grâce de Dieu.

"- Te rends-tu compte de ce que cette affirmation peut entraîner pour toi ?

"- Le ciel.

"- Fais attention ! La mort est laide et tu n'es qu'une enfant. Ne souris pas, parce que je ne plaisante pas.

"- Moi non plus. Je te souris parce que tu es le médiateur de mes noces éternelles, et je t'en suis reconnaissante.

"- Pense plutôt aux noces terrestres. Tu es belle et riche. Beaucoup pensent déjà à toi. Tu n'as qu'à choisir pour être patricienne.

"- Mon choix est déjà fait. J'aime le seul qui soit digne d'être aimé; cette heure est celle de mes noces et ce lieu en est le temple. J'entends la voix de l'Époux qui vient, et déjà j'en vois le regard amoureux. C'est à lui que je sacrifie ma virginité afin qu'il en fasse une fleur éternelle.

"- À ce propos, si tu te soucies d'elle et de ta vie, sacrifie tout de suite aux dieux. C'est la loi qui le veut.

"- J'ai un seul vrai Dieu et c'est bien volontiers que je lui sacrifie."

Il semble alors que des assistants du préfet aient donné à Agnès un vase contenant de l'encens afin qu'elle le verse sur le trépied qu'elle choisirait, devant un dieu.

"Ce ne sont pas là les dieux que j'aime. Mon Dieu, c'est notre seigneur Jésus Christ. C'est à lui, que j'aime, que je me sacrifie moi-même."

Il m'a semblé, à ce moment, que le préfet, irrité, ait ordonné à ses assistants de mettre les fers aux poignets d'Agnès pour l'empêcher de fuir ou de commettre quelque acte irrévérencieux envers les idoles; à partir de cet instant, elle fut considérée comme coupable et prisonnière.

Mais la vierge se tourna vers le bourreau en souriant : "Ne me touche pas. Je suis venue ici spontanément, parce que c'est là que m'appelle la voix de l'Époux qui, du ciel, m'invite aux noces éternelles. Je n'ai pas besoin de tes menottes ni de tes chaînes. C'est seulement si tu voulais me traîner faire le mal qu'il te faudrait me les mettre. Peut-être même ne serviraient-elles pas, car mon Seigneur Dieu les rendrait plus inutiles qu'un fil de lin aux poignets d'un géant. Mais pour aller à la rencontre de la mort, de la joie, des noces avec le Christ, non, tes chaînes ne servent à rien, mon frère. Je te bénis si tu m'offres le martyre. Je ne m'enfuis pas. Je t'aime et je prie pour ton âme."

Belle, blanche, droite comme un lys, Agnès était une vision céleste à l'intérieur de la vision.

Le préfet prononça la sentence, mais je ne l'ai pas bien entendue. Il m'a semblé qu'il y a eu une interruption pendant laquelle j'ai perdu Agnès de vue, car mon attention s'était portée sur tous ceux qui s'entassaient dans la pièce.

Ensuite, je retrouvai la martyre, encore plus belle et plus jolie. Devant elle se trouvait une statuette en or de Jupiter et un trépied. À ses côtés, le bourreau avait déjà dégainé son épée. Ils semblaient faire une ultime tentative pour la faire plier. Mais Agnès, les yeux pétillants, secouait la tête et, de sa petite main, elle repoussait la statuette. Le petit agneau n'était plus à ses pieds, mais dans les bras d'Emerentiana, qui pleurait.

Je vis qu'ils faisaient agenouiller Agnès sur le sol, au beau milieu de la salle, là où se trouvait la grande dalle de marbre blanc. La martyre se recueillit, les mains sur la poitrine et les yeux tournés vers le ciel. Des larmes d'une joie surhumaine perlaient à ses yeux, ravis en une douce contemplation. Sans être plus pâle qu'auparavant, son visage souriait.

L'un des assistants lui saisit les tresses comme si c'était une corde pour lui tenir fermement la tête. Mais ce n'était pas nécessaire.

"J'aime le Christ !", cria-t-elle quand elle vit le bourreau lever son épée. Je vis celle-ci pénétrer entre l'omoplate et la clavicule et ouvrir la carotide droite, et la martyre tomba sur le côté gauche, en gardant toujours sa position agenouillée, comme quelqu'un qui s'abandonne au sommeil, à un bienheureux sommeil; sur son visage, le sourire ne s'éteignit pas et fut seulement masqué par le flot de sang qui jaillissait comme d'une coupe de sa gorge tranchée.

Voilà ma vision de ce soir. J'avais hâte d'être seule pour la mettre par écrit et la savourer en paix.

Pendant qu'elle se déroulait, mes larmes coulaient même si, dans la pénombre de la pièce, elles ont dû rester cachées à ceux qui étaient présents; je gardais les yeux fermés, en partie parce que j'étais tellement absorbée par la contemplation que j'avais besoin de me concentrer, et en partie pour faire croire que je dormais, bien que je n'aime pas faire

comprendre... où je suis. Cette vision était si belle que je n'ai pu supporter d'entendre des fragments de phrases communes et très humaines surnager comme de la ferraille dans la beauté de la vision, et j'ai dit : "Taisez-vous, taisez-vous", comme si le bruit me dérangeait. Or ce n'était pas cela. C'était que je voulais rester seule pour contempler en paix. Comme j'y suis en effet parvenue.

Ensuite, c'est Jésus qui m'a parlé.

### Dictée sur la valeur de la foi et de la persévérance

Jésus dit:

« Je veux t'expliquer l'épître et l'évangile de la messe d'hier. Hier, tu étais trop épuisée pour que je le fasse.

"Celui qui tiendra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ", dit le passage évangélique. Et, dans l'épître, il est dit: "Ne perdez pas votre assurance, elle obtient une grande récompense. C'est d'endurance, en effet, que vous avez besoin pour accomplir la volonté de Dieu et obtenir ainsi la réalisation de la promesse. Car encore si peu, si peu de temps, et celui qui vient sera là, il ne tardera pas. Mon juste par la foi vivra, mais s'il fait défection, mon âme ne trouve plus de satisfaction en lui."

Voici, ma fille. Garde toujours en tête ces paroles lumineuses, en ton état d'accablement actuel comme en ceux à venir qui sont le fruit des manques de charité qui t'entourent. Ce sont ces mots qui ont fait la force des martyrs des tyrans, comme des martyrs de leurs proches ou de leurs supérieurs.

Il faut persévérer jusqu'à la fin, en dépit des railleries, des coups, des pressions ou des peines. Le prix attribué aux persévérants, c'est moi. Penses-y, Maria, c'est moi, ton Jésus ! En comparaison, que te sembleront, à ce moment-là, les épines qui te transpercent actuellement et te font tellement souffrir ? Une broutille, et même plus que cela : une joie. Tu les regarderas avec amour, tu les embrasseras avec reconnaissance, car c'est précisément grâce à elles que tu me possèderas plus fortement.

Toute souffrance surmontée sans fléchir accroît la fusion au ciel. Souviens-t'en. Là-haut, on voit tout sous un nouvel éclairage. Même ceux que tu arrives à aimer aujourd'hui uniquement par amour pour moi, car

leur façon de faire inciterait ton humanité à ne pas les aimer, tu les aimeras là-haut de toi-même parce que tu verras en eux les moyens qui t'ont donné ce trésor infini que je suis.

La dernière prière des martyrs était pour leurs bourreaux, afin qu'ils parviennent à la Lumière. La dernière prière des saints était pour leurs oppresseurs, afin qu'ils parviennent à la Charité.

Tu ne sais pas, tu ne le sais pas, mais je te le dis. Bien des supérieurs de couvents, qu'une humanité — encore vive en eux malgré leur habit signifiant le renoncement à la chair — portait à l'orgueil et donc au manque de charité envers leurs inférieurs, sont parvenus au repentir et ainsi à une renaissance spirituelle à l'origine d'une naissance au ciel, précisément grâce aux prières d'un "saint" placé sous leur autorité. Ce dernier rachetait leurs duretés et leurs injustices par des actes d'amour surnaturel, en priant et souffrant pour la rédemption de ce cœur pourtant si peu bienveillant à son égard. Au ciel, maintenant, mes anges contemplent l'oppressé et l'opresseur côte à côte ; d'ailleurs, ce n'est plus désormais l'opresseur qui est le supérieur, c'est l'opprimé, et celui-ci, tel un père aimant, regarde avec joie celui qu'il a sauvé être entré dans la vie éternelle grâce à son amour véritable.

La lumière de ces âmes qui ont sauvé leurs persécuteurs est une lumière particulière : elle provient du rayon de mon côté ouvert, de mon cœur qui a prié sur la croix pour ceux qui me crucifiaient, car ceux qui prient pour leurs persécuteurs sont semblables à moi, qui ai prié pour mes bourreaux.

Fais donc preuve de confiance en moi, qui vois, ainsi que de patience à l'égard des autres et à l'égard de ce qui s'acharne contre toi. La récompense est telle, qu'elle mérite chaque sacrifice. Et elle ne tardera pas à venir.

Ne sois pas accablée. Laisse les autres être ce qu'ils veulent être. Tu es à moi, cela suffit. Au contraire, prie — c'est la plus grande des charités — pour que les autres deviennent ce que, moi, je veux qu'ils soient. Et sois toujours plus mienne. Va en paix, je te bénis. »

Ensevelissement de sainte Agnès – 1<sup>ère</sup> version

Le 20 janvier à 16 h.

Pour me consoler de ma tristesse, le bon Jésus m'accorde la vision suivante, que je me hâte de vous écrire, car je pense qu'elle peut vous faire plaisir.

J'assiste aux funérailles d'Agnès. (\*38)

Je vois le jardin d'une maison patricienne. J'ignore s'il s'agit de la maison paternelle d'Agnès ou de celle d'une autre famille chrétienne. D'ailleurs, cela n'a, guère d'importance. Bref, je vois ce jardin très vaste, avec des allées et des sentiers, des parterres, des bassins avec des poissons, des arbres aux longs troncs.

C'est le soir, je pourrais même dire qu'il fait nuit, car les ombres sont déjà épaisses. L'endroit est éclairé par un beau clair de lune et par de rares torches ou des espèces de lampes. Je vois les flammes s'incliner de temps à autre sous l'effet d'un léger vent du soir. La lune en est à son premier quartier, c'est pourquoi je pense qu'il doit être 20 heures, peut-être même moins car elle se lève à peine sur l'horizon, alors qu'en janvier elle se lève tôt, surtout dans sa phase initiale.

Au début, je ne vois rien d'autre. Puis la scène s'anime. De nombreuses personnes pénètrent dans le jardin avec des lumières et des torches, et la lumière augmente. Ce sont certainement des chrétiens et des chrétiennes, conduits par leurs prêtres et leurs diacres aux funérailles d'Agnès.

A un moment donné, une porte de la maison s'ouvre et un péristyle vivement illuminé apparaît ; il communique sûrement avec la rue car, face à cette porte — disons plutôt : vers l'intérieur — il y en a une autre qui s'ouvre elle aussi comme si l'on avait frappé du dehors. Il entre alors un groupe de personnes qui portent, sur une litière, un corps enveloppé dans un suaire.

Une fois la litière posée au milieu du péristyle et la porte qui donne sur la rue fermée, le corps est découvert, levé pieusement et déposé sur une autre espèce de civière semblable à un lit d'enfant sans bords, recouvert d'un très riche tissu brodé rouge foncé.

Je vois que la martyre a déjà été lavée et que sa toilette mortuaire est faite. Il n'y a plus de sang sur son visage ni sur sa chevelure, ni sur ses

vêtements. On doit lui avoir passé une tunique propre, parce qu'il ne s'y trouve aucune tache.

La jeune martyre ressemble à une statue de marbre, tant son visage est pâle. Mais elle est très paisible. Elle sourit. Elle a les cheveux dénoués sous le voile blanc qui la recouvre entièrement. Pourtant, son premier voile est fait de ses longs cheveux blonds. C'est un véritable manteau d'or qui l'entoure jusqu'aux genoux. Elle a les mains jointes et tient une palme. Sa blessure au cou n'est pas visible. On l'a recouverte pieusement par des mèches d'or et le voile blanc.

Autour d'elle se pressent ses parents, qui pleurent sans bruit et embrassent ses petites mains de cire et son front de marbre, accompagnés des familiers, des compagnons de foi et des prêtres.

Un vieillard d'âge vénérable entre alors, flanqué de deux autres. Ils sont tous vêtus comme des Romains de l'époque. D'après ce qui se passe, je comprends que le vieillard est le souverain pontife ou l'un de ses vicaires. Je dirais plutôt le souverain pontife, car tous s'agenouillent quand il entre et bénit. Il s'approche lui aussi de la martyre et prie sur elle. Il revêt ensuite ses habits sacerdotaux ; les deux diacres qui l'accompagnent en font autant, ainsi que bon nombre de prêtres disséminés parmi les chrétiens, puis le cortège se forme.

Un groupe de vierges, au nombre desquelles se trouve Emerentiana, s'approchent de la petite civière et la soulèvent. Bien qu'Agnès, vue étendue, paraisse plus grande que de son vivant, le poids ne doit pas être excessif : c'est une enfant, et pas bien dodue. Les vierges sont toutes vêtues de blanc et voilées de même : on dirait une haie de lys autour d'un lys fané couché sur la pourpre du drap funèbre. A l'avant marchent le souverain pontife et les prêtres, précédés et escortés par des huissiers portant des torches, puis viennent les vierges avec la martyre. Suivent les parents, la famille, les chrétiens, tous avec des lampes. Ils s'avancent sur les allées du jardin, vers un lieu où il borde la campagne (à ce qu'il me semble).

Il est sûr qu'il n'y a pas d'autre maison au-delà, mais encore des arbres et des prés.

La scène est paisible et solennelle. La lune embrasse le corps blanc et le vent le caresse. Je vois une mèche blonde onduler légèrement sous le souffle léger du vent.

Les chrétiens chantent à voix basse. Au début, j'ai du mal à comprendre, peut-être parce que je suis distraite par la vue de tant de choses. Puis je saisis les paroles de la sainte mélodie latine et je me rappelle l'avoir connue. Elle ne m'est pas étrangère. Je me demande où je l'ai entendue ou lue.

Entre-temps, ils sont arrivés à une espèce de puits à l'ouverture très large ; on y descend par une petite échelle taillée dans le tuf ou le grès, comme on voudra. Les principaux personnages y descendent très lentement. Dans la cavité souterraine, de forme circulaire avec de nombreuses galeries qui semblent à peine ébauchées dans diverses directions, les voix se font plus fortes et plus solennelles.

Maintenant, je m'en souviens bien. Ce sont les paroles de l'Apocalypse, à l'endroit où l'on mentionne ce "cantique" que seuls pourront chanter ceux qui ne se seront pas souillés sur la terre. Mais il n'est pas récité en entier. Il est récité de la manière suivante. Ils le disaient si lentement, cet hymne, que j'ai pu le retranscrire ; par la suite, j'ai regardé si mon ânerie avait causé beaucoup d'erreurs de latin.

— Et audivi vocem de caelo, tamquam vocem aquarum multarum, répondaient les femmes.

— Sicut citharoedorum citharizantium in citharis suis.

— Et cantabant quasi canticum novum.

— Et nemo poterat dicere canticum, nisi illa 144 000 qui empti sunt de terra.

— Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati: virgines enim sunt.

— Hi sequuntur Agnum, quocumque ierit.

— Hi empti sunt ex hominibus primitiae Deo et Agno.

— Sine macula enim sunt ante thronum Dei », chantaient-ils alternativement, un verset par les Hommes, le suivant par les femmes.

Et vidi supra montem Sion Agnum stantem, chantaient les hommes.

Quelle céleste harmonie ! J'en avais les larmes aux yeux, et une sorte de fleuve de douceur coule encore en moi et apaise tout. Je le ressens par delà tous les bruits qui m'entourent...

Un dernier adieu des parents, puis le corps est soulevé et porté vers la niche longue et étroite creusée dans le grès, de côté, pas dans le sens de la longueur. Le souverain pontife accompagne la déposition du corps par ces mots: « Veni, sponsa Christi. Veni, Agne sanctissima. Resquiescat in pace. »

Une pierre est placée et fixée sur l'ouverture.

Et la vision se cristallise ainsi.

La douceur du cantique demeure en moi, ainsi que l'aspect recueilli de toute la scène, dans ses moindres détails, qui mettent en évidence l'union des anciens chrétiens et leur ferveur.

### Ensevelissement de sainte Agnès – 2<sup>nd</sup>e version

C'est sur l'ordre de Jésus que j'ai réécrit cette vision. Il m'a dit:

« Voici une autre raison probatoire. Seul celui qui a vu une scène qui l'a fortement touché peut, à quelques jours de distance, en réitérer le récit avec exactitude. »

Il m'a dit cela ce soir, 23 janvier, à minuit, autrement dit lorsque j'ai écrit pour la raison qui m'a été dictée au début.

[Vision] Réécrite le 23 au matin, de peur de perdre ces feuillets détachés.  
(\*39 )

Je vois le jardin d'une maison patricienne. Il s'y trouve des allées, des sentiers, des bassins avec des poissons, de petites prairies, des arbres aux longs troncs. Il paraît très vaste et doit border la campagne ou d'autres grands jardins, comme je le vois par la suite, car, là où il finit, il n'y a pas de maisons mais seulement d'autres prés et des arbres.

Au début de la vision, il n'y a personne dans le jardin. Je le vois à la clarté des rares lumières produites par des lampes à huile ou par des torches disposées ça et là. Je vois les flammes rougeâtres s'incliner de temps à autre sous l'effet d'un léger vent du soir. Il y a aussi un clair de lune. Elle en est à sa phase initiale parce que le croissant est fin et tourné vers l'ouest.

Etant donné la saison et la position de la lune, qui est à peine au-dessus de la limite du ciel, je juge que ce sont les premières heures de la nuit, très précoce à cette saison.

Dans un second temps, je remarque près de la maison, qui semble toute fermée comme si elle était vide, de nombreux groupes d'hommes et de femmes vêtus comme on l'était à cette époque, accompagnés par d'autres qui paraissent revêtus d'une fonction et d'une dignité particulières et à qui tous obéissent respectueusement. Je comprends qu'il s'agit de chrétiens venus aux funérailles d'Agnès.

Beaucoup tiennent de petites lampes à huile. Cela me permet de voir que certains hommes ont les cheveux courts — je dirais même rasés — et portent des vêtements courts et grisâtres, tandis que d'autres ont une chevelure plus soignée mais toujours courte, ainsi que des vêtements longs et clairs avec un manteau dont un pan leur passe sur la tête comme une capuche. Chez les femmes aussi, certaines sont vêtues modestement et de couleur sombre, d'autres ont des vêtements clairs et sont mieux habillées; un groupe important est vêtu de blanc, avec un voile blanc sur la tête.

Pendant que j'observe tous ces détails, une grande porte s'ouvre dans la maison, sur la façade qui donne sur le jardin, et une vive lumière en jaillit. Celle-ci provient d'un péristyle vivement éclairé. Face à cette porte, il y en a une autre, qui donne certainement sur la rue, et qui s'ouvre à un certain moment comme si l'on avait frappé du dehors.

Un groupe de personnes entre, entourant une litière portée par quatre hommes robustes vêtus de couleur sombre (la couleur de la que la porte de la maison est aussitôt soigneusement refermée. laine grise); ils déposent leur charge au milieu du péristyle tandis Lorsque les rideaux de la litière sont relevés, je vois qu'elle contient un corps étendu, entièrement enveloppé d'un suaire. Ce corps est soulevé pieusement et couché, sans le suaire qui reste dans la litière, sur une espèce de civière recouverte d'un précieux drap pourpre qui paraît brodé comme s'il s'agissait d'un damassé. Celle-ci était sûrement déjà prête à recevoir son chargement.

Je vois la martyre Agnès, raidie par la mort. On dirait une statue de marbre blanc, tant son visage est exsangue, tout comme ses petites mains, ses petits pieds chaussés de sandales. Elle est entièrement vêtue de blanc,

avec un voile blanc lui aussi qui la recouvre complètement. Pourtant, son premier voile est fait de ses splendides cheveux blonds, longs jusqu'aux genoux, et maintenant dénoués comme un manteau d'or. Ils ne sont pas bouclés, ils sont soyeux et à peine ondulés, mais très abondants et superbes. Elle sourit comme devant une vision pleine de paix. Elle a les mains jointes sur la poitrine et tient une palme pour unique ornement entre ses doigts raidis.

Elle est toute immaculée. On comprend qu'on a nettoyé les tâches de sang et qu'on l'a revêtue d'habits propres avant de l'amener ici, car il n'y a plus de sang sur son visage, sur ses cheveux et sur ses vêtements. Sa blessure au cou n'est pas visible. On l'a recouverte pieusement par les cheveux et par le voile blanc.

Ses parents s'approchent d'elle et, en pleurant, ils l'embrassent sur ses petites mains blanches comme la cire et sur son front glacé. Mais leur douleur est noble et digne. Rien à voir avec ces manifestations hystériques habituelles en de telles occasions. Une douleur chrétienne. Après les parents se pressent les amis et les frères dans la foi. Je vois Emerentiana qui pleure et sourit à la fois à sa petite sœur de lait, qui l'a précédée dans la gloire. Tous saluent la martyre et prient.

J'ai ici l'impression, que j'ai oublié d'écrire dans la première version et que je me suis bornée à vous rapporter de vive voix, d'un grand amour entre les chrétiens. J'ai la sensation que c'est là la "communion des saints" telle qu'on la comprenait chez les premiers chrétiens, dont nous aurions tant à apprendre. Défiant tout danger, ils étaient venus rendre hommage à la martyre du Christ, l'implorer, elle qui était déjà montée au ciel, d'être pour tous source d'intercession auprès de Dieu dans leurs prochains combats pour la foi. Il me semblait qu'elle planait déjà spirituellement sur l'assistance et leur transmettait ses sentiments héroïques et sa protection. Le ciel et la terre étaient en communication.

A cet instant, la porte extérieure s'ouvre et un vieillard entre, accompagné de deux hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans. Le vieil homme a un aspect sérieux mais doux, il est très maigre, je dirais même maladif, et très pâle. Ce doit être une personne influente parmi les chrétiens car, à son apparition, tous s'agenouillent et il passe en bénissant entre deux rangs de têtes inclinées. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un évêque, si ce n'est même du souverain pontife.

Il s'approche de la civière, bénit la morte et prie sur elle. Puis il revêt ses habits sacerdotaux (je vois le pallium, mais je ne sais pas si c'est le terme exact: c'est une bande blanche qui forme une sorte de cercle sur les épaules et sur la poitrine, puis descend derrière et devant en deux bandes. Il est entièrement orné de petites croix sombres). Ses autres compagnons en font autant en mettant les ornements des diacres (une tunique jusqu'aux genoux avec des manches qui s'arrêtent un peu plus haut que le coude).

Puis le cortège se forme. A l'avant marche le clergé, c'est-à-dire le vieillard, les deux diacres et les autres prêtres qui étaient auparavant disséminés dans la foule des chrétiens et qui ont mis, eux aussi, leurs étoles sacerdotales. Des hommes portant des flambeaux allumés se disposent autour d'eux. Leur vêtement est court et sombre. Je dirais qu'il s'agit de serviteurs, chrétiens, car j'ai l'impression que, dans cette maison, tous sont disciples de Jésus. De même, une file de lampes se crée autour de la civière, portées par des vierges vêtues et voilées de blanc, une vraie haie de lys autour du lys coupé. La civière est soulevée avec facilité par quatre vierges, au nombre desquelles se trouve Emerentiana. Elle ne doit pas peser bien lourd car, bien qu'Agnès étendue paraisse plus grande que de son vivant, c'est toujours une adolescente, qui plus est pas bien dodue.

Le cortège se dirige vers la tombe en suivant les allées du jardin. Tous portent des torches ou des lanternes allumées. Et ils chantent. A mi-voix. Un hymne plein de douceur et d'espérance que, tout d'abord, je ne reconnais pas. Il me semble avoir déjà entendu ces paroles, mais je ne sais où. Le vent du soir incline les flammes qui se redressent ensuite de plus belle. Je vois distinctement une mèche de cheveux d'Agnès, sortie de sous le voile, remuer sous le souffle de la brise. Le cortège est très digne et pieux.

On arrive au fond du jardin. Il y a là une espèce de puits à l'ouverture très large. Une petite échelle, taillée dans le grès ou dans le tuf, permet d'y accéder. Beaucoup y descendent. Ceux qui ne le peuvent restent autour de la margelle du puits et continuent à chanter, répondant aux chants d'en bas. Dans la cavité du puits, les chants résonnent, et je comprends bien de quoi il s'agit. Ce sont les versets de l'Apocalypse où l'on parle des vierges qui suivent l'Agneau. Un verset est chanté par les hommes, le suivant par les femmes, alternativement, comme je l'ai relaté dans le premier récit.

Je vois que le puits est semi circulaire, ou plutôt en fer à cheval, et que des galeries en rayonnent. Comme cela : à l'endroit que j'ai signalé par une croix se trouve une niche taillée dans le grès, préparée pour Agnès.

C'est la première de ce sépulcre, qui sera la future tombe de nombreux martyrs et une catacombe. De toutes les galeries, la première à droite de la croix (pour celui qui regarde, celle que j'ai marquée par un V) est la plus profonde. Elle s'enfonce dans la terre sur cinq ou six mètres, alors que les autres sont moins profondes. L'une d'elles, la première à gauche de celui qui regarde, près de l'échelle, est à peine ébauchée. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un hypogée qui vient d'être commencé, presque comme si la mort d'Agnès l'avait trouvé non prête.

Les parents et les plus proches s'approchent pour un dernier adieu. Puis les bords du drapé pourpre sur lequel la martyre repose sont relevés sur elle, si bien que cette étoffe précieuse la recouvre de la tête aux pieds.

Le saint pontife lui adresse l'ultime adieu: « Veni, sponsa Christi. Veni, Agne sanctissima. Resquiescat in pace! », comme s'il la recevait au nom de l'Eglise. Le corps est alors soulevé avec dévotion et déposé dans la niche, sur laquelle on rabat une pierre qui la ferme.

### Leçon de sainte Agnès à Maria Valtorta

Leçon de sainte Agnès

Toujours le 20 janvier, à 23 h 30, à écrire après le récit de la vision. (\*41)

La vierge Agnès dit:

«Ne regarde pas seulement mon corps. Regarde plutôt mon âme, bienheureuse là où résonne ce cantique qui te plait tellement.

Je suis heureuse, ici. Plus rien de ce qui m'a fait momentanément souffrir sur terre ne m'a suivie dans la demeure de l'Epoux. Je n'y ai trouvé qu'une joie ineffable.

Ici, dans la lumière qui émane de Dieu, notre joie, nous vivons dans la paix. Les harmonies des bienheureux se mêlent à celles des anges. Tout

est lumière et harmonie. En haut, la très sainte Trinité resplendit et la Mère de Dieu sourit.

Tu ne peux imaginer ce qu'est le paradis, même si tu en as eu un bref aperçu. (\*42 ) Tu mourrais si tu le connaissais avec toute sa joie, car c'est une béatitude que la chair ne peut supporter sans en mourir.

Dieu t'en donne un avant-goût pour t'encourager dans l'épreuve. Il en a fait de même pour nous quand avons souffert pour lui.

Viens. La douleur cesse et la joie dure éternellement. Vue d'ici, la souffrance n'est que d'un instant ; la gloire qu'elle nous procure est éternelle. Ici se trouve celui qui nous aime et, en l'aimant, nous ne commettons pas de faute mais nous méritons une récompense.

Jésus t'a rachetée par son amour. Aime-le de tout ton amour pour mériter de t'unir au chœur qui emplit le paradis bienheureux. »

Après votre départ, à 18 h, je suis restée dans la joie de cette harmonie et de cette vision.

Mais ensuite, elle se changea en présence du corps glorifié [43] d'Agnès, très belle, vêtue de blanc et dont le regard était en extase. Il me semblait sentir deux petites mains me caresser doucement, des mains d'enfant. C'est ainsi que je me suis assoupie. C'était un sommeil tourmenté, car les atroces douleurs (c'est la nuit entre jeudi et vendredi) ne me laissaient pas de trêve.

Une fois revenue à moi, tandis que mes souffrances se faisaient plus aiguës et que, pour les soulager, je repensais à ce que j'avais vu, la jeune martyre me dit ces mots.

Je suis maintenant allongée tout en la sentant très proche, pour me consoler de mon martyre de chair et de cœur. Seul mon esprit est bienheureux. Mais minuit sonne, et vendredi commence. Je pense à ce que mon Seigneur a vécu lors du tragique vendredi de sa Passion, et je ne me plains pas de souffrir. Je lui demande simplement de m'apprendre à bien souffrir: pour lui et pour les âmes.

(\*37 ) Cette annotation, insérée ici par l'écrivain, précède la dictée que nous rapporterons le 20 janvier à 23 h. 30. Nous faisons maintenant suivre la "vision" à laquelle elle fait référence et qui est écrite deux fois, avec des ajouts dans la seconde rédaction, sur deux fascicules de huit pages de cahier chacun, détachés mais insérés à cet endroit du cahier manuscrit.

(\*38) On peut considérer cette vision comme la suite du martyr d'Agnès, écrite le 13 janvier

(\*39 ) Voir la note 37.

(\*41) Celle des funérailles d'Agnès, écrite deux fois. Voir la note 37.

(\*42) Dans la vision du 10 janvier.

## 28 et 29 février 1944 – Martyre de l'enfant Castulus

*Le 28 février*

### Vision de Maria Valtorta

Mon guide intérieur me dit:

« Donne à ces contemplations que tu vas avoir et que je vais te dire le nom d' " Evangiles de la Foi" car elles vous viennent, pour toi et pour les autres, dans le but d'illustrer la puissance de la foi et de ses fruits, et vous confirmer dans la foi en Dieu.»

*Le 29 février*

Visions des premiers martyrs à la prison mamertine.

Je vois une grande pièce sombre. Par " grande pièce" je veux désigner un vaste espace en pierre. Mais c'est une cave dans laquelle la lumière pénètre à peine par deux soupiraux au niveau du sol qui servent aussi à l'aération. C'est d'ailleurs très insuffisant, étant donné la foule de personnes qui s'y trouve et l'humidité qui suinte des murs faits de blocs presque carrés joints par du mortier, mais sans aucun enduit. Le sol est en terre battue.

Je sais qu'il s'agit de la prison Tullianum. C'est mon guide qui me le dit. Par la même source, je sais aussi que cette foule entassée dans un espace aussi réduit est formée de chrétiens emprisonnés à cause leur foi et en attente d'être martyrisés. C'est une époque de persécutions, plus précisément l'une des premières, car j'entends parler de Pierre et de Paul. Or je sais que ceux-ci furent tués sous Néron.

Vous ne pouvez imaginer avec quelle netteté de détails je "vois" cette prison et ceux qui y sont rassemblés. Je pourrais vous indiquer l'âge de chacun, sa physionomie et ses vêtements. Mais je n'en finirais plus. Je me borne par conséquent à vous parler des choses, des points et des personnages qui me frappent le plus.

Il y a des gens de tout âge et condition sociale. Depuis les vieillards que l'on pourrait, par pitié, laisser s'éteindre de mort naturelle, jusqu'aux

enfants de quelques années à peine qu'il serait juste de laisser à leurs jeux innocents, libres et joyeux, mais qui dépérissent dans la pénombre insalubre de cette prison comme de pauvres fleurs qui ne verront jamais plus les fleurs de la terre.

Il y a les riches aux vêtements soignés et les pauvres en vêtements modestes. De même, la prononciation et le style de la langue diffèrent selon que c'est la bouche instruite des seigneurs qui s'exprime, ou celle des gens populaires. Mêlés au latin de Rome, on entend également des mots et des prononciations étrangères, de Grecs, d'Ibères, de Thraces, etc. Toutefois, si les façons de s'habiller ou de s'exprimer diffèrent, tous ont le même esprit animé par la charité. Ils s'aiment sans distinction de race et de richesse. Ils s'aiment et essaient de se venir en aide mutuellement.

Les plus forts cèdent aux plus faibles leur place plus sèche et plus commode — pour autant que l'on puisse qualifier de commodes les quelques blocs de pierre dispersés çà et là pour servir de siège ou d'oreiller. Ils les couvrent de leurs vêtements et restent sans rien d'autre qu'une tunique pour préserver leur pudeur, car ils utilisent leurs toges et leurs manteaux en guise de matelas, d'oreiller ou de couverture pour les malades qui grelottent de froid, ou pour les blessés qui ont déjà subi des tortures. Ceux d'entre eux qui sont en meilleure santé aident les plus malades soit en leur donnant à boire avec amour un peu d'eau versée d'une jarre dans un pauvre récipient, soit en y imprégnant des morceaux de toile arrachés à leurs vêtements pour servir de bandages sur les membres lacérés ou déchirés, ou encore sur les fronts brûlants de fièvre

De temps en temps, ils chantent. Un chant doux qui est sûrement un psaume — ou plusieurs psaumes —, car ils alternent. Je n'entends pas le beau chant qui accompagnait la mise au tombeau d'Agnès. Ce sont des psaumes. Je les reconnais.

L'un d'eux commence de cette façon: «J'aime, car le Seigneur écoute la voix de ma prière. »

Un autre dit: « Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche dès l'aurore, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau...»

Un enfant gémit dans l'obscurité. Le chant s'interrompt.

«Qui pleure? », demande-t-on.

«C'est Castulus », est-il répondu. « La fièvre et la brûlure ne lui laissent pas de répit. Il a soif et ne peut plus boire parce que l'eau irrite ses lèvres brûlées par le feu.

— Il y a ici une mère qui ne peut plus allaiter son bébé », dit une imposante matrone à l'aspect distingué. «Que l'on m'apporte Castulus. Le lait brûle moins que l'eau.

— [Faites passer] Castulus à Plautina », ordonne-t-on.

Quelqu'un s'avance. Si j'en juge par ses vêtements, je pense qu'il du nom des vêtements romains, mais il me semble que cette doit être soit le serviteur d'une famille chrétienne qui partage le sort de ses maîtres, soit un travailleur du peuple. Il est trapu, brun, robuste, il a les cheveux presque rasés et porte un vêtement foncé, court et serré à la taille par une ceinture. Il porte avec précaution dans ses bras, comme sur un brancard, un pauvre enfant d'environ huit ans. Bien que ses vêtements soient pleins de terre et de taches, ils sont riches, en laine blanche et fine, et ornés au cou, aux manches et en bas d'une riche broderie grecque. Ses sandales elles-mêmes sont élégantes et belles.

Plautina s'assied sur une pierre qu'un vieillard lui cède. Elle est, elle aussi, entièrement vêtue de laine blanche. Je ne me souviens pas exactement longue robe s'appelle une chlamyde et le manteau une palla. Toutefois je ne garantis pas l'exactitude de ma mémoire. Je sais que celle de Plautina est très belle et ample; elle l'enveloppe avec grâce et fait d'elle une superbe statue vivante.

Elle s'assied sur la pierre adossée à la muraille. Je vois distinctement les grosses pierres qui la surplombent et sur lesquelles elle se détache dans son vêtement blanc, le visage légèrement olivâtre, avec de grands yeux noirs et des tresses de jais.

« Donne-le-moi, Restitutus, et que Dieu t'en récompense », dit elle au porteur compatissant du petit martyr. Elle écarte un peu les genoux pour accueillir l'enfant comme sur un lit.

Lorsque Restitutus le pose, je vois un massacre qui me fait frémir d'horreur. Le visage du pauvre enfant est tout brûlé.

Peut-être a-t-il été beau. Maintenant, il est monstrueux. Il ne lui reste plus que de rares cheveux derrière la tête; devant, la peau est à nu et dévorée par le feu. Il n'a plus ni front ni joues, ni nez comme nous les concevons, mais une tuméfaction rouge vif, que la flamme a rendue rose comme sous l'effet d'un acide. A la place des yeux, deux plaies dont coulent de rares larmes qui doivent être une torture sur ses chairs brûlées. A la place des lèvres, une autre plaie horrible à voir. On dirait qu'ils n'ont tenu que son visage au-dessus de la flamme, car la brûlure cesse sous le menton.

Plautina entrouvre sa tunique et, tout en parlant avec amour comme une vraie mère, elle presse son sein rond gonflé de lait et en fait couler une goutte de lait entre les lèvres de l'enfant qui ne peut plus sourire, mais lui caresse la main pour montrer son soulagement. Ensuite, après l'avoir désaltéré, elle fait tomber encore un peu de lait sur le pauvre visage pour le soigner de ce baume. C'est le sang d'une mère devenu nourriture, c'est l'amour d'une femme qui n'a plus d'enfant pour un enfant qui n'a plus de mère.

Ce dernier ne gémit plus. Désaltéré, la douleur apaisée par le baume, bercé par la femme, il s'assoupit en haletant.

Par sa pose et son expression, Plautina ressemble à une mère des douleurs. Elle regarde le pauvre petit et, à travers lui, elle voit sûrement son ou ses enfants; des larmes lui coulent sur les joues et elle rejette sa tête en arrière pour éviter qu'elles ne tombent sur les plaies du petit.

Le chant reprend: « J'espérais Yahvé d'un grand espoir, il s'est penché vers moi, il écouta mon cri...»

« Yahvé est mon berger, rien ne me manque, sur des près d'herbe fraîche il me parque. Vers les eaux du repos il me mène.»

« Fabius est mort », dit une voix au fond de la cave. « Prions.» Tous récitent alors le Notre-Père et une autre prière qui commence ainsi: « Loué soit le Très haut qui a pitié de ses serviteurs et ouvre son Royaume à notre indignité sans rien demander d'autre à notre faiblesse que de la patience

et de la bonne volonté. Loué soit le Christ qui a subi la torture pour ceux que sa miséricorde pouvait savoir être trop faibles pour l’endurer, et n’a rien exigé d’eux excepté l’amour et la foi. Loué soit l’Esprit qui a donné ses feux pour le martyre de ceux qui ne sont pas appelés à la consommation du martyre et les rend saints de sa propre sainteté. Ainsi soit-il» (Maranatha); (je ne sais si je l’écris correctement).

«Heureux Fabius !, s’exclame un vieillard, il voit déjà le Christ!

— Nous le verrons nous aussi, Félix, et nous irons à lui avec la double couronne de la foi et du martyre. Nous serons comme nés à nouveau, sans ombre de tache, car les péchés de notre vie passée seront lavés dans notre sang avant d’être lavés dans le Sang de l’Agneau. Nous avons beaucoup péché, nous qui avons été païens pendant de longues années, et c’est une grande grâce que le jubilé du martyre vienne nous renouveler et nous rendre dignes du Royaume.

— Paix à vous, mes frères », tonne une voix qu’il me semble aussitôt avoir déjà entendue.

« Paul, Paul! Bénis-nous!»

Un grand mouvement se produit dans la foule. Seule Plautina reste immobile avec son pitoyable fardeau sur la poitrine.

« Paix à vous », répète l’Apôtre. Il s’avance au milieu de la salle. «Me voici, accompagné de Diomède et de Valente, pour vous porter la Vie.»

Beaucoup demandent: « Et le pape?

— Il vous adresse son salut et sa bénédiction. Pour l’instant, il est vivant et en sécurité dans les catacombes. Les fossoyeurs font bonne garde. Il serait bien venu, mais Alexandre et Caius Julius nous ont avisés qu’il est trop connu des gardiens. Rufus et les autres chrétiens ne sont pas toujours de garde. C’est pourquoi je viens, moi qui suis moins connu et citoyen romain. Mes frères, quelles nouvelles me donnez-vous?

— Fabius est mort.

— Castulus a subi le premier martyre.

— Sixta vient d'être menée à la torture.

— Ils ont conduit Lin avec Urbain et les enfants de ce dernier au Mamertin ou au Cirque, nous l'ignorons.

— Prions pour eux, qu'ils soient vivants ou morts. Que le Christ donne à tous sa paix.»

Les bras en croix, Paul prie au milieu de la cave. Il est petit, pas très attirant, mais impressionnant. Comme s'il était lui aussi un serviteur, il porte un vêtement court et sombre, ainsi qu'un petit manteau à capuche qu'il a rejetée en arrière pour prier. A ses côtés se trouvent les deux hommes qu'il a nommés, vêtus comme lui mais beaucoup plus jeunes. A la fin de la prière, Paul s'enquiert: « Où est Castulus?

— Sur la poitrine de Plautina, là au fond.»

Paul fend la foule et s'approche du groupe. Il se penche et examine. Il bénit. Il bénit l'enfant et la femme. On dirait que celui-ci a été réveillé par les exclamations saluant l'Apôtre, car il lève sa petite main pour essayer de toucher Paul. Ce dernier la prend alors entre les siennes et dit:

« Castulus, m'entends-tu?

— Oui », dit le petit en remuant ses lèvres avec peine.

« Sois fort, Castulus. Jésus est avec toi.

— Oh! Pourquoi ne me l'avez-vous pas donné? Maintenant, je n'en peux plus! » Une larme tombe et irrite ses plaies.

« — Ne pleure pas, Castulus. Peux-tu avaler une simple miette? Oui? Dans ce cas, je vais te donner le Corps du Seigneur. Ensuite j'irai dire à ta maman que Castulus est une fleur du ciel. Que dois-je dire à ta maman?

— Que je suis heureux. Que j'ai trouvé une mère, qui me donne son lait. Je n'ai plus mal aux yeux (ce n'est pas mentir que de le dire, n'est-ce pas, pour consoler maman ?)

Et que je "vois" le paradis, ma place et la sienne mieux que si mes yeux étaient encore vivants. Dis-lui que le feu ne fait pas mal quand les anges sont avec nous, et qu'elle ne doit pas avoir peur. Ni pour elle, ni pour moi. Le Sauveur nous donnera la force.

— Brave Castulus ! Je rapporterai tes paroles à ta mère. Dieu vient toujours en aide, mes frères. Vous le voyez: c'est un enfant. Il a l'âge auquel on ne sait pas supporter la douleur d'un petit bobo. Mais vous le voyez et vous l'entendez: il est en paix. Il est prêt à tout endurer, après avoir déjà tellement subi, pourvu qu'il aille auprès de celui qu'il aime et qui l'aime, car c'est l'un de ceux que Jésus aimait tant: un enfant, qui plus est un héros de la foi. Que l'exemple de ces petits vous encourage, mes frères.

Je reviens de conduire au cimetière Lucina, la fille de Faustus et de Cécile. Elle n'avait pas encore quatorze ans, et vous savez combien elle était aimée des siens et combien sa santé était faible. Elle fut pourtant un géant face aux tyrans. Vous savez que, à leurs yeux, je me fais passer pour un fossoyeur afin d'être en mesure de recueillir le plus grand nombre de corps possible et de les déposer dans une terre sainte. Je vis par conséquent en contact avec les tribunaux et je regarde, ainsi qu'avec les cirques, et j'y observe tout. D'ailleurs, il m'est réconfortant de penser que, lorsque viendra mon heure — fasse Dieu que ce soit bientôt! —, je serai soutenu par lui comme les saints qui nous ont précédés. Lucina fut torturée de mille manières: elle a été battue, suspendue, écartelée, suppliciée avec des tenailles rougies. Elle guérissait chaque fois par l'œuvre de Dieu. Elle résistait aussi à toutes les menaces. La dernière torture, avant le martyre, fut tournée contre son esprit.

Le tyran, voyant qu'elle débordait d'amour pour le Christ et que cette vierge s'était unie au Seigneur notre Dieu, voulut la blesser dans son amour. Il la condamna donc à appartenir à un homme. Un homme, deux, dix s'approchèrent et tous périrent, frappés par la foudre céleste. Alors le tyran, voyant qu'il ne réussissait par aucun moyen à briser et détruire le lys de sa pureté, ordonna qu'elle soit liée et suspendue de façon à rester comme assise, puis descendue brusquement sur un coin pointu qui lui déchira les entrailles. Le barbare croyait lui avoir ainsi arraché sa virginité tant aimée. Mais jamais le lys de sa pureté n'avait fleuri avec autant de beauté que sous ce bain de sang et il se déversa de ses entrailles déchirées pour être recueilli par l'ange de Dieu.

Maintenant, elle est en paix. Courage, mes frères. Hier, je l'avais nourrie du Pain céleste et c'est avec le goût de ce Pain qu'elle est allée à son dernier martyr. Je vais maintenant vous donner à vous aussi de ce Pain, car demain est un jour de fête surnaturelle pour vous. Le Cirque vous attend. Ne craignez rien. Vous verrez les fauves et les serpents sous un aspect céleste, car Dieu accomplira pour vous ce miracle; les griffes des uns et les anneaux des autres vous paraîtront autant de baisers d'amour, leurs rugissements et sifflements des voix célestes, et, comme Castulus, vous verrez le paradis descendre déjà pour vous accueillir dans sa béatitude.»

A l'exception de Plautina, tous les chrétiens sont à genoux et chantent: « Comme languit une biche après les eaux vives, ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant; quand irai-je et verrai-je la face de Dieu ?... Qu'as-tu, mon âme, à défaillir et à gémir sur moi? Espère en Dieu: à nouveau je lui rendrai grâce... Le jour, Yahvé mande sa grâce et même pendant la nuit, le chant qu'elle m'inspire est une prière à mon Dieu vivant... je lui dirai: "C'est toi ma défense."» « Venez, crions de joie pour Yahvé, acclamons le Rocher de notre salut; approchons de sa face en rendant grâce, au son des musiques acclamons-le. Car c'est un Dieu grand que Yahvé... Entrez, courbons-nous, prosternons-nous, à genoux devant Yahvé qui nous a créés. Car c'est lui notre Dieu, et nous le peuple de son bercail, le troupeau de sa main.»

Pendant qu'ils chantent, des soldats romains sont entrés ainsi que des gardiens de prison qui montent la garde pour éviter que des personnes ennemies n'entrent.

Paul se prépare à célébrer le rite. « Tu seras notre autel », dit-il à Castulus.

« Tu peux tenir le calice sur ta poitrine

—Oui. »

Un linge en lin est étendu sur le petit corps de l'enfant, et l'on y dépose le calice et le pain.

J'assiste alors à la messe des martyrs, célébrée par Paul et servie par les deux prêtres qui l'accompagnent. Toutefois, ce n'est pas la même messe qu'aujourd'hui. (\*88) Il me semble qu'il s'y trouve des parties que nous n'avons pas, et qu'il en manque d'autres que nous avons. Il n'y a pas d'épître, par exemple, et, après la bénédiction: «Que le Père, le Fils et l'Esprit Saint vous bénissent », il n'y a rien d'autre. Mais, de l'évangile à la consécration, tout est comme aujourd'hui. L'évangile lu est celui des Béatitudes.

Je vois le linge frémir sur la poitrine de Castulus qui, sur l'ordre de Paul, tient entre ses doigts la base du calice pour éviter qu'il ne tombe. Je vois aussi que, au moment où Paul dit: « Cette consécration du Corps... », un début de sourire passe sur le visage en plaie de l'enfant, puis sa petite tête s'abat brusquement avec un poids de mort qui ne cesse d'augmenter.

Plautina a un léger sursaut, mais elle se domine. Paul poursuit comme s'il n'avait rien remarqué. Mais lorsque, après avoir rompu l'hostie, il veut se pencher sur le petit martyr pour lui donner la communion, à lui en premier, sous la forme d'un minuscule fragment, Plautina dit: « Il est mort.» Paul s'arrête un instant, puis donne à la femme le fragment destiné à l'enfant. celui-ci est resté les doigts serrés autour du pied du calice à son ultime contraction, et on doit les en détacher pour pouvoir prendre le calice et le tendre aux autres.

Une fois la communion distribuée, la messe s'achève. Paul retire ses vêtements sacerdotaux et les range, accompagnés du linge, du calice et de la boîte à hosties, dans un sac qu'il porte sous son manteau. Il dit alors: « Paix au martyr du Christ. Paix à saint Castulus. »

Et tous répondent: « Paix!»

« Je vais maintenant le porter ailleurs. Donnez-moi un manteau pour l'en envelopper. Je le porterai sans attendre le soir. Cette nuit nous viendrons pour Fabius. Mais celui-ci... je le porterai comme un enfant endormi. Endormi dans le Seigneur.»

L'un des soldats donne son manteau rouge; ils y déposent le petit martyr et l'en enveloppent, puis Paul le prend dans son bras gauche comme un père qui transporte ailleurs son fils endormi, la tête penchée sur l'épaule paternelle.

« Frères, que la paix soit avec vous, et souvenez-vous de moi quand vous serez dans le Royaume. » Puis il sort en les bénissant.

### Commentaire de Jésus

« Ce n'est pas l'Évangile, mais je veux que ce soit considéré comme l'un des "évangiles de la foi" pour vous qui craignez.

Vous redoutez même les persécutions. Vous n'avez plus la trempe des anciens. C'est vrai. Mais je suis toujours moi-même, mes enfants. Vous ne devez pas penser que je ne pourrais pas vous donner un cœur intrépide à l'heure de l'épreuve. Sans mon aide, personne, même à l'époque, n'aurait pu rester ferme devant de tels supplices. Pourtant, les vieillards comme les enfants, les jeunes filles comme les mères, les époux comme les parents, tous ont su mourir comme s'ils allaient à la fête, en y encourageant les autres. C'était vraiment une fête, une fête éternelle!

Ils mouraient, et leur mort ouvrait une brèche dans la digue du paganisme. Comme l'eau sape sans discontinuer et, lentement mais inexorablement, brise les plus solides ouvrages des hommes, leur sang, jaillissant de milliers de blessures, a désagrégé les murailles païennes; comme autant de rigoles, il s'est répandu au sein des milices de César, dans son palais impérial, dans les cirques et les thermes, parmi les gladiateurs et les bestiaires, chez les employés des bains publics, chez les gens cultivés comme dans le petit peuple, partout. C'était un flot ininterrompu et invincible.

Le sol de Rome est imbibé de ce sang et la ville s'élève sur le sang et les cendres de mes martyrs; je pourrais même dire qu'elle en est cimentée. Les quelques centaines de martyrs que vous connaissez ne sont rien à côté des dizaines de milliers encore ensevelis dans les entrailles de Rome, et des autres dizaines de milliers brûlés sur les bûchers des cirques et devenus cendres dispersées par le vent, ou encore mis en pièces et dévorés par les fauves ou les reptiles puis devenus excréments qui furent balayés et épandus comme engrais.

Cependant, si vous ignorez l'existence de mes héros inconnus, moi je les connais tous, et leur anéantissement total — jusqu'à celui de leur

squelette — fut ce qui a fécondé plus que n'importe quel engrais le sol sauvage du monde païen et l'a rendu à même de porter le Grain céleste.

Actuellement, ce sol du monde chrétien est en train de redevenir païen; c'est du poison qui y germe, et non du pain. Voilà pourquoi vous avez peur. Vous vous êtes trop détachés de Dieu pour posséder en vous la force des anciens.

Les vertus théologiques agonisent là où elles ne sont pas encore mortes. Quant aux cardinales, vous n'en avez même plus souvenir. Sans la charité, il est logique que vous ne puissiez aimer Dieu jusqu'à l'héroïsme. Sans amour pour lui, vous n'espérez pas en lui, vous n'avez pas foi en lui. Sans foi, espérance ni charité, vous ne pouvez pas être forts, prudents, justes. N'étant pas forts, vous n'êtes pas tempérants et, n'étant pas tempérants, vous préférez la chair à l'âme et vous tremblez pour votre chair. Néanmoins, je sais encore faire un miracle. Soyez également certains que, dans toute persécution, c'est par mon aide que les martyrs peuvent le devenir. Les martyrs sont ceux qui m'aiment encore. Ensuite, c'est moi qui porte leur amour à sa perfection et fais d'eux des athlètes de la foi. Je viens au secours de celui qui espère et qui croit. Toujours, et en toute circonstance.

Le petit martyr qui garde les mains serrées sur le calice, même au-delà de la mort, vous enseigne où se trouve la force: dans l'eucharistie. Quand on se nourrit de moi, selon les mots de Paul, l'on ne vit plus pour soi-même mais en lui, Jésus. Or Jésus a su supporter tous les tourments, sans fléchir. Il s'ensuit que celui qui vit de moi sera comme moi: fort.

Ayez foi.

## 1<sup>er</sup> mars 1944 – Martyre de Félicité et de Perpétue

Vision du martyre de Félicité et Perpétue.

### Vision de Maria Valtorta

Le 1<sup>er</sup> mars

Autour de 17 h, Jésus me dit:

« Ce n'était pas mon intention de te donner cette vision ce soir. Je me proposais de te faire vivre un autre épisode des "évangiles de la foi". (\*90) Mais un désir m'a été exprimé par quelqu'un qui mérite d'être satisfait. Je le fais donc. Malgré tes douleurs, vois, observe et décris. A moi, offre tes souffrances et, à tes frères, la description.»

J'écris donc en dépit de mes souffrances extrêmement intenses: j'ai l'impression d'avoir la tête enserrée dans un étau qui part de la nuque et conflue sur le front, pour descendre vers l'épine dorsale; cela me fait terriblement mal, au point d'avoir pensé que j'étais en train de commencer une méningite; puis je me suis évanouie. C'est encore très douloureux en ce moment. Mais Jésus permet que je parvienne à écrire par obéissance. Ensuite... ensuite advienne que pourra!

Je vous assure cependant que je vais de surprise en surprise, car je me trouve tout d'abord devant des Africains, ou tout au moins des Arabes, alors que j'avais toujours cru que ces saints étaient européens. Je n'avais en effet pas la moindre idée de leur condition sociale et physique, ainsi que de leur martyre. Je connaissais la vie et la mort d'Agnès. (\*91) Mais d'eux! C'est comme si je lisais un récit inconnu.

Comme première image, avant de m'évanouir, j'ai vu un amphithéâtre qui ressemblait plus ou moins au Colisée (pas en ruines toutefois). A ce moment-là, il n'y avait encore personne. Seule une très belle jeune Maure se tient au centre, en l'air. Elle rayonne d'une lumière béatifique qui se dégage de son corps brun et des vêtements sombres qui la couvrent. Elle semble être l'ange de cet endroit. Elle me regarde et sourit. Ensuite, je m'évanouis et je ne vois plus rien.

Maintenant, la vision se complète. Je me trouve dans un bâtiment dont l'absence de tout confort et l'apparence sévère m'indiquent qu'il s'agit

d'une forteresse utilisée comme prison. Ce n'est pas le souterrain du Tullianum que j'ai vu hier. Il y a ici de petites pièces et des couloirs surélevés. Mais l'espace y est si restreint, la lumière si rare et elles sont munies de telles barres et portes en fer cloutées que cette maigre amélioration due à leur situation est annulée par leur sévérité qui anéantit la moindre idée de liberté.

Dans l'une de ces tanières, la jeune Maure que j'ai vue dans l'amphithéâtre est assise sur une planche, qui sert en même temps de lit, de siège et de table. Cette fois, il n'en émane pas de lumière, seulement une grande paix. Elle porte sur son sein un bébé de quelques mois qu'elle allaite. Elle le berce et le cajole avec amour. L'enfant joue avec sa jeune mère et frotte son visage très olivâtre contre le sein brun de sa mère; il le prend et s'en détache avec avidité, en faisant de soudaines risettes pleines de lait.

La jeune fille est très belle: un visage régulier plutôt rond, de superbes grands yeux d'un noir velouté, une petite bouche charnue, des dents très blanches et régulières, des cheveux noirs et plutôt crépus mais maintenus par des tresses serrées qui encadrent son visage. Son teint est d'un brun olivâtre, mais pas excessivement. On trouve aussi cette couleur chez nous, notamment dans le sud de l'Italie, à peine plus claire que celle-ci. Lorsqu'elle se lève pour endormir son bébé en parcourant la cellule de long en large, je me rends compte qu'elle est grande. Elle a des formes gracieuses, certes pas exagérément, mais enfin elle a un corps bien modelé. Son port rempli de dignité lui donne l'air d'une reine. Elle porte un vêtement simple, presque aussi sombre que sa peau, qui lui tombe en légers plis sur le corps.

Un vieillard entre, Maure lui aussi. Pour ce faire, le geôlier lui ouvre la lourde porte, puis se retire. La jeune fille se retourne et sourit. Le vieillard la regarde et pleure. Pendant quelques minutes, ils restent ainsi.

Puis la peine du vieillard déborde. En hoquetant, il supplie sa fille d'avoir pitié de sa souffrance: « Ce n'est pas pour cela, lui dit-il, que je t'ai engendrée. Je t'ai aimée plus que tous mes enfants, toi la joie et la lumière de ma maison. Et maintenant tu veux mourir et faire mourir ton pauvre père, qui sent son cœur se briser sous la douleur que tu lui causes. Ma fille, voici des mois que je te supplie. Tu as voulu résister et tu as connu la prison, toi qui es née dans l'aisance. J'avais plié l'échine devant les

puissants pour t'obtenir de rester chez toi, bien que prisonnière. J'avais promis au juge de te faire céder à mon autorité paternelle. Actuellement, il se moque de moi, parce qu'il voit que tu n'en as eu cure. Ce n'est pas cela que devrait t'apprendre la doctrine que tu prétends parfaite. Quel est donc ce Dieu que tu suis, qui t'inculque de ne pas respecter ton père, de ne pas l'aimer? Car si tu m'aimais, tu ne me ferais pas tellement souffrir. Ton obstination, qui n'est même pas vaincue par la pitié pour cet homme innocent, t'a valu d'être arrachée à la maison et enfermée dans cette prison. Or il n'est plus question de prison désormais, mais de mort, d'une mort atroce. Pourquoi? Pour qui? Pour qui veux-tu mourir? Ton Dieu a-t-il donc besoin de ton sacrifice — et même de notre sacrifice, le mien et celui de ce petit être qui n'aura plus de mère —? Ton sang et mes larmes sont-ils donc nécessaires à la réalisation de son triomphe? Comment cela se peut-il? La bête sauvage aime ses petits et, plus elle les a portés sur son sein, plus elle les aime. Cela, je l'ai aussi espéré; c'est pourquoi je t'avais obtenu de pouvoir nourrir ton enfant. Mais tu refuses de changer d'idée. Après l'avoir nourri, réchauffé, servi d'oreiller à son sommeil, voici maintenant que tu le repousses, que tu l'abandonnes sans aucun regret.

Je ne te prie pas pour moi, mais en son nom. Tu n'as pas le droit d'en faire un orphelin. Ton Dieu n'a pas le droit de faire cela. Comment puis-je le croire meilleur que les nôtres s'il exige ces sacrifices cruels? Tu me pousses à le détester, à le maudire toujours plus. Mais non, mais non! Que dis-je? Oh, Perpétue, pardonne-moi! Pardonne à ton vieux père que la douleur rend fou. Veux-tu donc que j'aime ton Dieu? Je l'aimerai plus que moi-même, mais reste avec nous. Dis au juge que tu cèdes. Ensuite, tu aimeras n'importe quel Dieu de la terre, comme tu voudras. Tu feras de ton père ce que tu veux. Je ne t'appellerai plus ma fille, je ne serai plus ton père: je serai ton serviteur, ton esclave, et toi ma maîtresse. Domine, ordonne, et je t'obéirai. Mais pitié, pitié! Sauve-toi pendant que tu le peux encore. Il n'est plus temps d'attendre. Ta compagne a donné le jour à son enfant, tu le sais, et plus rien n'arrêtera la sentence. Ton fils te sera arraché, tu ne le verras plus. Demain, peut-être, ou aujourd'hui même. Pitié, ma fille ! Pitié pour moi et pour lui ; il ne sait pas encore parler, mais vois comme il te regarde et sourit, comme il invoque ton amour! Oh! Ma Dame, ma Dame, toi la lumière et la reine de mon cœur, la lumière et la joie de ton fils, pitié, pitié! »

Le vieillard est à genoux, il baise l'ourlet du vêtement de sa fille, il lui enlace les genoux, il essaie lui prendre la main, qu'elle pose sur son cœur pour en réprimer le déchirement humain. Mais rien ne la fait fléchir.

« C'est en raison de l'amour que j'éprouve pour toi et pour lui que je reste fidèle à mon Seigneur », répond-elle. « Aucune gloire terrestre n'accordera à tes cheveux blancs et à cet innocent autant d'honneur que ma mort. Vous parviendrez à la foi. Que diriez-vous alors si j'avais renoncé à ma foi à cause d'un moment de lâcheté? Mon Dieu n'a pas besoin de mon sang ni de tes larmes pour triompher. Mais toi, tu en as besoin pour parvenir à la Vie, et cet innocent pour y rester. En échange de la vie que tu m'as donnée et de la joie qu'il m'a apportée, je vous obtiens la Vie véritable, éternelle et bienheureuse. Non, mon Dieu n'enseigne pas à manquer à l'amour envers parents et enfants. Mais il s'agit de l'amour véritable. Maintenant, la douleur te fait délirer, père. Mais, plus tard, la lumière se fera en toi et tu me béniras.

Du ciel, je te l'apporterai. Quant à cet innocent, ce n'est pas que je l'aime moins, maintenant que je me suis fait vider de mon sang pour le nourrir. Si la cruauté païenne n'était pas tournée contre nous, les chrétiens, j'aurais été pour lui la plus aimante des mères et il aurait été le but de ma vie. Mais Dieu est plus grand que la chair née de moi, et l'amour qui doit lui être donné est infiniment plus grand. Même au nom de la maternité, je ne peux faire passer l'amour pour lui après celui pour une créature. Non. Tu n'es pas l'esclave de ta fille. Je suis toujours ta fille et je t'obéis en toutes choses excepté en ceci: renoncer au vrai Dieu pour toi. Laisse s'accomplir la volonté des hommes. Et, si tu m'aimes, suis-moi dans la foi. C'est là que tu retrouveras ta fille, pour toujours, car la vraie foi ouvre l'accès au paradis; or le saint Pasteur m'a déjà souhaité la bienvenue dans son Royaume.»

A ce moment, la vision change: je vois entrer d'autres personnages dans la cellule, trois hommes et une très jeune femme. Ils s'embrassent et s'étreignent les uns les autres. Les geôliers entrent eux aussi pour enlever son fils à Perpétue. Elle vacille comme si un coup l'avait atteinte. Mais elle se reprend.

Sa compagne la reconforte: «Moi aussi, j'ai déjà perdu mon enfant. Mais il n'est pas perdu. Dieu a été bon envers moi. Il m'a accordé de le mettre au monde pour lui, et son baptême s'orne de mon sang. C'était une petite

filles.... belle comme une fleur. Le tien aussi est beau, Perpétue. Mais, pour vivre en Christ, ces fleurs ont besoin de notre sang. Nous leur donnerons ainsi deux fois la vie. »

Perpétue prend le petit, qu'elle avait posé sur la couche et qui dort, rassasié et content. Après lui avoir donné un léger baiser pour ne pas l'éveiller, elle le tend à son père. Elle le bénit également et lui trace une croix sur le front, et une autre sur les mains, les pieds et la poitrine; ses doigts sont baignés des larmes qui lui coulent des yeux. Elle fait tout cela si doucement que l'enfant sourit dans son sommeil comme sous une caresse.

Les condamnés sortent ensuite et, entourés de soldats, ils sont conduits dans une cave obscure de l'amphithéâtre dans l'attente du martyre. Les heures se passent à prier, à chanter des hymnes sacrés et à s'exhorter mutuellement à l'héroïsme.

Il me semble maintenant me trouver moi aussi dans l'amphithéâtre que j'ai déjà vu. Il est rempli d'une foule à la peau bronzée pour la plupart. Toutefois, il y a aussi bon nombre de Romains. Sur les gradins, la foule gronde et s'agite. La lumière est intense malgré le voile tendu du côté du soleil.

Les six martyrs sont fait entrer dans l'arène, en file. J'ai l'impression que des jeux cruels y ont déjà eu lieu, car elle est tachée de sang. La foule siffle et insulte. Perpétue en tête, ils entrent en chantant. Ils s'arrêtent au centre de l'arène et l'un des six se tourne vers la foule.

« Vous feriez mieux de faire preuve de courage en nous suivant dans la foi et non en insultant des êtres sans défense qui répondent à votre haine en priant pour vous et en vous aimant. Les verges avec lesquelles vous nous avez fouettés, la prison, les tortures, le fait d'avoir arraché leur enfant à deux mères, tout cela ne fait pas changer notre cœur. Vous mentez, vous qui prétendez être civilisés mais attendez qu'une femme accouche pour la tuer ensuite dans son corps et dans son cœur en la séparant de son enfant. Vous êtes cruels, vous qui mentez pour tuer, puisque vous savez parfaitement qu'aucun de nous ne vous cause de tort, et encore moins les mères dont toutes les pensées sont tournées vers leur enfant. Non, rien ne fait changer notre cœur, ni pour ce qui est de l'amour de Dieu, ni pour ce qui est de l'amour du prochain. C'est trois fois, sept fois, cent fois que nous

donnerions notre vie pour notre Dieu et pour vous, afin que vous en veniez à l'aimer. C'est donc pour vous que nous prions, tandis que le Ciel s'ouvre au-dessus de nous: Notre Père, qui es aux cieux... » A genoux, les six martyrs prient.

Une porte basse s'ouvre et les bêtes font irruption; bien qu'elles paraissent être des bolides tant leur course est rapide, il me semble qu'il s'agit de taureaux ou de buffles sauvages. Comme une catapulte ornée de cornes pointues, ils attaquent le groupe sans défense. Ils les soulèvent sur leurs cornes, les lancent en l'air comme des chiffons, les jettent au sol, les piétinent. Ils s'enfuient de nouveau, comme fous de lumière et de bruit, puis repartent à l'assaut.

Perpétue, prise comme une brindille entre les cornes d'un taureau, est projetée plusieurs mètres plus loin. Bien que blessée, elle se relève et son premier souci est de remettre de l'ordre dans ses vêtements arrachés sur son sein. Tout en les maintenant de sa main droite, elle se traîne vers Félicité tombée sur le dos et à demi éventrée; elle la couvre et la soutient, faisant d'elle-même un appui pour la blessée. Les bêtes reviennent à l'attaque jusqu'à ce que les six martyrs, à demi-morts, soient étendus sur le sol. Les bestiaires les font alors rentrer et les gladiateurs achèvent l'ouvrage.

Mais, que ce soit par pitié ou par manque d'expérience, celui de Perpétue ne sait pas tuer. Il la blesse sans atteindre le bon endroit. « Mon frère, ici, laisse-moi t'aider », dit-elle d'un filet de voix accompagné d'un très doux sourire. Après avoir appuyé la pointe de l'épée contre la carotide droite, elle dit alors: « Jésus, je me confie à toi! Pousse, mon frère. Je te bénis », et elle tourne la tête vers l'épée pour aider le gladiateur inexpérimenté et troublé.

### Commentaire de Jésus

« Voilà le martyr de Perpétue, de sa compagne Félicité et de ses compagnons. Elle était coupable d'être chrétienne. Bien qu'elle soit encore catéchumène, comme son amour pour moi était intrépide! Au martyr de la chair elle a uni celui du cœur, tout comme Félicité. Si elles ont été capables d'aimer leurs bourreaux, combien n'ont-elles pas aimé leur enfant!

Elles étaient jeunes et heureuses, remplies d'amour pour leur époux, leurs parents et leur enfant. Mais Dieu doit être aimé plus que tout, et elles l'ont aimé de cette manière. On leur a arraché les entrailles en les séparant de leur enfant, mais la foi ne meurt pas.

Elles croient en l'autre vie, fermement. Elles savent qu'elle appartient à ceux qui auront été fidèles et auront vécu selon la Loi de Dieu.

L'amour est la loi dans la loi. L'amour pour le Seigneur Dieu et pour le prochain. Quel plus grand amour existe-t-il que de donner sa vie pour ceux qu'on aime, tout comme le Sauveur l'a fait pour l'humanité qu'il aimait? Elles ont sacrifié leur vie pour m'aimer et pour en amener d'autres à m'aimer et, par conséquent, à avoir la Vie éternelle. Elles veulent que leurs enfants, leurs parents, leur époux, leurs frères et sœurs ainsi que tous ceux qu'elles aiment d'un amour de parenté ou spirituellement — parmi lesquels leurs bourreaux, puisque j'ai dit: « Aimez ceux qui vous persécutent » —, que tous aient la Vie dans mon Royaume. Et, pour les y conduire, elles tracent de leur sang un signe qui va de la terre au ciel, qui resplendit, qui appelle.

Souffrir? Mourir? Qu'est-ce donc? C'est un instant fugitif, alors que la vie éternelle demeure. Ce moment de souffrance n'est rien en regard de l'avenir de joie qui les attend. Les bêtes? Les épées? Qu'est-ce? Bénies soient-elles puisqu'elles donnent la Vie!

Leur unique préoccupation est de garder leur pudeur, car ceux qui sont saints le sont en toutes choses. A cet instant, elles n'ont cure de leurs blessures mais se soucient de leurs vêtements en désordre. Car, si elles ne sont pas vierges, elles sont toujours pudiques. Le vrai christianisme procure toujours la virginité d'esprit. Il garde cette belle pureté, même là où le mariage et les enfants ont enlevé ce sceau qui, de vierges, fait des anges.

Le corps humain lavé par le baptême est le temple de l'Esprit de Dieu. Il ne doit donc pas être violé par des modes inconvenantes ou des vêtements impudiques. De la femme, notamment de celle qui ne se respecte pas elle-même, rien ne peut provenir d'autre qu'une descendance dévergondée et une société corrompue dont Dieu se retire et dans laquelle Satan laboure et sème ses tourments qui vous portent au désespoir. »

**2 mars 1944 - La sagesse des martyrs, c'est la Sagesse de Dieu ; tous ceux qui aiment le Seigneur et font de cet amour le but de leur vie la possèdent.**

Jésus dit:

« Mes martyrs ont possédé la Sagesse, et mes confesseurs également. Tous ceux qui m'ont aimé réellement et ont pris cet amour comme but de leur vie l'ont possédée.

Cela n'apparaît pas aux yeux du monde. Au contraire, être juste semble de la faiblesse, quelque chose de dépassé. Comme s'il y avait eu des changements, au cours des siècles, dans les rapports entre Dieu et les fidèles.

Non. Si j'ai atténué la rigueur de la Loi mosaïque et si je vous ai donné des ressources d'une puissance incalculable pour vous aider à mettre la Loi en pratique et à atteindre la perfection, cela ne change pas votre devoir de respect et d'obéissance au Seigneur votre Dieu. S'il est devenu bon au point de se donner lui-même pour vous rendre bons, vous devez l'être encore plus, au lieu de dire: "C'est à lui de penser à nous sauver. Nous, prenons du bon temps." Cela n'est pas de la sagesse: ce n'est que stupidité et blasphème. C'est la sagesse du monde, — autrement dit répréhensible —, et non la sagesse divine.

Mes martyrs furent sages de manière divine. Ils ne se sont pas dit, comme l'impie: "Profitons du temps présent car il ne revient pas, et la mort met un point final à toute joie. Pour cela, faisons de l'abus de pouvoir un droit ; ainsi, en extorquant aux faibles et aux bons ce qu'il n'est pas permis d'extorquer, amassons de quoi nous remplir les poches pour ensuite nous remplir le ventre et assouvir la concupiscence de la chair et de l'esprit. "Ils ne se sont pas dit, comme l'impie: "Etre juste est un sacrifice et cela demande des efforts. En outre, la vue du juste est une réprobation. Débarrassons-nous donc de lui, car sa justice nous rappelle Dieu et nous reproche notre vie bestiale...

Au contraire, mes martyrs ont renversé la théorie du monde et ont voulu uniquement suivre celle de Dieu. C'est pourquoi le monde les a mis à l'épreuve, il les a outragés, torturés, tués dans l'espoir d'ébranler leur vertu. Dans sa sottise, il ignorait que chaque coup asséné pour effriter leur

âme était semblable à un marteau qui les faisait pénétrer en moi et moi en eux, en un amour de fusion parfait. C'était au point que, dans les prisons ou les cirques, ils étaient déjà au ciel et me voyaient comme ils me verraient pour l'éternité bienheureuse une fois passé l'instant de la souffrance et de la mort.

Ils n'étaient pas morts, pas détruits, pas torturés, pas désespérés. Le travail de l'enfantement n'est ni mort, ni destruction, ni torture ni désespoir: c'est au contraire une vie qui en engendre une autre, un dédoublement de la chair qui était une et devient deux, une satisfaction, l'espérance d'être mère et d'obtenir de cette maternité des joies indescriptibles tout au long de sa vie. De la même manière, leur souffrance était pour eux espérance, sécurité, vie qui les rendaient bienheureux.

Le monde ne pouvait comprendre ces saints insensés dont la folie était d'aimer Dieu le plus parfaitement possible pour une créature: ils se rendaient volontairement stériles puisque leurs seules noces étaient avec moi dans ma divinité, ils devenaient des eunuques qui, par amour spirituel, amputaient leur sensualité humaine et vivaient chastes comme des anges. Le monde ne pouvait comprendre ces fous sublimes, bien conscients des douceurs du lit de noces et d'une descendance, qui savaient cependant y renoncer et voler vers les tortures après s'être volontairement déchiré le cœur par l'abandon de leurs enfants et de leur époux, par amour de moi, leur amour.

Or le monde a été sauvé par eux. Si vous êtes devenus les bêtes sauvages que vous êtes après de tels exemples et un tel bain de sang purificateur, que seriez-vous devenus — et à partir de quand? — sans la génération sainte et bénie de mes martyrs ? Ils vous ont retenus de vous précipiter en Satan bien plus tôt que vos convoitises vous y excitaient. Ils vous invitent encore à vous arrêter et à vous remettre sur le bon chemin en délaissant la mauvaise pente. Ils vous disent des paroles de salut. Ils vous les disent par leurs blessures, par leurs actes de charité, par ce qu'ils ont répliqué aux tyrans, par le souci de leur pudeur, par leur patience, leur pureté, leur foi et leur constance. Ils vous disent qu'une seule science est nécessaire: celle qui provient de la sagesse divine.

Plus sages encore que Salomon, ils préférèrent cette sagesse à tous les trônes et richesses de la terre. Pour l'obtenir et la conserver, ils défièrent persécutions et tortures et embrassèrent la mort pour ne pas la perdre. Ils

l'ont aimée plus que la santé et que la beauté; ils ont voulu la prendre comme lumière, car son éclat provient directement de Dieu, et la posséder signifie anticiper pour l'âme la Lumière béatifique du dernier jour. Ils l'ont apprise avec droiture de cœur et, par charité, ils la communiquèrent à leurs ennemis eux-mêmes. Ils n'eurent pas peur d'en être privés en en faisant part aux foules qui en étaient privées: en effet, c'est la Sagesse, vivante en eux, qui les instruisait que " donner, c'est recevoir" et que, plus ils distribuaient les eaux célestes que la Source divine répandait en eux, plus ces eaux augmentaient jusqu'à les remplir comme les calices d'une sainte messe consommée pour le bien du monde par le Prêtre éternel.

Le sage roi énumère les dons de la Sagesse dont l'esprit est intelligent, saint, unique, multiple, subtil... mais toutes ces qualités, mes martyrs les ont possédées. Ils avaient en eux ce que Salomon appelle "un effluve de la puissance de Dieu, une émanation toute pure de la gloire du Tout-Puissant ". C'est pourquoi ils reflétaient Dieu comme personne au monde, ils reflétaient Dieu en ses qualités et moi, le Christ-Sauveur, en mon holocauste.

Oh! Comme l'on pourrait mettre sur les lèvres de chaque martyr les mots de Salomon qui proclame avoir aimé et recherché la Sagesse dès sa jeunesse, et l'avoir voulue pour épouse, maîtresse et richesse! Comme vous pouvez bien le penser sans crainte d'erreur, la prière pour obtenir la Sagesse a fleuri sur leurs lèvres, celle-là même qui avait fleuri sur les lèvres de Salomon!

Vous, que la cupidité de la chair a fait reculer dans des ténèbres païennes bien plus profondes que celles auxquelles mes martyrs ont apporté la Lumière, combien vous devriez aimer la sagesse, la désirer, et prier pour qu'elle vous soit accordée comme guide dans vos entreprises individuelles ou collectives! Car alors vous ne seriez plus ce que vous êtes: des maniaques cruels qui vous torturez les uns les autres, perdant ainsi vie et substance - deux choses auxquelles vous tenez -, ainsi que le salut de votre âme - ce à quoi je tiens, moi qui suis mort pour assurer le salut de votre âme .

"C'est par la Sagesse, dit Salomon, qu'ont été rendus droits les sentiers de ceux qui sont sur la terre, ainsi les hommes ont été instruits de ce qui te plaît." Souvenez-vous-en. Sachez que seul votre bien plaît à Dieu, rien

d'autre. Par conséquent, si vous le connaissez et suivez cette voie qui lui plaît, vous vous ferez du bien à vous-mêmes, sur la terre comme au ciel. »

**4 mars 1944 – Vision du martyr de sainte Phénicule et de la mort de Pétronille, son amie et maîtresse, fille spirituelle de l'apôtre Pierre.**

Jésus me dit:

« Il y a beaucoup de travail aujourd'hui pour rattraper le temps, non pas perdu mais employé autrement selon ma volonté.

Tu as appris dès les premières heures du jour (à 1 h du matin) ce sur quoi je tiendrai ton esprit fixé, car le premier et unique point qui s'est illuminé pour toi t'a déjà indiqué ce sur quoi tu vas poser les yeux de ton esprit. Ce nom féminin et inconnu qui a résonné en toi comme une cloche qui appelle et ne se calme pas avant de recevoir une réponse, ce nom t'a dit que tu allais, toi aussi, connaître cela. Mais, entre ma vierge et le Maître, tu dois choisir le Maître et faire précéder mon point par celui-ci. (\*93)

Je te ferai connaître bon nombre de créatures célestes. Chacune apporte son enseignement, utile pour vous qui êtes devenus informés de tout, lecteurs de tout, mais non de ce qui est connaissance pour conquérir le Ciel.

Ecris. »

Cette nuit, je souffrais à en devenir folle en me demandant comment Jésus avait fait pour supporter de telles douleurs à la tête. Je l'interrogeais à ce sujet, car cela m'était une torture telle que je devais serrer les dents pour ne pas hurler au moindre bruit ou mouvement du lit. J'avais l'impression d'avoir autant de cœurs qui battaient rapidement et douloureusement que de dents, sur la langue, les lèvres, le nez, les oreilles, les yeux. Au milieu du front, il me semblait avoir un enchevêtrement de clous qui m'entraient dans le crâne; une ceinture de feu et de douleur montait de ma nuque et irradiait en m'enserrant comme une morsure; au niveau de l'os pariétal droit, j'avais l'impression que le coup d'un objet lourd me heurtait de temps en temps pour m'enfoncer de plus en plus cette ceinture dans la tête, qui résonnait tout entière. Dans mon agonie, je contemplais Jésus depuis le

jardin de Gethsémani jusqu'au Calvaire. Et voilà que, juste après sa troisième chute, j'eus une pause de repos physique et spirituel, car il m'est apparu beau, en bonne santé, souriant sur les eaux déchaînées de la mer de Galilée.

Puis les tourments ont repris jusqu'à ce que, vers deux heures, une fois la contemplation de la passion du Seigneur terminée et mon terrible mal de tête un peu calmé (un tout petit peu, vous savez), un nom a résonné en moi: sainte Phénicule.

Qui est-ce ? Une inconnue. A-t-elle seulement existé ? Bah ! Qui en a déjà entendu parler ? J'essayais de dormir. Rien à faire : sainte Phénicule, sainte Phénicule, sainte Phénicule !

Personne ne va dormir ici, ai-je pensé, avant de savoir de qui il s'agit. De 15 h à minuit passé la douleur m'avait abattue et rendue inerte, je n'étais plus qu'un corps qui souffrait spasmodiquement et ne parvenait pas même à ouvrir les yeux — Paola pourra vous le dire —. Mais, grâce à la diminution de la douleur qui m'a permis de bouger, j'ai pris une liste des saints et j'ai trouvé qu'elle cite la vierge sainte Phénicule en compagnie de sainte Pétronille, vierge elle aussi. J'ai entendu dire: Phénicule, mais j'ai peut-être mal compris.

En même temps que cette découverte, j'ai vu une jeune femme nue, attachée à une colonne de manière atroce. Puis rien d'autre.

Par obéissance, j'écris maintenant ce que le Maître me montre, sans le remettre à plus tard bien que la tête me tourne.

#### Le martyre de sainte Phénicule.

Je vois deux jeunes femmes en prière. Une prière très ardente qui doit sûrement pénétrer dans les cieux. L'une est plus âgée. Elle paraît avoir la trentaine; l'autre doit avoir à peine plus de vingt ans. Toutes deux semblent en parfaite santé. Puis elles se lèvent et préparent un petit autel sur lequel elles disposent des toiles précieuses en lin et des fleurs.

Un homme entre, vêtu comme les Romains de l'époque, que les deux jeunes filles saluent avec la plus grande vénération. Il sort d'un sac, qu'il

portait sur la poitrine, tout ce qu'il faut pour célébrer une messe. Il revêt ensuite ses habits sacerdotaux et commence le saint sacrifice.

Je ne saisis pas très bien l'évangile, mais il me semble que c'est celui de Marc : « On lui présentait des enfants... quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant n'y entrera pas. »

Le prêtre consacre les saintes espèces puis se tourne pour donner la communion aux deux fidèles, en commençant par la plus âgée, dont le visage a une ardeur toute séraphique. Il donne ensuite la communion à la seconde. Après avoir reçu les saintes Espèces, elles se prosternent au sol en profonde prière; on dirait qu'elles restent ainsi par pure dévotion.

Après la célébration du rite, qui est la même que celle de Paul dans le Tullianum(\*95) — sauf que, ici, le célébrant parle plus bas, puisqu'il n'y a que deux fidèles, raison pour laquelle j'ai moins bien compris l'évangile —, le prêtre se tourne pour bénir et descend de l'autel, situé sur une estrade de bois. Seule l'une des jeunes femmes se tourne. L'autre reste prosternée comme avant. Sa compagne l'appelle et la secoue. Le prêtre se penche lui aussi. Ils la soulèvent. La pâleur de la mort se voit déjà sur ce visage, l'œil éteint disparaît sous les paupières, la bouche respire avec effort. Mais quelle béatitude sur ce visage!

Ils l'étendent sur une sorte de long siège qui se trouve près d'une fenêtre ouvrant sur une cour où chante une fontaine. Ils essaient de venir à son aide. Mais elle, rassemblant toutes ses forces, lève une main et montre le ciel; elle ne prononce que deux mots: « Grâce... Jésus », puis elle expire sans agonie.

Tout cela ne m'explique pas ce que vient faire la jeune fille attachée à la colonne que j'ai vue cette nuit. (\*96) Bien qu'elle soit bien plus pâle et maigre, décoiffée, torturée, j'ai l'impression qu'elle ressemble beaucoup à la survivante qui prie maintenant près de la morte. Et je reste ainsi, dans mon incertitude, pendant quelques heures.

C'est seulement dans la soirée que je retrouve la jeune fille en pleurs d'avant. Elle se tient maintenant près de la fontaine de la cour sévère dans laquelle seules quelques petites plates-bandes de lys sont cultivées; des rosiers tout en fleurs grimpent sur les murs.

La jeune fille parle avec un jeune Romain: « Il est inutile d'insister, Flaccus. Je te suis reconnaissante de ton respect et du souvenir que tu gardes de mon amie décédée. Mais je ne peux consoler ton cœur. Si Pétronille est morte, c'est le signe qu'elle ne devait pas être ton épouse. Mais moi non plus. Les jeunes filles de Rome qui seraient heureuses de devenir la maîtresse de ta maison ne manquent pas. Pas moi. Ce n'est pas dû à toi, mais parce que j'ai pris la décision de ne pas contracter mariage.

— Tu es donc prise, toi aussi, par la stupide frénésie de tant de disciples d'une poignée de juifs?

— J'ai décidé de ne pas contracter mariage, et je crois ne pas être folle.

— Et si je te voulais, moi?

— S'il est vrai que tu m'aimes et me respectes, je suis sûre que tu ne voudras pas forcer ma liberté de citoyenne romaine. Au contraire, tu me laisseras suivre mon désir en gardant à mon égard la bonne amitié que j'ai pour toi.

— Ah non! L'une des deux m'a déjà échappé. Toi, tu ne m'échapperas pas!

— Elle est morte, Flaccus. La mort est pour nous une force supérieure, elle n'a pas fui une destinée pour une autre. Elle ne s'est pas suicidée. Elle est morte...

— A cause de vos sortilèges. Je sais bien que vous êtes chrétiennes, et j'aurais dû vous dénoncer au Tribunal de Rome. Mais j'ai préféré penser à vous comme mes épouses. Alors, je te le dis pour la dernière fois: acceptes-tu d'être la femme du noble Flaccus? Je te jure qu'il te vaut mieux devenir la maîtresse de ma maison et abandonner ton culte démoniaque, plutôt que de connaître la rigueur de Rome qui ne tolère pas de voir ses dieux insultés. Sois mon épouse et tu seras heureuse. Sinon...

— Je ne peux pas être ton épouse. Je suis consacrée à Dieu. A mon Dieu. Je ne peux adorer les idoles, moi qui adore le vrai Dieu. Fais de moi ce que tu voudras. Tu peux tout faire de mon corps. Mais mon âme appartient à Dieu, et je ne la vends pas pour les joies de ta maison.

— C'est ton dernier mot?

— Le dernier.

— Sais-tu que mon amour peut se transformer en haine?

— Que Dieu te le pardonne! Pour ma part, je t'aimerai toujours comme un frère et je prierai pour ton bien.

— Mais moi, je vais faire ton malheur Je te dénoncerai. Tu seras torturée. Alors, tu m'invoqueras. Alors, tu comprendras que mieux valait la maison de Flaccus que les stupides doctrines dont tu te nourris.

— Je comprendrai que le monde a besoin de ces doctrines pour ne plus avoir de tels Flaccus. Et j'agirai pour ton bien en priant pour toi depuis le Royaume de mon Dieu.

— Maudite chrétienne! En prison! Sois affamée! Que ton Christ te rassasie, s'il le peut ! »

J'ai l'impression que les prisons sont assez proches de la maison de la vierge car la rue est courte, et que le noble Flaccus n'est ni plus ni moins qu'un limier du Questeur de Rome. En effet, quand la vision change d'aspect et me ramène à la salle où j'avais déjà vu la jeune fille attachée à la colonne, je m'aperçois que c'est un tribunal comme celui où Agnès a été jugée.(\*97) Les différences ne sont pas grandes et, ici aussi, il y a un individu louche qui juge et condamne, et à qui Flaccus sert d'assistant et d'instigateur

Sortie de la cage où elle se trouvait, Phénicule est amenée au centre de la salle. Elle paraît à bout de forces mais encore empreinte d'une grande dignité. Bien que la lumière l'éblouisse, faible comme elle l'est et accoutumée désormais à l'obscurité de son cachot, elle se tient droite et sourit.

Les questions et les propositions habituelles sont suivies des réponses tout aussi habituelles: « Je suis chrétienne. Je ne sacrifie à aucun autre Dieu qu'à mon Seigneur Jésus Christ.» Elle est condamnée à la colonne.

On lui arrache ses vêtements et c'est nue, en présence du peuple, qu'on lui lie les mains et les pieds derrière une des colonnes du Tribunal. Pour ce faire, on lui disloque les hanches et les bras. La douleur doit être atroce. Mais cela ne suffit pas: on serre les cordes aux poignets et aux chevilles, on la frappe sur la poitrine et sur son ventre nu avec des verges et des fouets, on lui tord les chairs avec des tenailles et on lui fait encore d'autres atroces supplices du même genre que je n'ai pas le courage de raconter.

De temps en temps, on lui demande si elle accepte de sacrifier aux dieux. Phénicule répond d'une voix de plus en plus faible: «Non. Au Christ et à lui seul. Maintenant que je commence à le voir et que toute torture me le rend plus proche, vous voulez que je le perde? Faites votre ouvrage, afin que mon amour soit accompli. Quelles douces noces que celles dont le Christ est l'époux et moi son épouse! C'est le rêve de toute ma vie! »

Lorsqu'on la détache de la colonne, elle tombe à terre, comme morte. Ses membres disloqués, peut-être même brisés, ne la soutiennent plus, ils ne répondent plus à aucun ordre du cerveau. Ses pauvres mains, sciées aux poignets par la corde qui lui a fait deux bracelets de sang vif, pendent comme mortes. Ses pieds, lacérés eux aussi aux malléoles au point de laisser apparaître les nerfs et les tendons, semblent manifestement brisés, à voir comment ils sont repliés d'une manière qui n'est pas naturelle. Mais son visage exprime un bonheur d'ange. Des larmes coulent sur ses joues exsangues, mais ses yeux rient, absorbés en une vision qui la ravit en extase.

Les geôliers ou, mieux, les bourreaux lui donnent des coups de pieds et, de leurs pieds, la poussent vers l'estrade du Questeur comme s'il s'agissait d'un sac immonde au point de ne pouvoir être touché.

« Tu es encore vivante?

— Oui, par la volonté de mon Seigneur

— Tu insistes encore? Veux-tu vraiment la mort?

— Je veux la Vie. Oh! Mon Jésus, ouvre-moi le ciel! Viens, Amour éternel!

— Jetez-la dans le Tibre! L'eau calmera ses ardeurs. »

Les bourreaux la soulèvent brutalement. La douleur des membres brisés doit être atroce. Pourtant, elle sourit. Ils l'enveloppent de ses vêtements, non pas par pudeur mais pour l'empêcher de se maintenir à la surface de l'eau. Précaution inutile!

Avec les membres dans un tel état, on ne peut pas nager. Seule sa tête émerge de l'enchevêtrement des vêtements. Son pauvre corps, jeté sur les épaules d'un bourreau, pend comme si elle était déjà morte. Mais elle sourit à la lumière des flammes, car le soir est maintenant venu.

Parvenus au Tibre, comme s'il s'agissait d'un animal à supprimer, ils la prennent et, du haut du pont, la précipitent dans les eaux sombres. Elle refait deux fois surface puis coule sans un cri.

### Commentaire de Jésus

Jésus dit:

« J'ai voulu te faire connaître ma martyre Phénicule pour t'apporter quelques enseignements à toi comme à tous.

Tu as vu le pouvoir de la prière dans la mort de Pétronille — la compagne et la maîtresse de Phénicule, beaucoup plus âgée que cette dernière — ainsi que le fruit d'une sainte amitié.

Pétronille, qui était une fille spirituelle de Pierre, avait été imprégnée de l'esprit de foi grâce à la vivante parole de mon apôtre. Pétronille faisait la joie de Pierre, elle était sa perle romaine, sa première conquête romaine. Par sa dévotion respectueuse et aimante de l'apôtre, elle l'a consolé de toutes les souffrances de son évangélisation de Rome.

Par amour pour moi, Pierre avait quitté sa maison et sa famille. Mais celui qui ne ment pas lui avait fait trouver en cette enfant réconfort, soin et douceurs féminines, et cela de manière surabondante, débordante, pressante, conformément à mes promesses. Tout comme moi à Béthanie, il trouvait dans la maison de Pétronille aide, hospitalité et surtout de l'amour. La femme est la même, dans le bien comme dans le mal, sous tous les cieux et à travers toutes les époques. Pétronille fut la Mari (\*[98]) de Pierre, avec en plus sa pureté d'enfant que le baptême, reçu alors que

son innocence n'avait pas encore connu d'outrage, avait portée à une perfection angélique.

Ecoute, Maria. Pétronille, dans son désir d'aimer le Maître de tout son être sans que son charme et le monde puissent troubler cet amour, avait prié son Dieu de faire d'elle une crucifiée. Dieu l'a exaucée. La paralysie crucifia ses membres angéliques. Pendant sa longue infirmité, c'est sur ce sol baigné de douleur que fleurirent les plus belles vertus et, en particulier, l'amour pour ma Mère.

Ecoute encore, Maria. Quand cela fut nécessaire, sa maladie connut un répit, pour montrer que Dieu est le maître des miracles. Puis, passé ce moment, elle revint la crucifier.

Ne connais-tu pas une autre femme, Maria, à qui son Maître dit quand cela lui est nécessaire, comme Pierre à Pétronille: "Lève-toi, écris, sois forte" et qui, quand cesse ce besoin, redevient une pauvre infirme en perpétuelle agonie?

Une fois l'apôtre mort et Pétronille guérie, elle trouva que sa vie ne lui appartenait plus à elle-même, mais au Christ. Elle n'était pas de ceux qui, une fois le miracle obtenu, s'en servent pour offenser Dieu. Au contraire, elle mit sa santé au service des intérêts de Dieu.

Votre vie est toujours mienne. C'est moi qui vous la donne. Vous devriez vous le rappeler. Je vous la donne comme vie animale en vous faisant naître et en vous gardant en vie. Je vous la donne comme vie spirituelle par la grâce et les sacrements. Vous devriez toujours vous en souvenir et en faire bon usage. Quand ensuite je vous rends la santé, je vous fais presque renaître après une maladie mortelle, et vous devriez vous rappeler encore davantage que cette vie, qui refléurit alors que la chair semblait proche de la tombe, m'appartient. Il vous incombe alors, par reconnaissance, de l'utiliser pour le Bien.

Pétronille a su le faire. Ce n'est pas en vain qu'elle avait assimilé mon enseignement. Elle est semblable au sel qui préserve du mal, de la corruption, elle est la flamme qui réchauffe et éclaire, l'aliment qui nourrit et fortifie, la foi qui rend sûr. Quand viennent l'épreuve, l'assaut des tentations, la menace du monde, Pétronille prie. Elle invoque Dieu. Elle

veut appartenir à Dieu. Le monde la veut-il? Que Dieu la défende contre le monde!

Le Christ l'a dit: "Si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne: 'Déplace-toi d'ici à là.' " Pierre le lui a répété bien des fois. Elle n'a pas demandé à la montagne de se déplacer. Elle a demandé à Dieu de l'enlever du monde avant qu'elle ne soit écrasée par une épreuve supérieure à ses forces. Et Dieu l'écoute. Il la fait mourir pendant une extase. Pendant une extase, Maria, avant que l'épreuve ne l'écrase. Souviens-t'en, ma petite disciple!

Phénicule était [pour Pétronille] une amie, plus qu'une amie même, une fille ou une sœur, étant donné leur petite différence d'âge d'une dizaine d'années

L'on ne vit pas avec une sainte sans en être sanctifié. Comme l'on ne devient pas dépravé en vivant avec un dépravé. Si le monde se rappelait cette vérité! Au contraire, le monde néglige les saints ou les maltraite, et il suit les satans en le devenant eux-mêmes toujours plus.

Tu as vu la fermeté et la douceur de Phénicule. Qu'est la faim pour celui qui a le Christ pour nourriture ? Qu'est la torture pour celui qui aime le Martyr du Calvaire ? Qu'est la mort pour celui qui sait qu'elle ouvre les portes de la Vie ?

Ma martyre Phénicule est méconnue des chrétiens d'aujourd'hui. Mais elle est bien connue des anges de Dieu qui la voient joyeuse au ciel derrière l'Agneau divin. J'ai voulu te la faire connaître pour pouvoir te parler également de sa maîtresse spirituelle et pour t'encourager à souffrir.

Répète avec elle: "En vérité, je commence maintenant, parmi ces douleurs, à voir Jésus, mon époux, en qui j'ai mis tout mon amour", et pense que j'ai suscité pour toi aussi un Nicomède, pour sauver des eaux des passions ton 'moi' que je voulais pour moi, et pour recueillir ce qui, en toi, mérite d'être conservé, ce qui est mien, ce qui peut faire du bien à l'âme de tes frères.»

Jésus dit:

« Vous, chrétiens du vingtième siècle, vous prenez les histoires de mes martyrs pour des fables et vous vous dites : "Cela ne peut être vrai ! Comment cela pourrait-il l'être ? Après tout, ils étaient eux aussi des hommes et des femmes ! C'est de la légende !" Eh bien, sachez que ce n'en est pas une. C'est de l'histoire. Si vous croyez aux vertus civiques des Athéniens, des Spartes ou des Romains de l'Antiquité, si les héroïsmes et les grandeurs des héros civils enthousiasment votre esprit, pourquoi ne voulez-vous pas croire à ces vertus surnaturelles ? Pourquoi ne sentez-vous pas votre esprit s'exalter au récit des grandeurs et des héroïsmes de mes héros et vous inciter à les imiter de façon élevée ?

Après tout, dites-vous, c'étaient des hommes et des femmes. Bien sûr ! C'étaient des hommes et des femmes. Vous dites là une grande vérité et vous vous condamnez sévèrement. C'étaient des hommes et des femmes, or vous êtes des bêtes. De votre ressemblance avec Dieu, de votre filiation de Dieu, vous vous êtes rabaissés au niveau des animaux uniquement guidés par leur instinct et apparentés à Satan.

C'étaient des hommes et des femmes. Ils étaient redevenus "hommes et femmes" au moyen de la grâce, comme l'étaient le premier homme et la première femme au paradis terrestre.

Ne lit-on pas, dans la Genèse, que Dieu fit l'Homme dominateur sur tout ce qui était sur la terre, c'est-à-dire sur tout sauf sur Dieu et ses ministres angéliques ? Ne lit-on pas qu'il fit la Femme pour qu'elle soit la compagne de l'Homme dans la joie et la domination sur tous les êtres vivants ? Ne lit-on pas qu'ils pouvaient manger de tout excepté de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal ? Pourquoi ? Qu'est-ce que sous-entendent les mots "afin qu'il domine", quel est le sens caché de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ? Vous l'êtes-vous jamais demandé, vous qui vous posez des questions sur tant de choses inutiles et n'êtes jamais capables d'interroger votre âme sur les vérités célestes ?

Votre âme vous le dirait, si elle était vivante, elle qui — quand elle est en grâce — est tenue comme une fleur entre les mains de votre ange gardien, et est semblable à une fleur baisée par le soleil et baignée par la rosée de

l'Esprit Saint qui la réchauffe et l'illumine, l'irrigue et l'orne de lumières célestes.

Que de vérités votre âme vous dirait si vous saviez converser avec elle, Si vous l'aimiez en voyant en elle celle qui vous fait ressembler à Dieu, qui est Esprit comme votre âme est esprit ! Quelle grande amie vous auriez si vous aimiez votre âme au lieu de la détester jusqu'à la tuer ! Quelle grande et sublime amie vous auriez avec qui parler des choses du ciel, vous qui êtes si avides de parler et vous détruisez mutuellement par des amitiés qui, si elles ne sont pas indignes (elles le sont parfois) sont toutefois presque toujours inutiles et tournent en un brouhaha vain ou nocif de mots, des mots qui, tous, sont terrestres.

Ne vous ai-je pas dit : "Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui et nous nous ferons une demeure chez lui"? L'âme en grâce possède l'amour et, possédant l'amour, elle possède Dieu, c'est-à-dire le Père qui la garde, le Fils qui l'enseigne et l'Esprit qui l'éclaire. Elle possède par conséquent la Connaissance, la Science et la Sagesse. Elle possède la Lumière.

Pensez donc aux conversations sublimes que votre âme pourrait entretenir avec vous ! Ce sont celles qui ont empli les silences des prisons, des cellules, des ermitages, des chambres des malades saints. Ce sont celles qui ont réconforté les prisonniers en attente du martyr, les cloîtrés à la recherche de la Vérité, les ermites assoiffés de connaître Dieu par anticipation ; ce sont encore celles qui ont encouragé les malades à la patience — mais que dis-je ? — à l'amour de leur croix.

Si vous saviez interroger votre âme, elle vous dirait que la signification véritable, exacte, aussi vaste que la création, du mot "domine" est la suivante : "Afin que l'homme domine sur tout. Sur les trois niveaux qui sont en lui : le niveau inférieur, animal. Le niveau du milieu, moral. Et le niveau supérieur, spirituel. Et afin de les orienter tous trois vers un seul but : 'Posséder Dieu.' " Le posséder en le méritant par cette domination de fer qui assujettit toutes les forces de son être pour les faire servir à cette seule fin : mériter de posséder Dieu.

Elle vous dirait que Dieu avait interdit la connaissance du Bien et du Mal parce qu'il avait déjà prodigué le Bien à ses créatures ; quant au Mal, il ne voulait pas qu'ils le connaissent, car c'est un fruit doux au palais mais, une

fois passé dans le sang avec son jus, il suscite une fièvre qui tue et produit une soif ardente, de telle sorte que, plus l'on boit ce jus trompeur, plus l'on a soif.

Vous objecterez : "Alors, pourquoi l'a-t-il mis là ?" Parce que ! Parce que le Mal est une force qui est née toute seule comme certaines maladies monstrueuses dans le corps le plus sain.

Lucifer était un ange, le plus beau des anges. C'était un esprit parfait qui n'était inférieur qu'à Dieu. C'est pourtant dans son être lumineux que naquit une vapeur d'orgueil qu'il ne dissipa pas. Au contraire, il la condensa en la couvant. C'est de cette incubation qu'est né le Mal. Il existait avant que l'homme ne fût. Dieu avait précipité hors du paradis cet Incubateur maudit du Mal, ce contaminateur du paradis. Mais il est demeuré l'éternel Incubateur du Mal et, comme il ne pouvait plus contaminer le paradis, il a contaminé la terre.

Le fruit métaphorique [de l'arbre de la Genèse] tend à démontrer cette Vérité. Dieu avait dit à l'Homme et à la Femme : "Connaissez toutes les lois et tous les mystères de la création. Mais n'essayez pas de m'usurper le droit d'être le Créateur de l'homme. Mon amour qui circulera en vous, suffira à propager la race humaine, sans convoitise des sens, mais par simple frémissement de charité il suscitera les nouveaux Adam de la lignée. Je vous donne tout. Je me réserve uniquement ce mystère de la formation de l'homme."

Satan a voulu enlever à l'homme cette virginité intellectuelle et, par sa langue de serpent, il a flatté, caressé les passions des membres et des yeux d'Eve en y suscitant des réflexes et des sensations intenses qu'ils n'avaient pas avant, car la Malice ne les avait pas encore intoxiqués. Elle "vit". A cette vue, elle voulut faire l'expérience. La chair était éveillée.

Oh ! Si elle avait appelé Dieu ! Si elle avait couru lui dire : "Père! Je suis malade. Le serpent m'a séduite et le trouble est en moi." Le Père l'aurait purifiée et guérie de son souffle ; comme celui-ci lui avait infusé la vie, il pouvait de nouveau lui infuser l'innocence en lui faisant perdre le souvenir du serpent venimeux et en mettant même en elle de la répugnance pour le Serpent, à l'instar de ce qui se produit chez ceux qu'une maladie assaille et qui, une fois guéris, en gardent une répugnance instinctive.

Mais Eve ne va pas vers le Père. Eve revient vers le Serpent. Cette sensation lui est douce. "La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir. Elle prit de son fruit et mangea."

Alors "elle comprit ". Désormais, la malice était descendue lui mordre les entrailles. Elle vit avec un regard neuf et entendit avec des oreilles nouvelles les usages et les voix des mauvais. Et elle les convoita avec une avidité folle. C'est toute seule qu'elle a commencé le péché. Elle le porta à son terme avec son compagnon. Voilà pourquoi il pèse une plus lourde condamnation sur la femme. C'est par son intermédiaire que l'homme est devenu rebelle à Dieu et qu'il a connu la luxure et la mort. C'est à cause d'elle qu'il n'a plus su dominer ses trois royaumes : de l'esprit, puisqu'il a permis que ce dernier désobéisse à Dieu ; de la morale, puisqu'il a permis à ses passions de l'asservir, de la chair, puisqu'il l'a rabaissée au niveau des lois instinctives des mauvais. "Le Serpent m'a séduite", dit Eve. "C'est la femme qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé", dit Adam.

Depuis lors [Depuis la Chute], la triple cupidité s'est emparée des trois royaumes de l'homme.

Seule la grâce parvient à relâcher l'étreinte de ce monstre impitoyable. Fidèle, elle arrive à étrangler ce monstre et à ne plus rien avoir à craindre de lui. Ni des tyrans internes, à savoir la chair et ses passions ; ni des tyrans externes, à savoir le monde et les puissants de ce monde. Ni des persécutions, ni de la mort. Il en est comme le dit l'apôtre Paul : "Mais je n'attache aucun prix à ma propre vie, pourvu que je mène à bonne fin ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus: rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu."

Mes martyrs ont tenu à accomplir leur mission et le ministère, qu'ils avaient reçu de moi, de sanctifier le monde et de rendre témoignage à l'Evangile. Ils ne se sont préoccupés de rien d'autre. Eux, ils étaient redevenus des "hommes et des femmes" et non plus des bêtes, par la grâce qui vivait en eux et qu'ils ont défendue plus soigneusement que la pupille de leurs yeux et que la vie qu'ils rejetaient avec une joyeuse promptitude, bien conscients qu'ils rejetaient une dépouille corruptible pour en acquérir une incorruptible d'une valeur infinie. C'est donc en hommes et en femmes, en enfants du Père des cieux, qu'ils vivaient et agissaient. Comme le dit Paul, "argent, or, vêtements, [ils n'en ont] convoité de personne" ; bien au

contraire, ils se sont fait dépouiller et se sont volontairement dépouillés de toute richesse, jusque de leur vie, "pour me suivre" sur la terre et au ciel."

[Leurs] mains, ajoute l'Apôtre, ont pourvu à [leurs] besoins et à ceux de [leurs] compagnons", leur ont donné la vie à eux-mêmes et ont amené les autres à la Vie. "C'est en peinant de la sorte [qu'ils sont venus] en aide aux malades" qui souffraient de cette terrible maladie qui consiste à vivre en dehors de la vraie foi; ils se sont prodigués dans ce but, donnant leurs affections, leur sang, leur vie, leurs fatigues, tout. Ils gardaient en mémoire mes paroles, que je t'ai dites il y a trois jours : "Donner, c'est recevoir, mieux vaut donner que recevoir" ; quand, aujourd'hui, je t'ai fait ouvrir le Livre au chapitre 20 des Actes, au verset 35, tu as sursauté en lisant ces paroles parce que tu t'es rappelée les avoir entendues il y a peu, et tu as couru les chercher. Une fois que tu les as trouvées, tu as pleuré, car tu as eu confirmation que c'est moi qui te parle.

Oui, c'est bien moi. Ne crains pas. Tu ne te rends même pas compte des vérités dont tu deviens le canal. Comme le petit oiseau sur sa branche chante, tout heureux, ce gazouillis que Dieu a mis dans sa petite gorge depuis des millénaires sans savoir pourquoi ce sont ces notes-là qui en jaillissent et non pas d'autres, sans qu'il sache les faire prononcer son nom ni celui de son Créateur, de même toi, tu répètes cette Parole qui parle en toi sans même savoir combien ce qu'elle exprime est profond.

Mais reste la même : une enfant. J'aime tellement les enfants ! Tu l'as vu. Tu ne m'as pas vu rire ailleurs qu'avec eux. Ils faisaient ma joie d'Homme ; ma Mère et le Disciple, ma joie d'Homme-Dieu et de maître ; le Père, ma joie de Dieu. Mais les enfants étaient mon joyeux repos sur la terre si amère.

Reste la même : une enfant. Ton Sauveur, giflé par tant d'hommes, ressent le besoin de rafraîchir ses joues sur les joues des enfants. Il a besoin d'appuyer son front sur des têtes qui soient pleines d'amour et sans malice.

Viens, petit Jean, auprès de ton Jésus ; reste toujours une enfant pour moi. Le Royaume des cieux appartient à ceux qui savent avoir une âme d'enfant et accueillir la Vérité avec la disponibilité confiante d'un enfant.

C'est moi. Ne crains pas. C'est moi qui te parle et te bénis. Va en paix, petit Jean. Demain, je t'enverrai Jean. »

## 29 mars 1944 – Martyre de Justine et de Cyprien

Jésus dit:

« Ecris: "La croix a tout pouvoir contre le pouvoir du démon ", puis décris ce que tu verras.

C'est la semaine de la Passion, celle qui prépare au triomphe de la croix. La croix est recouverte d'un voile sur les autels, mais le Crucifié est plus que jamais à l'œuvre sur son glorieux échafaud, derrière son voile, pour ceux qui l'aiment et l'invoquent.

Décris. »

### Vision de Maria Valtorta

Je vois une jeune fille, presque encore une adolescente. Elle est aux prises avec un jeune homme qui doit avoir la trentaine. La jeune fille est très belle. Grande, brune, bien faite. Le jeune lui aussi est beau. Mais autant la jeune fille a un aspect doux malgré sa sévérité, autant cet homme, malgré son sourire forcé, a quelque chose de peu sympathique. On dirait que, sous une patine de bienveillance, il a un caractère trouble et torve.

Il fait de grandes déclarations d'affection à la jeune fille, il se dit prêt à faire d'elle une épouse heureuse, la reine de son cœur et de sa maison. Mais la jeune fille, que j'entends appeler "Justine ", repousse ces propositions amoureuses avec une constance sereine.

« Mais tu pourrais faire de moi un saint de ton Dieu, Justine ! Puisque tu es chrétienne, je le sais. Mais je ne suis pas ennemi des chrétiens. Je ne suis pas incrédule sur les vérités d'outre-tombe. Je crois à une autre vie et à l'existence de l'esprit. Je crois que des êtres spirituels veillent sur nous, se manifestent et nous aident. Moi aussi j'en reçois de l'aide. Comme tu le vois, je crois ce que tu crois ; je ne pourrais jamais t'accuser parce que je devrais m'accuser moi aussi du même péché. Je ne crois pas, comme bien des gens, que les chrétiens sont des hommes qui pratiquent la magie

noire. Je suis donc persuadé que, unis tous les deux, nous ferons de grandes choses.

— N'insiste pas, Cyprien. Je ne discute pas tes croyances. Je veux bien croire, aussi, que, unis, nous ferions de grandes choses. Je ne me pas non plus être chrétienne, et je veux bien admettre que tu aimes les chrétiens. Je prierai pour que tu puisses les aimer au point que tu puisses devenir un héros parmi eux. Alors, si Dieu veut, nous serons unis pour un même destin, mais pour un destin tout spirituel.

Car je fuis toute autre union : je veux en effet me réserver tout entière pour le Seigneur afin d'obtenir cette Vie à laquelle tu dis croire toi aussi, et parvenir à posséder l'amitié de ces esprits dont tu admets toi aussi qu'ils veillent sur nous et accomplissent, au nom du Seigneur, des œuvres de bien.

— En voilà assez, Justine ! Mon esprit protecteur est puissant. Il te forcera à me céder.

— Oh non ! S'il est un esprit du ciel, il ne pourra que vouloir ce que Dieu veut. Or Dieu veut pour moi la virginité et, j'espère, le martyre. C'est pourquoi ton esprit ne pourra me pousser à faire une chose contraire à la volonté de Dieu. De plus, si cet esprit ne vient pas du ciel, alors il ne pourra rien contre moi, sur qui le signe vainqueur est levé pour me défendre. Ce signe est vivant dans mon esprit, dans mon cœur, dans mon âme, dans ma chair et ils seront victorieux sur toute voix autre que celle de mon Seigneur. Va en paix, mon frère, et que Dieu t'illumine pour que tu connaisses la vérité. Je prierai pour la lumière de ton âme. »

Cyprien quitte la maison en grommelant des menaces que je ne saisis pas bien. Justine le regarde partir avec des larmes de pitié. Puis elle se retire en prière, après avoir rassuré deux petits vieux, certainement ses parents, qui avaient accouru aussitôt le jeune homme parti. « Ne craignez rien. Dieu nous protégera et fera de Cyprien l'un des nôtres. Priez vous aussi et ayez foi. »

La vision comprend deux parties, comme si le lieu se divisait en deux. D'un côté je vois la chambre de Justine, de l'autre une pièce de la maison de Cyprien.

La première prie, prosternée devant une simple croix gravée entre deux fenêtres comme si c'était un dessin ornemental et surmontée de la figure de l'Agneau, flanquée d'un côté par le poisson et de l'autre par une source qui semble puiser son liquide dans les gouttes de sang qui jaillissent de la gorge déchirée de l'Agneau mystique. Je comprends qu'il s'agit de figures en vogue du symbolisme chrétien de cette époque cruelle. En l'air, au-dessus de Justine prosternée en prière, il règne une luminosité douce qui, bien qu'incorporelle, a l'apparence d'un être angélique.

Dans la chambre de Cyprien, en revanche, au milieu d'instruments cabalistiques et de signes cabalistiques et magiques, se trouve le même Cyprien; il est tout occupé à s'affairer autour d'un trépied sur lequel il jette des substances résineuses, je crois, qui produisent de denses volutes de fumée, et à tracer sur elles des signes, tout en murmurant des paroles de quelque rite obscur

La pièce se remplit d'un nuage bleuté qui voile les contours des choses et fait apparaître le corps de Cyprien comme derrière un espace d'eaux tremblotantes; il s'y forme un point phosphorescent qui s'agrandit peu à peu jusqu'à atteindre un volume presque semblable à celui d'un corps humain. J'entends des paroles mais je n'en saisis pas le sens. Je vois cependant que Cyprien s'agenouille et montre des signes de vénération comme s'il priait quelqu'un de puissant. Le nuage disparaît lentement, et Cyprien se retrouve de nouveau seul.

En revanche, un changement se produit dans la chambre de Justine. Un point phosphorescent qui danse comme un feu follet fait des cercles toujours plus étroits autour de la jeune fille en prière. Mon conseiller intérieur m'avertit que c'est l'heure de la tentation pour Justine et que cette lumière était un esprit mauvais qui tente d'inciter la vierge de Dieu à la sensualité en suscitant en elle toutes sortes de sensations et de visions mentales.

Je ne vois pas ce qu'elle voit. Je me rends seulement compte qu'elle souffre et que, lorsqu'elle est sur le point de fléchir, elle vainc la puissance occulte en traçant de sa main un signe de croix sur elle et en l'air avec une petite croix qu'elle a prise sur sa poitrine. La troisième fois, la tentation doit être violente, car Justine s'adosse à la croix dessinée sur le mur et, de ses deux mains levées devant elle, elle dresse l'autre petite croix. On dirait un combattant isolé qui se défend le dos au mur, appuyé contre un refuge

inébranlable, et tient devant lui un bouclier invincible. La lumière phosphorescente ne résiste pas à ce double signe et se dissipe. Justine reste en prière.

Il y a alors une interruption, car la vision est manifestement coupée. Mais je la retrouve ensuite, avec les mêmes personnages. La vierge et Cyprien sont toujours présents et discutent ardemment. De nombreuses personnes y assistent et s'unissent à Cyprien pour prier la jeune fille de céder et de se marier, pour libérer la cité d'une peste.

« Ce n'est pas à moi, répond Justine, de changer d'avis, mais à votre Cyprien. Qu'il se libère, lui, de l'esclavage de son mauvais esprit et la cité sera sauvée. Quant à moi, je reste plus que jamais fidèle au Dieu auquel je crois, et je lui sacrifie tout pour votre bien à tous. L'on verra alors si le pouvoir de mon Dieu est supérieur à celui de vos dieux et à celui du Mauvais que celui-ci adore. »

La foule s'agite, en partie contre Cyprien et en partie contre la jeune fille... ...que je retrouve plus tard auprès du jeune homme, désormais bien plus adulte et portant les signes sacerdotaux: le pallium et la tonsure circulaire à la place des cheveux ornés et plutôt longs qu'il avait auparavant.

Ils se trouvent dans la prison d'Antioche, dans l'attente de leur supplice et Cyprien rappelle à sa compagne une ancienne discussion.

« Voici que s'accomplit maintenant ce que, de différentes manières, nous avons prophétisé. Ta croix a remporté la victoire, Justine. Tu n'as pas été ma femme, mais celle qui m'a enseigné. Tu m'as libéré du mal et conduit à la Vie. Lorsque l'esprit des ténèbres que j'adorais m'a avoué son impuissance à te vaincre, j'ai compris. "Elle triomphe par la croix", m'a-t-il dit. "Je n'ai aucun pouvoir sur elle. Son Dieu crucifié est plus puissant que tout l'enfer réuni. Il m'a déjà vaincu un nombre infini de fois, et il en ira toujours de même. Celui qui croit en lui et en son signe évite tous les pièges. Seuls ceux qui ne croient pas en lui et méprisent sa croix tombent en notre pouvoir et périssent dans notre feu." Je n'ai pas voulu aller vers ce feu, mais connaître le Feu de Dieu qui te rendait si belle et pure, si puissante et sainte. Tu es la mère de mon âme et, pour cette raison, je te prie en cette heure de nourrir ma faiblesse par ta force, pour que, ensemble, nous montions vers Dieu.

— C'est toi qui es maintenant mon évêque, mon frère. Au nom de notre Seigneur Jésus Christ, absous-moi de toute faute afin que, plus pure que le lys, je te précède dans la gloire.

— Je te bénis, je ne t'absous pas, car il n'y a pas de faute en toi. Et toi, pardonne à ton frère tous les pièges qu'il t'a tendus. Prie pour moi, qui ai fait tant d'erreurs.

— Ton sang et ton amour actuel lavent toute trace d'erreur. Mais prions ensemble: Notre Père... »

Deux gardiens entrent pour troubler cette noble prière.

« Les tortures ne vous suffisent-elles toujours pas? Vous résistez encore? Vous ne sacrifiez pas aux dieux ? »

« Nous faisons à Dieu le sacrifice de nous-mêmes, au Dieu vrai, unique, éternel et saint. Donnez-nous la Vie. C'est celle que nous désirons. Par Jésus Christ Seigneur du monde et de Rome, par le Roi puissant devant lequel César n'est que vile poussière, pour le Dieu devant qui s'inclinent les anges et tremblent les démons, que la mort [nous soit donnée]. »

Furieux, les bourreaux les jettent à terre, les traînent sans pouvoir les séparer, car les mains de ces deux héros du Christ sont soudées l'une à l'autre.

C'est ainsi qu'ils vont au lieu du martyre, qui semble être l'une des salles des Questeurs habituelles. Et deux coups de tranchant assénés par deux bourreaux musclés coupent ces deux têtes héroïques et donnent à leur âme des ailes pour le ciel.

### Commentaire de Jésus

Jésus dit:

« L'histoire de Justine d'Antioche et de Cyprien est l'une des plus belles [qui témoigne] en faveur de ma croix.

Celle-ci, l'échafaud baigné de mon Sang, a accompli d'infinis miracles au cours des siècles. Elle en accomplirait encore si vous aviez foi en elle. Mais le miracle de la conversion de Cyprien, cette âme au pouvoir de

Satan qui devient un martyr de Jésus, est l'un des plus puissants et des plus beaux.

Que voyez-vous, vous, les hommes? Une adolescente seule tenant une petite croix dans les mains, et une croix légère à peine gravée dans le mur. Une adolescente dont le cœur est réellement convaincu de la puissance de la croix et qui se réfugie en elle pour remporter la victoire.

En face d'elle, un homme que le commerce avec Satan a enrichi de tous les vices capitaux. Il est habité par la luxure, la colère, le mensonge, l'aveuglement spirituel et l'erreur, et encore par le sacrilège et l'union aux forces infernales. Il a, pour l'assister, le seigneur de l'enfer avec toutes ses séductions.

Eh bien! : c'est l'adolescente qui remporte la victoire. Et pas seulement cela, mais, contraint par une force invincible, Satan est obligé d'avouer la vérité et de perdre son disciple. La vierge fidèle ne vainc pas pour elle seule, mais pour toute la cité, libérant Antioche du maléfice qui se répand comme une peste et fait périr les habitants. Elle vainc pour Cyprien et fait de lui un serviteur du Christ alors qu'il était serviteur de Satan. Le démon, la maladie, l'homme, tous sont vaincus par une main d'adolescente qui brandit la croix.

Vous connaissez peu ma martyre. Mais vous devriez la représenter, sa petite main armée de la croix, debout sur la pierre qui clôt l'enfer et sous laquelle gronde Satan, vaincu et prisonnier. C'est ainsi que vous devriez vous la rappeler et l'imiter. Car, plus que jamais, Satan parcourt la terre et déchaîne ses forces de mal pour vous faire périr. Et il n'y a que la croix qui puisse le vaincre. Rappelez-vous qu'il a lui-même reconnu : "Le Dieu crucifié est plus puissant que tout l'enfer. Il me vaincra toujours. Celui qui croit en lui évite tous les pièges."

Ayez foi, ayez foi, mes enfants ! C'est une question vitale, pour vous. Soit vous croyez et tout ira bien pour vous, soit vous ne croyez pas et vous connaîtrez toujours plus le mal.

Vous qui croyez, utilisez ce signe avec vénération. Vous qui êtes sceptiques et, par votre doute, l'avez effacé de votre esprit comme sous l'effet de sucs corrosifs — et, de fait, le doute est corrosif comme un acide

—, gravez à nouveau dans votre pensée et votre cœur ce signe qui vous rend sûrs de la protection divine.

Si, actuellement, la croix est voilée en signe de ma mort (\*120), qu'elle ne le soit jamais dans votre cœur. Qu'elle y resplendisse comme sur un autel. Qu'elle y soit la lumière qui vous guide au port. Qu'elle soit la bandière sur laquelle vous tournerez votre regard bienheureux au dernier jour, quand, par ce signe, je séparerai les brebis des boucs, jeterai ceux-ci dans les Ténèbres éternelles et emporterai mes bénis avec moi dans la Lumière.»

Jésus me dit ensuite:

«Toi, tu as expérimenté la puissance de la croix. Tu n'as aucun doute sur l'authenticité de cette vision, parce que tu as toi-même vu Satan s'enfuir sous ta main brandissant ma croix. (\*121) Mais comme ceux qui croient ainsi sont peu nombreux! Et puisqu'ils ne croient pas, ils n'ont pas recours à ce signe béni.

Cette vision doit être incluse elle aussi dans les évangiles de la Foi. (\*122) Ce n'est pas l'Évangile, mais c'est la foi. Et c'est encore l'Évangile parce que j'ai dit: "A celui qui croit en moi je donnerai le pouvoir de fouler aux pieds les serpents, scorpions, et toute la puissance de l'Ennemi et rien ne pourra lui nuire."

Que ta foi augmente à chaque battement de cœur. Et si celui-ci, par fatigue, ralentit ses battements, que ta foi n'en fasse pas autant.

Plus l'heure de la réunion avec Dieu est proche, plus il faut que la foi grandisse. En effet, Satan ne s'est jamais lassé de vous troubler par ses manigances et, comme il est rusé, féroce, flatteur, il a toujours cherché à vous faire fléchir à force de sourires, de chants, de rugissements, de sifflements, de caresses et de coups de griffes; mais à l'heure de la mort, il augmente ses agissements pour vous arracher au ciel. C'est bien là l'heure d'étreindre la croix, pour que les ondes de la tourmente finale de Satan ne puisse vous submerger. Ensuite vient la Paix éternelle.

Courage, Maria. Que la croix soit ta force maintenant et à l'heure de ta mort.

Que la croix de la mort, la dernière croix de l'homme, ait deux bras : que l'un soit ma croix, et l'autre le nom de Marie. Alors la mort arrive dans la paix de ceux qui sont délivrés même de la proximité de Satan. Car lui, le Maudit, ne supporte ni la croix ni le nom de ma Mère.

Il faut faire connaître cela à beaucoup. Tous, en effet, vous devrez mourir et, tous, vous avez besoin de cet enseignement pour sortir vainqueurs de l'ultime piège de celui qui vous hait infiniment.»

**30 mars 1944 – Paroles de Jésus à Marie-Madeleine juste avant sa mort**

Ton Maître t'aime, Marie. Il est ici pour te le dire. Ne crains pas, n'aie pas peur d'une autre mort. Ta mort n'est guère différente de la mort de ceux qui versent leur sang pour moi. Que donne le martyr? Sa vie par amour de son Dieu. Que donne le pénitent? Sa vie par amour de son Dieu. Que donne celui qui aime? Sa vie par amour de son Dieu. Tu vois bien qu'il n'y a pas de différence. Martyre, pénitence, amour consomment le même sacrifice et dans le même but. Il y a donc en toi, qui est pénitente et qui aime, le même martyr que celui qui périt dans l'arène. Marie, je te précède dans la gloire. Baise-moi la main et reste en paix. Repose-toi. Il est temps pour toi de prendre du repos. Donne-moi tes épines. C'est maintenant le temps des roses. Repose-toi et attends. Je te bénis, ma bénie.»

La prière de Cécile, les noces, le mariage, le voeu de virginité de Cécile

Ce chapitre s'ouvre dans des catacombes, où des chrétiens de toutes catégories sociales se regroupent pour célébrer la Messe et prier ensemble. Parmi eux se trouvent Cécile, qui vient se recueillir avec eux avant son mariage avec Valérien, un patricien romain. Elle y prie intensément en mettant tout son espoir dans le Christ, puis vient l'heure de se retirer, de retrouver son époux, et de lui dire son voeu de virginité...

Belle et longue vision qui n'a rien à voir avec la sainte pénitente que j'ai toujours tant aimée. Je l'écris en ajoutant des feuilles à ce carnet parce que je suis seule, si bien que je prends ce que j'ai sous la main.

Je vois les catacombes. Bien que je ne sois jamais allée dans les catacombes, je comprends qu'il s'agit d'elles. J'ignore lesquelles. Je vois d'obscurs méandres de couloirs étroits creusés dans la terre, bas et humides, tout en lacets comme un labyrinthe. On marche de bout et on a beau avoir l'impression de pouvoir continuer, ou tout au moins de pouvoir tourner dans un autre couloir, on se trouve en face d'un mur en terre et il faut faire demi-tour, revenir en arrière jusqu'à ce qu'on retrouve un autre couloir qui aille plus loin.

Il s'y trouve une multitude de niches prêtes à recevoir des martyrs. Prêtes, en ce sens que chacune est légèrement creusée dans la paroi pour servir de norme pour les fossoyeurs. Au début, c'est ainsi. Mais plus l'on avance, plus les niches sont déjà profondes et achevées, toutes disposées dans le sens de la paroi, comme autant de couchettes de bateau. En revanche, d'autres sont déjà occupées par leur sainte dépouille et fermées par une pierre grossière sur laquelle le nom du martyr ou du défunt et les signes chrétiens sont maladroitement gravés, accompagnés d'un mot d'adieu ou de recommandation.

Cependant, ces niches déjà achevées et fermées se trouvent précisément dans cette zone que je suppose être la partie centrale de la catacombe, car de grandes pièces s'y ouvrent souvent, comme des salles et des chambres plus hautes, ornées de graffiti et plus lumineuses que les autres grâce à de petites lampes à huile disposées ici et là par dévotion et pour la

commodité des fidèles dont la propre lampe viendrait à s'éteindre pour une raison ou une autre.

Les personnes sont elles aussi en plus grand nombre, et elles débouchent de tout côté, se saluant avec amour, à voix basse comme la sainteté du lieu l'exige. Il y a des hommes, des femmes et des enfants, de toute condition sociale, vêtus en pauvres ou en patriciens. Les femmes ont la tête couverte d'une étoffe légère semblable à de la mousseline. Il ne s'agit certes pas d'un voile de tulle, mais d'une espèce de gaze très épaisse, plus belle chez les riches, plus simple chez les pauvres, foncée chez les épouses et les veuves, blanche chez les vierges.

Certaines femmes portent leurs enfants dans les bras. Peut-être n'avaient-elles personne à qui les confier, si bien qu'elles les ont emmenés. Si les plus grands marchent à côté de leur maman, les plus petits certains sont des nouveaux-nés dorment comme des bienheureux sous le voile maternel, bercés par le pas de leur mère et par les chants lents et fervents qui s'élèvent sous les voûtes. On dirait de petits anges descendus du ciel et qui rêvent au paradis, auquel ils sourient dans leur sommeil.

La foule augmente et finit par se rassembler dans une très vaste salle semi-circulaire; au sommet du cercle se trouve l'autel, tourné vers l'assistance, et entièrement recouvert de peintures ou de mosaïques.

Je ne comprends pas bien. Je sais qu'il s'agit de représentations colorées sur lesquelles les tons les plus vifs ou les plus clairs resplendent et les halos d'or brillent. Un grand nombre de lampes allumées luisent sur l'autel. Tout autour de l'autel, des vierges vêtues et voilées de blanc forment couronne.

Un vieillard à l'aspect bon et majestueux entre en bénissant. Je pense qu'il s'agit du Pape, car tous se prosternent respectueusement. Il est entouré de prêtres et de diacres, et passe au milieu de la haie de têtes inclinées avec un sourire d'une beauté inexprimable sur le visage. Son seul sourire suffit à dire sa sainteté. Il monte à l'autel et se prépare pour le rite pendant que les fidèles chantent.

La célébration commence. Elle est pratiquement semblable à la nôtre (\*264), bien plus complexe que celle célébrée par l'apôtre Paul que j'ai

vue au Tullianum, et que celle que j'ai vu célébrer dans la maison de Pétronille. (\*265)

Le vieillard qui célèbre — certainement évêque, si ce n'est le Pape est assisté et servi par les diacres. Ceux-ci ont des vêtements fort différents du sien car, alors qu'il porte un vêtement de célébration qui ressemble — pour vous en donner une idée — à ces peignoirs de toilette que les femmes mettent pour se coiffer de petits manteaux ronds qui couvrent devant et derrière ainsi que les épaules et les bras presque jusqu'aux poignets, les diacres portent un vêtement de célébration presque identique à celui d'aujourd'hui, long jusqu'aux genoux, avec des manches larges mais courtes.

La messe se compose de chants, dont je comprends qu'ils sont faits de passages de psaumes ou de l'Apocalypse, de lectures d'épîtres ou de textes bibliques ou évangéliques, qui sont commentés aux fidèles par les diacres, à tour de rôle.

Après la lecture de l'Évangile, chanté par un jeune diacre, le Pape se lève. Je l'appelle comme cela parce que j'entends une mère le désigner de cette manière à son enfant, assez turbulent. Le passage choisi était la parabole des dix vierges, sages ou folles.

Le Pape dit: « Propre aux vierges, cette parabole s'adresse néanmoins à toutes les âmes, puisque les mérites du sang du Sauveur et la grâce les rendent de nouveau vierges et font d'elles des enfants en attente de l'Époux.

Souriez, vieillards affaiblis; relevez la tête, patriciens qui étiez plongés jusqu'hier dans la fange du paganisme corrompu; ne regrettez plus votre innocence d'enfant, vous les mères et les épouses. Dans votre âme, vous n'êtes pas différents de ces lys au milieu desquels l'Époux se promène, et qui forment maintenant une couronne autour de son autel. Votre âme a des beautés de vierge qu'aucun baiser n'a effleurée, quand vous naissez et demeurez en Christ, notre Seigneur.

Sa venue rend l'âme, qui auparavant était souillée et noircie par les vices les plus abjects, plus pure que l'aube sur une montagne enneigée. Le repentir la nettoie, la volonté la purifie, mais l'amour, l'amour de notre saint Sauveur, cet amour qui vient de son Sang qui crie d'un cri d'amour, vous

rend une parfaite virginité. Non pas celle que vous possédiez à l'aube de votre vie humaine, mais celle de notre père à tous: Adam, et celle de notre mère à tous: Eve, avant que Satan ne passe sur leur innocence angélique, sur ce don divin qu'est l'innocence qui les revêtait de grâce aux yeux de Dieu et de l'univers.

O sainte virginité de la vie chrétienne! Bain de Sang, du Sang d'un Dieu qui nous renouvelle et nous purifie comme l'homme et la femme sortis des mains du Très haut! O seconde naissance de votre vie, dans la vie chrétienne, prélude à cette troisième naissance qui vous donnera le ciel lorsque vous monterez, au signal de Dieu, dans la pureté de la foi ou la pourpre du martyr, beaux comme des anges et dignes de voir et de suivre Jésus, le Fils de Dieu, notre Sauveur!

Mais plus qu'aux âmes redevenues vierges par la grâce, je m'adresse aujourd'hui à celles qui sont enfermées dans des corps vierges, avec la volonté de le rester. Je me tourne vers les vierges sages qui ont compris l'invitation d'amour de notre Seigneur et les paroles de saint Jean, demeuré vierge, et qui veulent suivre pour toujours l'Agneau dans l'armée de ceux qui ne se sont pas souillés et qui rempliront éternellement les cieux du cantique que nul ne peut prononcer, excepté ceux qui sont restés vierges par amour pour Dieu.

Je m'adresse à la femme forte dans la foi, l'espérance et la charité, qui se nourrit cette nuit des Chairs immaculées du Verbe et se fortifie par son Sang comme par un Vin céleste pour devenir plus ferme dans son entreprise.

L'une d'entre vous se lèvera de cet autel pour aller à la rencontre d'un destin dont le nom peut être "mort". Elle y va en se fiant à Dieu; sa foi n'est pas celle qui est commune à tous les chrétiens, mais elle est encore plus parfaite; elle ne se borne pas à croire pour elle-même, à croire en la protection divine pour elle-même. Mais elle croit aussi pour les autres et espère amener à cet autel celui qui demain sera aux yeux du monde son époux, mais aux yeux de Dieu son frère bien-aimé. C'est là une double virginité, une virginité parfaite qui se sent sûre de sa force au point de ne pas redouter de violation, de ne pas craindre la colère d'un époux déçu, la faiblesse sensuelle, la peur des menaces, les espoirs déçus, la peur et la quasi-certitude du martyr.

Lève-toi et souris à ton véritable Epoux, chaste vierge du Christ, toi qui vas à la rencontre de l'homme en ayant les yeux tournés vers Dieu, et qui y vas pour amener l'homme à Dieu! Dieu te regarde et te sourit, tout comme la Mère qui fut Vierge et les anges qui te font une couronne. Lève-toi et viens te désaltérer à la Source immaculée avant de partir vers ta croix, vers ta gloire.

Viens, épouse du Christ. Répète-lui ton chant d'amour sous ces voûtes qui te sont plus chères que le berceau de ta naissance au monde, et emporte-le jusqu'au moment où ton âme le chantera au ciel tandis que ton corps reposera de son dernier sommeil dans les bras de cette véritable Mère qu'est l'Eglise apostolique. »

A la fin de l'homélie du Pape, on entend quelques murmures, car les chrétiens chuchotent en regardant et en désignant la foule des vierges. Mais les autres leur enjoignent de se taire, après quoi on fait sortir les catéchumènes, et la messe continue.

Il n'y a pas de credo, du moins je ne l'entends pas. Des diacres passent parmi les fidèles pour recueillir des offrandes, tandis que d'autres chantent de leur voix virile les strophes d'un hymne en alternance avec les voix pures des vierges. Des volutes d'encens montent vers la voûte de la pièce pendant que le Pape prie à l'autel et que les diacres élèvent sur leurs paumes les offrandes recueillies sur des plateaux et dans des amphores aussi précieux les uns que les autres.

La messe se poursuit de la même façon qu'aujourd'hui. Après le dialogue qui précède la Préface et la Préface chantée par les fidèles, il se fait un grand silence pendant lequel on n'entend rien d'autre que la respiration et les sifflements du célébrant qui prie, incliné sur l'autel, puis se relève et prononce plus distinctement les paroles de la consécration.

Le Notre-Père, entonné par tous, est superbe. Lorsqu'on en vient à la distribution des saintes espèces, les diacres chantent. Les vierges communient en premier. Puis elles aussi chantent le chant que j'ai entendu à l'enterrement d'Agnès (\*266): « Je vis un Agneau debout sur la montagne de Sion... » Le cantique dure aussi longtemps que la distribution des saintes espèces en alternance avec le psaume: « Comme une biche languit après l'eau vive, ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu » (je crois avoir bien traduit).

La messe se termine. Les chrétiens se pressent autour du Pape pour en être bénis personnellement et vont prendre congé de la vierge à laquelle il s'est adressé. Ces salutations ont lieu, cependant, dans une salle voisine, une antichambre pourrait-on dire, de l'église à proprement parler. Ils s'en approchent quand la vierge, après avoir prié plus longuement que toutes les autres qui sont présentes, se lève de sa place, se prosterne aux pieds de l'autel et en embrasse le bord. Elle donne bien l'impression d'une biche qui ne saurait pas se détacher de sa source d'eau pure.

J'entends qu'on l'appelle: « Cécile, Cécile! », et je la vois enfin de face, car elle est maintenant debout à côté du Pape et a légèrement relevé son voile. Elle est extrêmement belle, très jeune encore. Grande, d'une silhouette gracieuse, les traits distingués, elle a une jolie voix ainsi qu'un sourire et un regard angéliques.

Des chrétiens la saluent les larmes aux yeux, d'autres en souriant. Certains lui demandent comment elle a pu se décider à un mariage terrestre, d'autres si elle ne redoute pas la colère du patricien lorsqu'il découvrira qu'elle est chrétienne.

Une vierge regrette qu'elle renonce à la virginité. Cécile lui répond pour répondre à tous: « Tu fais erreur, Balbina. Je ne renonce à aucune virginité. J'ai consacré à Dieu mon corps et mon cœur, et je lui reste fidèle. J'aime Dieu plus que mes parents. Toutefois, je les aime encore au point de ne pas vouloir les amener à la mort avant que Dieu ne les rappelle à lui.

J'aime Jésus, mon Epoux éternel, plus que tout homme. Mais j'aime les hommes au point de recourir à ce moyen pour ne pas perdre l'âme de Valérien. Il m'aime, et moi je l'aime chastement, je l'aime parfaitement, au point de vouloir qu'il m'accompagne dans la Lumière et la Vérité. Je ne crains pas ses colères. J'espère dans le Seigneur pour vaincre. J'espère en Jésus pour amener mon époux terrestre au christianisme. Si toutefois je n'obtiens pas la victoire et s'il me faut subir le martyre, je remporterai plus vite ma couronne. Mais non !... Je vois trois couronnes descendre du ciel: deux semblables, et une autre faite de trois sortes de pierres précieuses. Les deux semblables sont entièrement d'un rouge rubis. La troisième se compose de deux bandes de rubis tout autour, et d'un grand cordon de perles très pures. Elles nous attendent. Ne craignez rien pour moi. La puissance du Seigneur me défendra. Nous nous retrouverons

bientôt réunis dans cette église pour saluer de nouveaux frères. Adieu. En Dieu. »

Ils sortent des catacombes. Tous se drapent d'un manteau sombre et s'esquivent dans les rues encore à demi obscures, car l'aube pointe à peine.

Je suis Cécile, qui marche en compagnie d'un diacre et de quelques vierges. Ils se quittent devant la porte d'un vaste édifice. Cécile entre, accompagnée de deux vierges seulement. Peut-être s'agit-il de servantes. Mais le portier doit être chrétien, car il lui dit en guise de salutation: « Paix à toi! »

Cécile se retire dans ses pièces, prie avec les deux femmes, puis se fait préparer pour les noces. Elles la coiffent fort bien. Elles lui passent un vêtement des plus fins de laine très blanche, orné d'une grecque en broderie blanche sur blanc. On dirait une broderie d'argent et de perles. Elles lui mettent des bijoux aux oreilles, aux doigts, au cou et aux poignets.

La maison s'anime. Des femmes entrent, ainsi que d'autres servantes. C'est un va-et-vient continu et festif.

J'assiste ensuite à ce que je crois être des noces païennes: l'arrivée de l'époux au son des musiques et des invités; des cérémonies de salutations et d'aspersions, et d'autres choses semblables; le départ en litière vers la maison de l'époux toute décorée pour la fête. Je remarque que Cécile passe sous des arches de bandes de laine blanche et de branchages qui me paraissent être du myrte, et s'arrête devant le laraire, je crois, où ont lieu de nouvelles cérémonies d'aspersions et de formules. Je vois et j'entends les deux futurs époux se donner la main et se dire l'un à l'autre la phrase rituelle: « Là où tu es, Caïus, je suis Caïa. »

Il y a un monde tel habillés presque tous de façon identique: des toges, des toges et encore des toges que je ne comprends pas quel est le prêtre qui célèbre le rite, pour autant qu'il y en ait un. J'ai l'impression d'avoir la tête qui tourne.

Ensuite, Cécile, que son époux tient par la main, fait le tour de l'atrium (je ne sais si c'est le bon terme), autrement dit de la salle à niches et à colonnes où se trouve le laraire, et elle salue les statues des ancêtres de

Valérien, je pense. Après cela, elle passe sous de nouvelles arches de myrtes et pénètre dans la maison à proprement parler. Sur le seuil, on lui présente des cadeaux dont, entre autres, une quenouille et un fuseau. C'est une vieille femme qui les lui offre. J'ignore de qui il s'agit.

La fête commence par l'habituel banquet romain et se prolonge parmi les chants et les danses. La pièce est somptueuse, comme d'ailleurs toute la maison. Il y a une cour je crois que cela s'appelle un « impluvium », mais je ne me rappelle pas bien les noms des édifices romains et je ne sais si je les emploie à bon escient, qui est un joyau de fontaines, de statues et de parterres. Le triclinium se trouve entre cette cour et le jardin, touffu et fleuri, qui s'étend de l'autre côté de la maison. Entre les buissons, il y a des statues de marbre et de superbes fontaines.

Il me semble que beaucoup de temps a dû passer, car le soir descend. On voit que les Romains ne connaissent pas les cartes de rationnement (\*267) Le banquet n'en finit pas. Il est vrai qu'il est entrecoupé de chants et de danses. Mais tout de même...

Cécile sourit à son époux, qui lui parle et la regarde avec amour

Elle me paraît un peu distraite. Valérien lui demande si elle est fatiguée et, pour lui être agréable peut-être, il se lève pour congédier les invités.

Cécile se retire dans ses nouvelles pièces. Ses servantes chrétiennes l'accompagnent. Elles prient et, pour se faire une croix, Cécile trempe un doigt dans une coupe qui doit servir à la toilette et trace une légère croix sombre sur le marbre d'un mur. Les servantes lui retirent son riche vêtement pour lui enfiler un simple habit de laine, elles lui dénouent les cheveux en lui enlevant ses précieuses épingles à cheveux, et les lui nouent en deux tresses. Sans bijoux, sans boucles, avec ses seules tresses sur les épaules, Cécile semble être une petite jeune fille, et je lui donne entre dix huit et vingt ans.

Une dernière prière et un signe aux servantes, qui sortent pour revenir avec d'autres plus âgées, sans doute de la maison de Valérien. En cortège, elles se dirigent vers une chambre magnifique, et les plus âgées accompagnent Cécile au lit, qui n'est guère différent des divans à la turque d'aujourd'hui; mais la base est en ivoire marqueté et des colonnes en ivoire s'élèvent aux quatre coins, soutenant un baldaquin pourpre. Le lit

lui-même est couvert de somptueuses étoffes pourpres. On la laisse seule.

Valérien entre et, les mains tendues, s'avance vers Cécile. On voit qu'il l'aime beaucoup. Cécile répond à son sourire par un sourire, mais ne va pas à lui. Elle reste debout au centre de la pièce car, à peine sorties les servantes âgées qui l'avaient étendue sur le lit, elle s'était relevée.

Valérien s'en étonne. Il croit qu'elles n'ont pas accompli convenablement leur service et s'irrite déjà contre elles. Mais Cécile l'apaise en lui précisant qu'elle a elle-même voulu l'attendre debout.

«Alors viens, ma Cécile, dit Valérien, en essayant de l'embrasser. Viens, je t'aime tellement.

— Moi aussi. Mais ne me touche pas. Ne m'offense pas par des caresses humaines.

— Mais, Cécile ! ... tu es mon épouse.

— C'est à Dieu que j'appartiens, Valérien. Je suis chrétienne. Je t'aime, mais de mon âme qui est au ciel. Tu n'as pas épousé une femme, mais une fille de Dieu que les anges servent. Et l'ange de Dieu est à mes côtés pour me défendre. N'offense pas cette céleste créature par des actes d'amour trivial. Tu en serais châtié. »

Valérien a changé de couleur. Au début, la stupeur le paralyse mais ensuite la colère d'avoir été roulé le suffoque et il se démène, il hurle. C'est un violent,~ déçu dans ce qui lui tenait le plus à cœur. «Tu m'as trahi! Tu t'es jouée de moi. Je ne te crois pas. Je ne peux pas, je ne veux pas croire que tu es chrétienne. Tu es trop bonne, trop belle et intelligente pour appartenir à cette sale bande. Mais non !... C'est une plaisanterie. Tu veux jouer comme un enfant. C'est ta fête. Mais cette plaisanterie est trop cruelle. En voilà assez. Viens à moi.

— Je suis chrétienne. Je ne plaisante pas. Je me glorifie de l'être parce que cela signifie être grand sur terre et dans l'au-delà. Je t'aime, Valérien. Je t'aime tellement que je suis venue à toi pour t'amener à Dieu, pour t'avoir à mes côtés en Dieu.

— Tu es folle et parjure, sois maudite! Pourquoi m'as-tu trahi? N'as-tu pas peur de ma vengeance ?...

— Non, parce que tu es noble et bon, et que tu m'aimes. Non, parce que je sais que tu n'oses pas condamner sans preuve de faute. Or je ne suis coupable de rien...

— Tu mens en parlant d'anges et de dieux. Comment pourrais-je y croire? Il faudrait que je voie et, si je voyais... si je voyais, je te respecterais comme un ange. Mais, pour l'instant, tu es mon épouse. Je ne vois rien. Je ne vois que toi.

— Valérien, peux-tu croire que je mens? Peux-tu vraiment le croire, toi qui justement me connais? Les mensonges proviennent de gens vils. Crois à ce que je te dis. Si tu veux voir mon ange gardien, crois en moi et tu le verras. Crois en moi, qui t'aime. Regarde: je suis seule avec toi. Tu pourrais me tuer. Je n'ai pas peur. Je suis à ta merci. Tu pourrais me dénoncer au Préfet. Je n'ai pas peur. L'ange me protège de ses ailes. Oh! Si tu le voyais...

— Comment pourrais-je le voir?

— En croyant en ce que je crois. Regarde: sur mon cœur, il y a un petit rouleau. Sais-tu ce dont il s'agit? C'est la Parole de mon Dieu. Dieu ne ment pas, et Dieu a dit de ne pas craindre, nous qui croyons en lui, car les vipères et les scorpions resteront sans venin devant nos pieds...

— Vous mourez pourtant par milliers dans les arènes...

— Non. Nous ne mourons pas. Nous vivons éternellement. L'Olympe n'existe pas, mais le paradis, oui. On n'y trouve aucun dieu menteur, aucun qui ait des passions brutales, mais seulement des anges et des saints dans la lumière et les harmonies célestes. Je l'entends... Je le vois... O Lumière! O Voix! O Paradis! Descends! Descends! Viens faire tien mon époux, ton fils. Que ta couronne soit sur lui avant d'être sur moi. Que j'aie la douleur de rester sans son affection, mais la joie de le voir aimé de toi, en toi, avant ma propre venue. O ciel joyeux! O noces éternelles! Valérien, nous serons unis devant Dieu, en époux vierges et heureux d'un amour parfait... » Cécile est en extase.

Valérien la contemple avec admiration, tout ému. « Comment pourrais-je... comment pourrais-je obtenir cela? Je suis patricien romain. Jusqu'à hier, je faisais la noce et j'étais cruel. Comment puis-je être comme toi, un ange?

— Mon Seigneur est venu rendre vie aux morts, aux âmes mortes. Renais en lui et tu seras semblable à moi. Nous lirons sa Parole ensemble, et ton épouse sera heureuse de t'enseigner. Ensuite, je te conduirai chez le saint Pontife. Il t'apportera la lumière complète et la grâce. Comme un aveugle dont les yeux s'ouvrent, tu verras. Oh! Viens, Valérien, et écoute la Parole éternelle qui chante dans mon cœur. »

Cécile prend alors son époux par la main; il est maintenant tout humble et paisible comme un enfant. Elle s'assied auprès de lui sur deux grands sièges, et lit le premier chapitre de l'évangile selon saint Jean jusqu'au verset 14, puis l'épisode de Nicodème au chapitre 3.

A la lecture de ces pages, la voix de Cécile se fait musique de harpe; Valérien, encore un peu dubitatif et incrédule, l'écoute tout d'abord la tête posée sur les mains, les coudes appuyés sur les genoux. Puis il pose la tête sur l'épaule de son épouse et, les yeux clos, écoute attentivement; quand elle s'arrête, il supplie: « Encore, encore! » Cécile lit des passages de Matthieu et de Luc, tous propres à convaincre davantage son époux, puis elle termine en revenant à Jean, qu'elle lit à partir du lavement des pieds.

Valérien pleure maintenant. Ses larmes tombent de ses paupières closes sans soubresaut. Cécile le voit et sourit, mais elle n'en montre rien. Une fois lu l'épisode de l'incrédulité de Thomas, elle se tait...

Ils restent ainsi, l'une absorbée en Dieu et l'autre en lui-même, jusqu'à ce que Valérien s'écrie: « Je crois. Je crois, Cécile. Seul un vrai Dieu peut avoir dit de telles paroles et aimé de cette manière. Conduis-moi à ton Pape. Je veux aimer ce que tu aimes. Je veux ce que tu veux. Ne redoutes plus rien de ma part, Cécile. Nous serons comme tu le veux, des époux en Dieu et des frères ici. Allons-y, car je ne veux pas tarder à voir ce que tu vois: l'ange de ta pureté.»

Cécile se lève alors, rayonnante, ouvre la fenêtre, écarte les rideaux pour permettre à la lumière de la nouvelle journée d'entrer et se signe en

récitant le Notre-Père: lentement, très lentement pour que son époux puisse la suivre; puis, de sa main, elle lui fait un signe de croix sur le front et sur le cœur, enfin, elle lui saisit la main et la lui porte au front, à la poitrine et aux épaules en signe de croix, après quoi elle sort en tenant toujours son époux par la main, et en le guidant vers la Lumière.

Je ne vois rien d'autre.

### Dictée de Jésus sur la foi et la pureté de Cécile

Jésus me dit :

« Que de choses cet épisode de Cécile doit vous apprendre ! C'est un évangile de la foi. (\*268) Car la foi de Cécile était encore plus grande que celle de bien d'autres vierges.

Voyez: elle va vers ses noces en me faisant confiance parce que j'ai dit: "Si vraiment vous avez de la foi, gros comme une graine de moutarde, vous direz à une montagne: déplace-toi, et il se déplacera." Elle y va avec la certitude du triple miracle d'être préservée de toute violence, d'être apôtre pour son époux païen et d'être indemne pour le moment de toute dénonciation de sa part. Sûre dans sa foi, elle fait un pas périlleux aux yeux de tous, mais pas aux siens, qui sont fixés sur moi et voient mon sourire. Et sa foi obtient ce qu'elle a espéré.

Comment marche-t-elle vers cette épreuve ? En étant fortifiée par moi. Elle se lève d'un autel pour aller à l'épreuve, non pas d'un lit. Elle ne parle pas à des hommes, elle parle à Dieu. Elle ne cherche aucun appui ailleurs qu'en moi.

Elle aimait saintement Valérien, elle l'aimait mieux que charnellement. En épouse angélique, elle veut continuer à aimer ainsi son conjoint durant toute la vraie Vie. Elle ne se borne pas à le rendre heureux ici-bas. Elle veut son bonheur éternel. Elle n'est pas égoïste. Elle lui donne ce qui est bon pour lui: la connaissance de Dieu. Elle affronte le péril à condition de le sauver. Comme une mère, elle ne se soucie pas du danger pour donner la Vie à une autre créature.

La vraie foi n'est jamais stérile. Elle suscite des ardeurs de paternité et de maternité spirituelles qui remplissent les siècles de saintes chaleurs. En

ces vingt siècles, combien ne se sont-ils pas donnés eux-mêmes en eunuques volontaires pour être libres d'aimer, non pas quelques infidèles, mais beaucoup, et même tous?

Voyez combien de vierges servent de mères aux orphelins, combien d'hommes vierges en font autant à l'égard des abandonnés. Voyez combien de personnes généreuses sans habit religieux font le sacrifice de leur vie pour conduire à Dieu la plus grande des misères: les âmes qui se sont perdues et deviennent folles de désespoir et de solitude spirituelle. Regardez. Vous ne les connaissez pas. Mais moi je connais chacune d'elles et je vois en elles des bien-aimées du Père.

Cécile vous enseigne une autre chose: pour mériter de voir Dieu, il importe d'être pur. Elle l'enseigne à Valérien, mais aussi à vous. Je l'ai dit: "Bienheureux les purs, car ils verront Dieu."

Etre pur ne veut pas dire être vierge. Il est des vierges impures, comme des pères et des mères purs. La virginité est le fait d'être inviolé physiquement et du moins cela devrait l'être aussi spirituellement. La pureté est la chasteté qui perdure malgré toutes les contingences de la vie. Est pur celui qui ne pratique pas et ne satisfait pas les convoitises et les appétits de la chair. Est pur celui qui ne prend aucun plaisir aux pensées, paroles ou spectacles licencieux. Est pur celui qui, convaincu de l'omniprésence de Dieu, se comporte toujours comme s'il était au milieu de tout un public, qu'il soit seul ou avec d'autres.

Dites-moi: feriez-vous au milieu d'une place ce que vous vous permettez de faire dans votre chambre? Diriez-vous à d'autres, que vous désirez voir garder une haute opinion de vous, ce qui vous passe par la tête? Non, car dans la rue vous encourriez les peines des hommes et, aux yeux des autres, le mépris. Alors pourquoi agissez-vous autrement à l'égard de Dieu? N'avez-vous pas de scrupule à lui paraître des porcs alors que vous auriez honte de le paraître aux yeux des hommes?

Valérien vit l'ange gardien de Cécile, il eut le sien et amena Tiburce à Dieu. Il l'a vu une fois que la grâce et sa propre volonté l'ont rendu digne de voir l'ange de Dieu. Pourtant, Valérien n'était pas vierge. Il n'était pas vierge. Mais quel mérite a-t-il eu de savoir éradiquer, sous la motion d'un amour surnaturel, toute habitude invétérée de païen! Le mérite de Cécile est grand, puisqu'elle a su maintenir son affection pour son époux en des

sphères toutes spirituelles, avec une virginité doublement héroïque; le mérite de Valérien est grand, lui qui a su vouloir renaître à la pureté de l'enfance, pour arriver au ciel avec une étoile blanche.

Les purs de cœur ! C'est un parterre parfumé et fleuri survolé par les anges. Les forts dans la foi ! C'est la roche sur laquelle ma croix se lève et resplendit. C'est la roche dont chaque pierre est un cœur cimenté à l'autre dans la foi commune qui les unit.

Je ne refuse rien à celui qui sait croire et vaincre la chair et les tentations. Comme à Cécile, je donne la victoire à celui qui croit et qui est pur de corps et d'esprit.

Le pape Urbain a parlé du retour des âmes à la virginité en renaissant et en demeurant en moi. Sachez y parvenir. Il ne suffit pas d'être baptisé pour être vivant en moi. Encore faut-il savoir le rester.

C'est un combat constant contre le démon et contre la chair. Mais vous n'êtes pas seuls à combattre. Votre ange gardien et moi même sommes avec vous. Et la terre s'acheminerait vers la paix véritable si les premiers à faire la paix étaient les cœurs avec eux-mêmes et avec Dieu, avec eux-mêmes et leurs frères, sans s'enflammer pour ce qui est mal et qui fait toujours aller de mal en pis, comme une avalanche qui, à partir de presque rien, devient une énorme masse.

J'aurais tant à dire aux époux. Mais à quoi bon ? J'ai déjà parlé. (\*269) On ne veut pas comprendre. Dans ce monde en décadence, non seulement la virginité paraît une obsession anormale mais la chasteté dans le mariage, la continence qui fait de l'homme un Homme et non une bête sauvage, n'est plus considérée autrement que comme de la faiblesse et une infirmité.

Vous êtes impurs et vous suintez l'impureté. Vous ne donnez pas de nom à vos maladies morales. Elles en portent trois, des noms de toujours et pourtant toujours nouveaux: orgueil, cupidité et sensualité. Mais, aujourd'hui, vous avez atteint la perfection en ces trois bêtes féroces qui vous mettent en pièces et que vous recherchez avec une folle avidité.

C'est pour les meilleurs d'entre vous que j'ai livré cet épisode; pour les autres, cela est inutile: leur âme souillée par la corruption n'en ressent

qu'un chatouillement qui les porte à rire. Mais, vous les bons, soyez fidèles. Chantez d'un cœur pur votre foi à Dieu. Il vous consolera en se donnant à vous comme je l'ai dit. Aux meilleurs parmi les bons, j'accorderai la connaissance complète de la conversion de Valérien grâce aux mérites d'une vierge pure et fidèle.»

Suite de la vision précédente : le baptême de Valérien et de son frère  
Tiburce. Le martyre de Cécile.

La bonté du Seigneur m'accorde la suite de la vision. (\*270)

Je vois ainsi le baptême des deux frères, instruits certainement par le pape Urbain et par Cécile. Je le comprends, parce que Valérien dit en saluant Urbain: « Toi qui m'as apporté la connaissance de cette foi glorieuse tandis que Cécile m'en a révélé la douceur, ouvre-moi maintenant les portes de la grâce. Que j'appartienne au Christ pour ressembler à cet ange qu'il m'a donné pour épouse et qui m'a ouvert les voies célestes dans lesquelles je m'avance en faisant table rase de tout mon passé. Ne tarde pas davantage, ô Pape. Je crois, et je brûle de le confesser pour la gloire de Jésus Christ, notre Seigneur.»

Il dit cela en présence d'un grand nombre de chrétiens qui semblent très émus et joyeux, et qui sourient au nouveau chrétien et à Cécile, tout heureuse, qui le tient par la main; debout entre son époux et son beau-frère, elle rayonne de la joie de cet instant.

L'église des catacombes est tout ornée pour la cérémonie. Je reconnais des étoffes et des coupes précieuses qui se trouvaient dans la maison de Valérien. Elles ont certainement été données pour l'occasion et pour marquer le début d'une vie de charité des nouveaux chrétiens.

Valérien et Tiburce sont vêtus de blanc sans aucun ornement. Cécile est tout en blanc elle aussi et semble être un bel ange.

Il n'y a pas de fonts baptismaux à proprement parler, du moins dans cette catacombe-ci. Il y a un grand bassin, richement orné, posé sur un bas trépied. Peut-être était-ce à l'origine un brûle parfums dans quelque maison patricienne, ou bien un brûle encens. Il fait maintenant office de fonts baptismaux. Le laminage d'or qui strie l'argent lourd du bassin,

accompagné de grecques et de rosaces, resplendit à la lumière de toutes les petites lampes que les chrétiens tiennent à la main.

Cécile conduit les deux hommes près du bassin et reste à côté d'eux tandis que le pape Urbain, se servant d'une des coupes apportées par Valérien, puise l'eau lustrale et la verse sur les deux têtes inclinées au-dessus du bassin, tout en prononçant la formule sacramentelle. Cécile pleure de joie, et je ne saurais dire où elle regarde précisément, car bien que ses yeux se posent d'un air caressant sur son époux sauvé, elle semble regarder au-delà et sourire à ce qu'elle est seule à voir.

Il n'y a pas d'autre cérémonie. Celle-ci s'achève sur un hymne suivi de la bénédiction du Pape. Valérien, qui a encore des gouttes d'eau dans ses cheveux bruns et bouclés, reçoit le baiser fraternel des chrétiens ainsi que leurs félicitations pour avoir accueilli la Vérité. « Je n'étais pas capable de faire un tel pas, moi qui étais un malheureux païen entouré d'erreur. Tout le mérite revient à ma douce épouse que voici. Sa beauté et sa grâce m'avaient séduit en tant qu'homme. Mais sa foi et sa pureté ont séduit mon esprit. Je n'ai pas voulu être différent d'elle pour pouvoir l'aimer et la comprendre encore mieux. Elle a fait de moi, qui étais irascible et sensuel, ce que vous voyez: un homme doux et pur et j'espère, avec son aide, grandir toujours plus pendant cette vie. Désormais je te vois, ange à la pureté virginale, ange de ma femme, et je te souris puisque tu me souris. Désormais je te vois, splendeur angélique! La joie de te contempler est bien supérieure à toute la sévérité du martyr. Cécile, toi qui es sainte, prépare-moi à cela. Je veux écrire de mon sang le nom de l'Agneau sur cette étoile. »

L'assemblée se dissout et les chrétiens rentrent chez eux.

La maison de Valérien révèle de grands changements. On y trouve encore une riche foison de statues et d'objets, mais déjà en nombre très réduit et surtout ils sont plus chastes. Le laraire et les petits braseros d'encens devant les dieux ont disparu. Les statues les plus impudiques ont fait place à d'autres objets sculptés qui représentent des enfants en fête ou des animaux, et donc apaisent l'œil sans offenser la pudeur. C'est une maison chrétienne.

Bon nombre de pauvres sont rassemblés dans le jardin, où les nouveaux chrétiens leur distribuent des vivres et des bourses contenant des oboles.

Il n'y a plus d'esclaves dans la maison, mais des serviteurs affranchis et heureux.

Cécile passe en souriant, heureuse ; je la vois ensuite s'asseoir entre son époux et son beau-frère, leur lire des passages des saintes Ecritures et répondre à leurs questions. Puis, à la demande de Valérien, elle chante des hymnes qui doivent plaire grandement à son époux. Je comprends pourquoi elle est la patronne de la musique. Sa voix est souple et harmonieuse, et ses mains courent rapidement sur la cithare — ou peut-être est-ce une lyre — en en tirant des accords semblables à des perles qui tomberaient sur un cristal fin, ainsi que des arpèges dignes de la gorge d'un rossignol.

Je ne vois rien de plus, car la vision s'arrête sur cette harmonie.

Je retrouve Cécile seule, et je comprends qu'elle est déjà poursuivie par la loi romaine.

La maison est dévastée, dépouillée de toutes ses richesses. Ce pourrait être l'œuvre du couple chrétien lui-même. Mais le désordre laisse à penser que les persécuteurs y sont entrés avec violence et colère, et qu'ils ont tout fouillé.

Cécile se trouve dans une vaste pièce à moitié vide et prie avec ferveur. Elle pleure, mais sans montrer de désespoir. Ce sont des larmes qui proviennent d'une souffrance chrétienne unie à un réconfort spirituel.

Des personnes entrent. « La paix soit avec toi, Cécile, dit un homme sur la cinquantaine, plein de dignité.

— La paix à toi, mon frère. Mon époux?

— Son corps repose en paix et son âme jubile en Dieu. Le sang de ce martyr — ou plutôt des martyrs — uni à celui du persécuteur converti, est monté comme l'encens vers le trône de l'Agneau. Nous n'avons pas pu t'apporter les reliques pour ne pas les faire tomber aux mains des profanateurs.

— Ce n'est pas nécessaire. Ma couronne descend déjà. Je serai bientôt là où mon époux se trouve. Priez pour mon âme, mes frères. Et partez. Cette maison n'est plus sûre. Faites en sorte de ne pas tomber sous les crocs des loups, afin que le troupeau du Christ ne reste pas sans pasteurs. Vous saurez quand l'heure sera venue pour moi de mourir. La paix soit avec vous, mes frères. »

Je devine par ces mots que Cécile est déjà en état d'arrestation. Je ne sais pourquoi on l'a laissée chez elle, mais, virtuellement, elle est déjà prisonnière.

La vierge prie, entourée d'une lumière extrêmement vive et, tandis que des larmes coulent de ses yeux, un sourire céleste lui ouvre les lèvres. Cela fait un magnifique contraste dans lequel se lit la souffrance humaine, unie à la joie surnaturelle.

La scène du martyr m'est épargnée. Je retrouve Cécile dans une sorte de tour — j'emploie ce terme parce que la pièce est ronde comme une tour —. Cette salle n'est pas grande, plutôt basse; c'est du moins ce que me laisse penser le nuage de vapeur qui l'emplit et forme, en haut surtout, un nuage qui empêche de bien voir. Là encore, elle est seule. Elle est déjà abattue, mais n'a pas encore pris la pose éternisée par la statue de Maderno (\*271) (à ce qu'il me semble).

Elle est couchée sur le côté comme si elle dormait, les jambes légèrement fléchies, les bras croisés sur la poitrine, les yeux clos, un léger souffle haletant. Ses lèvres cyanosées remuent légèrement.

Elle prie sûrement. Sa tête repose sur la masse de ses cheveux à moitié défaits comme sur un coussin de soie. On ne voit pas de sang. Il a coulé à travers les trous du sol, qui est entièrement perforé comme un crible. C'est seulement du côté de la tête que le marbre blanc montre des cercles rosâtres à chaque trou comme si on les avait teints chacun à l'intérieur avec du minium.

Cécile ne gémit pas, ne pleure pas. Elle prie. J'ai l'impression qu'elle est tombée dans cette position quand elle a été blessée, et qu'elle est peut-être restée ainsi à cause de son impossibilité à lever la tête, en particulier le cou, dont les nerfs sont sectionnés. La vie résiste cependant. Lorsqu'elle sent qu'elle va fuir, elle fait un effort surhumain pour bouger et

se mettre à genoux. Mais elle n'arrive qu'à faire demi-tour sur elle-même, pour retomber ensuite dans l'attitude que nous lui voyons (\*272), tant à la tête qu'aux bras, sur lesquels elle s'est vainement appuyée et qui ont glissé sur le marbre poli sans soutenir le buste. Là où se trouvait sa tête, une tache de sang frais apparaît et ses cheveux, de ce côté de la blessure, sont baignés de sang au point de ressembler à un écheveau de fils pourpres.

La sainte meurt sans soubresaut en un ultime acte de foi formé par les doigts à la place de la bouche qui ne peut parler. Je ne vois pas l'expression de son visage, car il est tourné vers le sol. Mais elle est certainement morte un sourire sur les lèvres.

En guise de commentaire des visions précédentes, Jésus illustre la force de la foi comme de la pureté et de la sainteté du mariage conçu comme une élévation réciproque.

Jésus dit:

« La foi est une force qui entraîne et la pureté, un chant qui séduit. Vous en avez vu le prodige.

Le mariage doit être une école d'élévation, et non de corruption. Ne soyez pas inférieurs aux animaux, qui ne corrompent pas l'action d'engendrer par d'inutiles luxures. Le mariage est un sacrement. En tant que tel, il est et doit rester saint pour ne pas devenir sacrilège. Mais même si ce n'était pas un sacrement, c'est toujours l'acte le plus solennel de la vie humaine, et ses fruits vous rendent presque semblables au Créateur de toutes vies ; comme tel, il doit au moins s'inscrire dans une morale humaine saine. S'il n'en est pas ainsi, cela devient un délit et de la luxure.

Deux personnes qui s'aiment saintement dès le début, cela est bien rare, car la société est trop corrompue. Mais le mariage est une élévation réciproque. C'est du moins ce qu'il doit être. L'époux le meilleur se doit d'être source d'élévation et ne pas se borner à être bon, mais tout faire pour que son conjoint parvienne lui aussi à la bonté.

Il est une phrase du Cantique des cantiques qui explique le pouvoir de la vertu: "Entraîne-moi sur tes pas, courons ! Nous courrons derrière toi à l'odeur de tes parfums."

Le parfum de la vertu ! Cécile n'en a pas utilisé d'autre. Elle n'est pas allée vers Valérien avec des menaces ou de la condescendance. Elle s'est avancée vers lui comme une épouse qui va être présentée au roi, tout imprégnée de ses mérites comme d'autant d'huiles parfumées. C'est ainsi qu'elle a entraîné Valérien vers le bien.

"Entraîne-moi sur tes pas ", m'a-t-elle répété sa vie durant, et en particulier à l'heure où elle s'avancait vers ses noces. Elle était perdue en moi au point de n'être plus qu'une partie du Christ. De même que le Christ est tout entier dans un fragment d'hostie, j'étais dans cette vierge, agissant et sanctifiant comme si je me trouvais de nouveau sur les routes du monde.

"Entraîne-moi sur tes pas pour que Valérien te sente à travers moi, et nous (voici le véritable amour de l'épouse), nous courrons derrière toi. " Elle ne se borne pas à dire: "Et je courrai derrière toi parce que je ne peux plus vivre sans te sentir." Elle veut que son conjoint coure avec elle vers Dieu et qu'il soit, lui aussi, saintement nostalgique de l'odeur du Christ.

Et elle y parvient. Comme le capitaine d'un navire envahi par les vagues — le monde —, elle sauve ceux qui lui sont le plus cher et est la dernière à abandonner le bateau, seulement quand un port paisible leur est déjà ouvert. Alors seulement, sa tâche est terminée. Il ne reste qu'à témoigner encore de sa foi dans l'au-delà.

Il n'est plus besoin de larmes. Celles-ci n'étaient dues qu'à l'anxiété amoureuse pour les deux hommes qui marchaient vers le martyr et qui, en tant qu'êtres humains, pouvaient être tentés d'abjurer. A partir du moment où ils sont saints en Dieu, il n'y a plus de larmes, mais tout est seulement paix, prière et cri, cri muet de foi: "Je crois au Dieu un et trine."

Quand on vit de foi, on meurt avec un rayonnement de foi dans le cœur et sur les lèvres. Quand on vit de pureté, on convertit sans avoir à beaucoup parler. L'odeur des vertus transforme le monde. Certes, tous ne se convertissent pas.

Mais les meilleurs le font, et cela suffit.

Lorsque les actions des hommes seront connues, on verra que, plus que les prédications grandiloquentes, ce sont les vertus des saints disséminés

de par le monde qui auront servi à sanctifier. Les saints sont les amoureux de Dieu. »

## 7 août 1944 – Discussion entre Saul et Gamaliel. Martyre d'Etienne

Hier, j'ai eu une vision (\*283) des plus étranges qui, au premier abord, m'a abasourdi. Par la suite, j'ai compris qu'elle se référait aux premières persécutions à l'encontre des chrétiens, qui ont eu lieu à Jérusalem. Mais cela, je l'ai compris plus tard, quand la vision s'est animée. Au début, en effet, je ne voyais que l'intérieur du Temple, précisément ce portique dans la cour près de laquelle se trouve l'ouverture du Trésor, bref l'endroit d'où Jésus, appuyé à une colonne, observait la foule dans la vision de la veuve qui donne ses deux piécettes. (\*284)

Un important personnage se tient près de cette même colonne —je la reconnais à sa situation près des ouvertures du Trésor et de l'escalier qui mène à l'autre cour —. De toute évidence, c'est un pharisien, comme le montrent ses vêtements et d'après mon conseiller intérieur.

A en juger à son aspect, c'est un homme qui va sur la soixantaine. Il doit avoir de cinquante-cinq à soixante ans. Il est grand, de noble allure et a même de beaux traits fortement sémitiques. Il doit avoir le front haut, mais il n'est pas découvert à cause d'un étrange couvre-chef qui le recouvre presque jusqu'aux sourcils; épais et droits, ceux-ci ombrent deux yeux très intelligents, pénétrants, noirs, très longs et enfoncés aux côtés du nez; ce dernier descend tout droit du front, il est long et fin, avec des narines palpitantes, et se courbe légèrement en bas, à la pointe.

Ses joues sont ivoire foncé et plutôt creusées sans que cela soit dû à une quelconque émaciation, mais plutôt à la conformation du visage. Il a une bouche plutôt grande aux lèvres fines, mais belle, ombrée par une moustache qui n'en dépasse pas les angles et se joint à une barbe taillée au carré, qui ne descend pas de plus de trois doigts sous le menton. Sa moustache et sa barbe, bien soignées, sont tellement grisonnantes qu'elles en paraissent plus blanches que noires, comme elles devaient l'être initialement et comme on peut encore le deviner à de rares poils d'un noir si prononcé qu'il tire sur le bleu.

Mais ce qui me frappe, c'est son habillement. Il porte sur la tête un couvre-chef fait d'une toile de lin plutôt rigide qui entoure le front et se ferme sur la nuque comme la coiffe des infirmières de la Croix-Rouge. Le pan libre retombe, au-dessus de la fermeture, sur le cou et descend jusqu'aux épaules. Il s'agit d'une espèce de capuche, en gros, mais à adapter

chaque fois. En revanche, son vêtement est fait de la manière suivante: dessous, une longue robe — elle descend jusqu'à terre et couvre les pieds, que je ne vois pas — en lin très pur, très ample, avec des manches longues et larges, maintenue à la taille par une riche ceinture qui est un galon muni de cordons. La robe est garnie d'ourlets brodés très larges. Sur cette robe se trouve une sorte de vêtement très curieux. De derrière, on dirait une chasuble de prêtre: une pièce d'étoffe toute brodée qui pend des épaules jusqu'aux genoux, ouverte sur les côtés. Devant, elle descend en V jusqu'à l'endroit où finit le sternum en faisant des plis: trois de chaque côté, et sur le sternum elle est retenue par une plaque travaillée en métal précieux qui ressemble à la boucle d'une ceinture précieuse; quant à celle-ci, elle s'attache aux côtés arrière de la chasuble (appelons-la comme cela), mais sans être serrée: à peine de quoi maintenir tout en place. Au-delà de cette boucle, la chasuble descend sans plis jusqu'aux genoux.

Ce gribouillage voudrait décrire l'avant de cette partie du vêtement du pharisien. Ne vous moquez pas de moi. Tout autour de ses bords, cette étrange veste a des rubans placés comme ceci, bleus et très épais. Ces rubans placés en frange se retrouvent aussi sur les bords d'un ample manteau en tissu très délicat. On dirait presque de la soie tant il est souple et léger, ce doit être du lin ou de la laine filée très fin, mais à sa blancheur, je pencherais pour le lin. Ce manteau est si large qu'il suffirait à couvrir trois personnes. Il est maintenant ouvert et pend des épaules jusqu'à terre, où il s'amoncelle en plis fastueux.

Ce pharisien a les mains et les bras croisés sur la poitrine, et il regarde sévèrement quelque chose, je dirais même avec dégoût. Il n'est pourtant pas méprisant, plutôt affligé.

Voilà la première partie de la vision, que j'ai décrite au présent pour lui donner davantage de vivacité, d'autant qu'elle est actuellement aussi présente à ma vue qu'hier soir. Si vous saviez comme j'ai examiné le vêtement du pharisien! Je pourrais décrire et dessiner, si j'en étais capable, les entrelacs de la boucle précieuse et les grecques des bordures brodées

Dans un second temps, j'ai vu un jeune homme venir devant le pharisien, un Hébreu à coup sûr, aux caractéristiques nettes, et même un Hébreu laid. Il est courtaud, trapu, je dirais presque un peu rachitique, les jambes très courtes et grosses, un peu écartées: je le vois bien parce qu'il a un

vêtement court comme quelqu'un qui s'apprête à partir en voyage, aux dires de mon conseiller intérieur... Son vêtement est grisâtre. Il a des bras courts eux aussi et musclés, un cou court et gros qui soutient une tête assez grosse, brune, aux cheveux courts et rêches, aux oreilles plutôt proéminentes; ses lèvres sont charnues, son nez fortement camus, ses pommettes hautes et saillantes, son front bombé et haut, et ses yeux... tout sauf doux! Plutôt bovins, au regard dur, irrité. Et pourtant ces yeux, noirs sous des sourcils broussailleux et ébouriffés, sont des yeux superbes. Ils font réfléchir. Sa barbe n'est pas longue, mais ses joues paraissent noircies à l'ombre d'une barbe épaisse, qui doit être aussi hirsute que les cheveux. Décidément, c'est un homme laid aussi bien de corps que de visage. Il semble même un peu bossu du côté de l'épaule gauche. Il n'empêche qu'il frappe et attire en dépit de son aspect laid et de son air mauvais.

Il s'avance vers le pharisien et lui dit, de ses grosses lèvres, quelque chose que je ne comprends pas.

Le pharisien répond:

« Je n'approuve pas la violence, en aucun cas. Tu ne me feras jamais adhérer à un dessein violent. Je l'ai même dit publiquement.

— Veux-tu donc protéger ces blasphémateurs que sont les disciples du Nazaréen?

— Je protège la justice. Or celle-ci nous enseigne qu'il convient de juger avec prudence. Je l'ai dit: "Si cela vient de Dieu, cela résistera, sinon cela disparaîtra tout seul." Mais je ne veux pas me souiller les mains d'un sang dont je ne sais s'il mérite la mort.

— C'est toi, un pharisien et un docteur, qui parle ainsi? Tu ne crains pas le Très haut?

— Plus que toi! Mais je pense et je me souviens... Alors que tu n'étais qu'un enfant, pas encore un enfant de la Loi, j'enseignais dans ce Temple avec le rabbin le plus sage de l'époque... Or notre sagesse a reçu une leçon qui nous a fait réfléchir tout le reste de notre vie. Les yeux du sage se sont fermés sur le souvenir de ce moment-là, et son esprit sur l'étude de cette vérité qui se révélait aux gens honnêtes. Les miens ont continué à veiller, et mon Intelligence à penser et à coordonner les choses... J'ai

entendu le Très-Haut parler par la bouche d'un petit enfant (\*285 ), qui est ensuite devenu un homme, un juste, et qui fut mis à mort parce qu'il était juste. Or ces paroles ont été corroborées par les faits... pauvre de moi qui n'avais pas compris plus tôt! Pauvre peuple d'Israël!

— Malédiction! Tu blasphèmes ! Il n'y a plus de salut si les maîtres d'Israël blasphèment le vrai Dieu.

— Ce n'est pas moi qui ai blasphémé, mais tous! Et nous avons continué à blasphémer. C'est à juste titre que tu dis: il n'y a plus de salut!

— Tu me fais horreur.

— Dénonce-moi au Sanhédrin comme celui qui a été lapidé. Ce sera l'heureux début de ta mission et je serai pardonné, grâce à mon sacrifice, de ne pas avoir compris le Dieu qui passait. »

Le jeune homme laid s'en va impoliment et la vision s'arrête là. Ce matin, elle se présente très nettement à ma mémoire, mais précédée par un événement qui me la fait comprendre.

Je vois la salle du sanhédrin, la même que celle qui a accueilli mon Jésus dans la nuit du jeudi-saint au vendredi-saint (\*286), disposée à l'identique. Le grand-prêtre et les autres sont sur leur siège. Au centre de la pièce, à l'endroit où se trouvait Jésus, se tient maintenant un jeune homme qui doit avoir vingt-cinq ans. Il est grand et beau. Autour de lui, il y a des hommes d'armes et des élèves du sanhédrin — j'ignore si c'est le terme exact —, mais ils me paraissent être des étudiants au service des rabbins, donc des élèves. Etienne doit avoir déjà parlé, car le tumulte est à son comble et ne diffère en rien du chahut qui a accompagné la sortie de Jésus de la pièce. Coups de poing, malédictions et blasphèmes sont lancés à l'encontre du diacre Etienne, accompagnés de coups brutaux sous lesquels il chancelle, tandis qu'on le tire férocement de ci et de là.

Mais lui garde calme et dignité. Plus que du calme, de la joie. Le visage inspiré et lumineux, sans s'occuper des crachats qui lui coulent sur la figure ni d'un filet de sang qui descend de son nez frappé violemment, il lève les yeux et sourit à une vision qu'il est le seul à remarquer. Il ouvre les bras en croix et les lève comme pour embrasser, et tombe à genoux ainsi, en adoration, tout en s'exclamant: « Je vois les cieux ouverts et le Fils de

l'homme, Jésus de Nazareth, le Christ de Dieu que vous avez tué, debout à la droite de Dieu! »

La horde perd alors le dernier soupçon d'humanité et de légalité qui lui restait et, avec la furie d'une meute de chiens de garde enragés, ils se déchaînent sur le diacre, le mordent, le saisissent, le relèvent à coups de poing, en le tirant par les cheveux, ils le font de nouveau tomber et le traînent encore, la furie s'opposant même à la furie, puisque dans la rixe ceux qui essaient de tirer le martyr contrecarrent ceux qui le foulent aux pieds.

Parmi les plus véhéments et les plus cruels se trouve le jeune homme laid que j'ai vu parler au rabbin pharisien et qu'on appelle Saul. Cela me déplait pour l'Apôtre... mais j'ai l'impression qu'il était un voyou avant d'appartenir au Christ...

Je vois également le docteur pharisien; c'est l'un des rares à ne pas avoir pris part à la mêlée, tout comme il a gardé le silence durant l'accusation et à la condamnation — avec lui, il me semble voir aussi Nicodème, dans un coin un peu sombre —. Ce docteur pharisien, dégoûté par cette scène illégale et féroce, se drape dans son ample manteau et se dirige vers une sortie opposée à celle vers laquelle la bande des bourreaux est tournée.

Ce mouvement n'échappe pas à Saul, qui crie: « Rabbi, tu t'en vas ? » ; puis, comme l'autre semble ne pas avoir compris que la question s'adresse à lui, Saul précise: « Rabbi Gamaliel, tu te détournes de ce jugement ? »

Gamaliel se retourne tout d'une pièce et, avec un regard froid et hautain, il se contente de répondre: « Oui. » Mais c'est un oui qui vaut tout un discours...

Saul comprend et, abandonnant la meute, il court vers lui. « Tu ne veux pas dire par là, maître, que tu désapprouves notre condamnation? »

Silence.

« Cet homme est doublement coupable pour avoir renié la Loi en suivant un Samaritain possédé par Belzébuth et pour l'avoir fait après avoir été ton élève. »

Silence.

« Serais-tu donc disciple de ce malfaiteur nommé Jésus?

— Je ne le suis pas. Mais s'il était celui qu'il disait être, je prie le Très haut pour que je le devienne.

— Horreur!

— Il n'est pas d'horreur qui tienne. Chacun a une intelligence pour s'en servir et une liberté pour la mettre en pratique.

Que chacun l'utilise selon cette liberté que Dieu nous a donnée et cette lumière qu'il a mise dans le cœur de chacun. Les justes l'emploieront pour le bien, les mauvais pour le mal. Adieu. » Et il s'en va sans autre préoccupation.

Saul rejoint les bourreaux dans la cour et sort avec eux du Temple puis des portes de la ville, tandis que les coups et les railleries continuent.

Hors des murs, à un endroit inculte et rocailleux, les bourreaux se regroupent en cercle. Au centre se trouve le condamné, les vêtements lacérés et déjà plein de blessures sanglantes. Tous retirent leurs vêtements du dessus et restent en tunique courte, comme celle de Saul dans la vision d'hier soir. Ces vêtements sont confiés à Saul, qui ne prend pas part à la lapidation. J'en ignore la raison: est-ce parce qu'il est trop petit et conscient de son incapacité à viser juste, ou bien a-t-il été touché par les paroles de Gamaliel? Le fait est que Saul reste en vêtement long et en manteau et qu'il garde les habits des autres pendant que ceux-ci achèvent le martyr à coups de pierres (les pierres abondent à cet endroit, qu'il s'agisse de cailloux ronds ou de silex pointus).

Etienne reçoit les premiers coups debout, un sourire de pardon sur les lèvres. Auparavant, il avait salué Saul. n lui a dit, pendant que la meute formait le cercle et que Saul était occupé à rassembler les vêtements: « Mon ami, je t'attends sur les voies du Christ. » Ce à quoi Saul avait rétorqué: « Porc! Obsédé! », en accompagnant ces qualificatifs d'un vigoureux coup de pied.

Puis Etienne vacille et, sous les coups qui pleuvent, il tombe à genoux en disant: « Seigneur Jésus, reçois mon esprit! » D'autres coups atteignent sa tête blessée, le font s'abattre et, pendant qu'il tombe et se couche la tête dans son sang, au milieu des pierres, il expire en murmurant: « Seigneur, Père... pardonne-leur... ne leur garde pas rancune de leur péché. Ils ne savent pas ce que... » La mort lui coupe la phrase sur les lèvres.

Les bourreaux jettent une dernière pluie de pierres sur le mort et l'ensevelissent presque sous cette avalanche de pierres. Puis ils se rhabillent et s'en vont. Ils retournent au Temple et les plus exaltés, ivres d'un zèle satanique, se présentent au grand-prêtre afin d'avoir carte blanche pour persécuter.

Saul est le plus ardent. Dès qu'il a obtenu la lettre d'autorisation — un parchemin portant le sceau du Temple en rouge —, il sort. Il ne perd pas de temps. Il se prépare au voyage et à la persécution. Le sang d'Etienne lui a fait l'effet du rouge sur un taureau, ou du vin sur un alcoolique. Il l'a rendu furieux. Il est plus laid que jamais. Que l'Apôtre m'excuse, mais il me faut dire ce que je vois.

Alors qu'il attend je ne sais qui, il voit Gamaliel appuyé à la colonne et se dirige vers lui. J'ai l'impression que Saul était de ceux qui ne laissent jamais tomber une dispute, mais ne cessent de repartir à l'assaut avec l'insistance d'une mouche, dans le mal d'abord, dans le bien plus tard.

Je revois exactement la scène d'hier soir, que je ne vous répète donc pas. Rien d'autre.

Je n'avais pas reconnu Gamaliel, beaucoup plus vieux qu'à l'époque du débat avec l'Enfant-Jésus, surtout avec ce couvre-chef qu'il ne portait pas alors. Mais je dis la vérité. Jusqu'ici, il m'avait plu. Mais, maintenant, il me plaît davantage encore. Il m'impose le respect. Je ne sais s'il est mort chrétien.[287] Mais je le souhaite, car il me semble qu'il l'aurait mérité. Il était juste.

Vous le voyez, il m'était impensable de penser avoir cette vision, surtout pour ce qui concerne Gamaliel. Mais elle était si nette! C'était l'une des plus nettes et des plus insistantes. Je pourrais indiquer le nombre de personnes, de pierres et de coups, tant les détails étaient précis.

Aucun commentaire de Jésus jusqu'ici.

## **EMV 645 – Discussion entre Saul et Gamaliel. Martyre d'Etienne**

### Vision de Maria Valtorta

645.1 La disposition de la salle du Sanhédrin est la même qu'au procès de Jésus, dans la nuit du jeudi au vendredi, et les personnes aussi. Le grand-prêtre et les autres sont assis sur leurs sièges. Au centre, devant le grand-prêtre, dans l'espace vide où se tenait Jésus durant le procès, se tient maintenant Etienne. Il doit déjà avoir confessé sa foi et apporté son témoignage sur la vraie nature du Christ et sur l'Eglise, car le tumulte est à son comble ; dans sa violence, il est en tout semblable à celui qui s'agitait contre le Christ dans la nuit fatale de la trahison et du déicide.

Coups de poing, malédictions, blasphèmes horribles sont lancés contre le diacre Etienne qui, sous les coups brutaux, vacille et chancelle tandis que, féroce, ils le tirent d'un côté ou de l'autre. Mais lui garde son calme et sa dignité, et même davantage : il est non seulement calme et digne, mais même bienheureux, presque en extase.

Sans s'occuper des crachats qu'il reçoit en pleine face, ni du sang qui coule de son nez brutalement frappé, il lève à un certain moment son visage inspiré et son regard lumineux et souriant pour regarder fixement une vision connue de lui seul. Il ouvre ses bras en croix et les lève comme pour étreindre ce qu'il voit. Puis il tombe à genoux en s'écriant :

« Je vois les Cieux ouverts et le Fils de l'Homme, Jésus, le Christ de Dieu, que vous avez tué, qui siège à la droite de Dieu. »

Alors le tumulte perd le minimum d'humanité et de légalité qu'il gardait encore, et avec la furie d'une meute de loups, de chacals, de fauves enragés, tous s'élancent sur le diacre, le mordent, le piétinent, le saisissent, le relèvent en le tirant par les cheveux, le traînent, le laissent retomber... La furie s'oppose à la furie, car dans la rixe ceux qui cherchent à entraîner le martyr dehors sont

contrariés par ceux qui le tirent dans une autre direction pour le frapper et le piétiner de nouveau.

645.2 Parmi les plus furieux, se trouve un jeune homme laid et de petite taille, qu'on appelle Saul. Il est impossible de décrire la férocité de son visage.

Dans un coin de la salle se tient Gamaliel. A aucun moment il n'a pris part à la bagarre, ni adressé la parole à Etienne, ni à aucun puissant. Son dégoût devant cette scène injuste et cruelle est bien visible. Dans un autre coin, l'air écoeuré et étranger au procès et à la mêlée, se trouve Nicodème, qui regarde Gamaliel dont le visage a une expression plus claire que toute parole. Soudain, quand il voit que, pour la troisième fois, on soulève Etienne par les cheveux, Gamaliel s'enveloppe dans son ample manteau et se dirige vers une sortie opposée à celle vers laquelle on traîne le diacre.

Son geste n'échappe pas à Saul qui s'écrie :

« Rabbi, tu t'en vas ? »

Gamaliel ne répond rien. Saul, qui craint que Gamaliel n'ait pas compris que la question s'adressait à lui, répète et précise :

« Rabbi Gamaliel, tu te détournes de ce jugement ? »

Gamaliel fait volte-face et, avec un regard terrible tant il est dégoûté, l'air hautain et glacial, il répond seulement : " Oui. " Mais c'est un " oui " qui a plus de portée qu'un long discours.

Saul comprend tout ce qu'il y a dans ce " oui " et, abandonnant la meute féroce, il court vers Gamaliel, le rejoint, l'arrête et lui dit :

« Tu ne veux pas dire, rabbi, que tu désapprouves notre condamnation ! »

Gamaliel ne le regarde pas et ne lui répond pas.

Saul poursuit :

« Cet homme est doublement coupable : pour avoir renié la Loi en suivant un Samaritain possédé par Belzébuth, et pour l'avoir fait après avoir été ton disciple. »

Gamaliel continue à ne pas le regarder et à se taire.

Alors Saul demande :

« Serais-tu donc, toi aussi, un partisan de ce malfaiteur appelé Jésus ? »

Cette fois, Gamaliel lui répond :

« Je ne le suis pas encore. Mais s'il était ce qu'il disait — et en vérité beaucoup de choses tendent à le prouver —, je prie Dieu de le devenir.

– Horreur ! s'écrie Saul.

– Il n'y a là aucune horreur. Chacun a une intelligence pour s'en servir et une liberté pour l'appliquer. Que chacun l'utilise donc d'après la liberté que Dieu a donnée à tout homme et la lumière qu'il a mise dans le cœur de chacun. Les justes, tôt ou tard, emploieront ces deux dons de Dieu pour le bien, et les mauvais pour le mal. »

A ces mots, il part vers la cour où se trouve le Trésor et va s'appuyer à la même colonne contre laquelle Jésus avait parlé de la pauvre veuve qui donne au Trésor du Temple tout ce qu'elle a : deux piécettes.

645.3 Après quelque temps, Saul le rejoint et se plante devant lui.

Il y a entre les deux hommes un très grand contraste. Gamaliel est grand, il a une certaine noblesse, il a un beau visage aux traits fortement sémitiques, un front haut, des yeux très noirs, intelligents, pénétrants, longs et très enfoncés sous d'épais sourcils droits, un nez droit lui aussi, long et fin qui rappelle un peu celui de Jésus. La couleur de sa peau, sa bouche aux lèvres fines rappellent également celles du Christ. Mais les moustaches et la barbe de Gamaliel, autrefois très noires, sont maintenant grisonnantes et plus longues.

Saul, au contraire, est petit, trapu, presque rachitique, avec des jambes courtes et grosses, un peu écartées aux genoux — on les voit bien, car il a enlevé son manteau et porte seulement une légère tunique grise. Il a des petits bras musclés comme les jambes, le cou raide et trapu qui soutient une grosse tête brune, avec des cheveux ras et rêches, des oreilles plutôt écartées, un nez camus, de grosses lèvres, des pommettes hautes et épaisses, un front bombé, des yeux sombres un peu bovins, sans douceur, mais très intelligents sous des sourcils arqués, drus et hérissés. Ses joues sont couvertes d'une courte barbe aussi hirsute que les cheveux et très fournie. Peut-être à cause de son cou si court, il paraît légèrement bossu ou avec des épaules très voûtées.

645.4 Il se tait un moment en fixant Gamaliel, puis il dit quelque chose à voix basse. Gamaliel lui répond d'une voix bien nette et forte :

« Je n'approuve pas la violence. Pour aucun motif. Tu n'auras jamais de moi la moindre approbation d'un dessein violent. Je l'ai même dit publiquement, à tout le Sanhédrin, quand on a pris pour la seconde fois Pierre et les autres apôtres et qu'ils ont été amenés devant le Sanhédrin pour y être jugés. Et je le répète : " Si c'est une œuvre humaine, elle périra d'elle-même ; si elle vient de Dieu, les hommes ne pourront la détruire, en revanche, ils pourront être frappés par Dieu. " Ne l'oublie pas.

– Es-tu le protecteur de ces blasphémateurs, disciples du Nazaréen, toi qui es le plus grand rabbi d'Israël ?

– Je suis le protecteur de la justice. Or elle enseigne que, dans les jugements, il faut faire preuve de prudence et de justice. Je te le répète : si c'est une œuvre qui vient de Dieu, elle résistera, sinon elle tombera d'elle-même. Mais moi, je ne veux pas me tacher les mains avec un sang dont je ne sais pas s'il mérite la mort.

– C'est toi, un pharisien et un docteur, qui parles ainsi ? Tu ne crains pas le Très-Haut ?

– Plus que toi. Mais je réfléchis. 645.5 Et je me souviens...

Tu n'étais qu'un enfant, pas encore un fils de la Loi, alors que j'enseignais déjà dans ce Temple avec le rabbi le plus sage de ce temps... et avec d'autres qui étaient sages, mais pas justes. Notre sagesse reçut, entre ces murs, une leçon qui nous donna à réfléchir pour le reste de notre vie. Les yeux du plus sage et du plus juste de notre temps se fermèrent sur le souvenir de cette heure, et son esprit sur l'étude de ces vérités, entendues des lèvres d'un enfant qui se révélait aux hommes, spécialement aux justes. Mes yeux ont continué à veiller, et mon esprit à réfléchir, en coordonnant les événements et les choses... J'ai eu le privilège d'entendre le Très-Haut parler par la bouche d'un enfant, qui devint un homme juste, sage, puissant, saint, et qui fut mis à mort précisément à cause de ces qualités. Les paroles qu'il a dites alors ont pu être confirmées par des faits arrivés plusieurs années après, à l'époque annoncée par Daniel...

Malheureux que je suis de n'avoir pas compris plus tôt... d'avoir attendu le dernier et terrible signe pour croire, pour comprendre ! Malheureux peuple d'Israël qui n'a pas compris alors et ne comprend toujours pas aujourd'hui ! La prophétie de Daniel et celle d'autres prophètes et de la Parole de Dieu continuent, et elles s'accompliront pour Israël entêté, aveugle, sourd, injuste, qui continue à persécuter le Messie dans ses serviteurs !

– Malédiction ! Tu blasphèmes ! Vraiment, il n'y aura plus de salut pour le peuple de Dieu si les rabbis blasphèment, reniant Jéovêh, le Dieu vrai, pour exalter et croire un faux Messie !

– Ce n'est pas moi qui blasphème, mais tous ceux qui ont insulté le Nazaréen, et continuent à le mépriser, en méprisant ses fidèles. Toi, oui, tu le blasphèmes parce que tu le hais, en lui et dans les siens. Mais tu as raison quand tu dis qu'il n'y a plus de salut pour Israël. Cependant, ce n'est pas parce que des juifs passent dans son troupeau, mais parce qu'Israël l'a frappé à mort, lui.

– Tu me fais horreur ! Tu trahis la Loi, le Temple !

– Alors dénonce-moi au Sanhédrin, pour que j'aie le même sort que celui que l'on se prépare à lapider. Ce sera le commencement et la fin heureuse de ta mission. Et moi, grâce à mon sacrifice, je serai

pardonné de n'avoir pas reconnu et compris le Dieu qui passait, Sauveur et Maître, parmi nous, ses fils et son peuple. »

**645.6** Avec un geste de colère grossier, Saul s'éloigne, pour retourner dans la cour qui donne sur la salle du Sanhédrin et où la clameur de la foule, exaspérée contre Etienne, est plus forte que jamais. Saul rejoint les bourreaux dans cette cour, s'unit à eux, qui l'attendaient, et sort, avec les autres, du Temple puis des murs de la ville. Insultes, moqueries, coups, continuent à l'adresse du diacre qui avance, déjà épuisé, blessé, chancelant vers le lieu du supplice.

Hors des murs, il y a un espace inculte et pierreux, absolument désert. Arrivés là, les bourreaux forment un cercle autour du condamné, seul au milieu. Ils lui arrachent ses vêtements, déchirés et couverts de sang à plusieurs parties du corps à cause des blessures reçues. Etienne ne garde qu'une tunique très courte. Tous s'écartent alors et enlèvent leurs vêtements longs pour rester en tunique courte comme celle de Saul, à qui ils confient leurs vêtements. Celui-ci ne prend pas part à la lapidation, soit qu'il ait été impressionné par les paroles de Gamaliel, soit qu'il se sache incapable de viser juste.

**645.7** Les bourreaux ramassent de grosses pierres et des silex coupants, qui abondent à cet endroit, et commencent la lapidation.

Etienne reçoit les premiers coups en restant debout, et avec un sourire de pardon sur ses lèvres blessées. Un instant avant le début de la lapidation, il a crié à Saul, occupé à rassembler les vêtements des bourreaux :

« Mon ami, je t'attends sur le chemin du Christ. »

Saul lui avait répondu : “ Porc ! Obsédé ! ” en unissant aux injures un vigoureux coup de pied dans les jambes du diacre, qui manque de tomber sous la violence de l'agression et à cause de la douleur.

Après plusieurs jets de pierre qui l'atteignent de tous côtés, Etienne tombe à genoux, appuyé sur ses mains blessées et, se rappelant certainement un lointain épisode, il murmure en touchant ses tempes et son front blessés :

« C'est bien ce qu'il m'avait prédit ! La couronne... les rubis... ô mon Seigneur, mon Maître, Jésus, reçois mon esprit ! »

Une autre grêle de coups sur sa tête déjà blessée le couche complètement sur le sol, qui s'imprègne de son sang. Pendant qu'il s'abandonne au milieu des pierres, toujours sous une grêle d'autres projectiles, il expire en murmurant :

« Seigneur... Père, pardonne-leur... ne leur impute pas ce péché... Ils ne savent pas ce qu'ils... »

La mort coupe la phrase sur ses lèvres. Un dernier sursaut le pelotonne sur lui-même et il reste ainsi. Mort.

Les bourreaux s'avancent, lancent sur lui une autre grêle de pierres sous lesquelles ils l'ensevelissent presque. Puis ils reprennent leurs habits et retournent au Temple, pour raconter, ivres d'un zèle satanique, ce qu'ils ont fait.

645.8 Pendant qu'ils parlent avec le grand-prêtre et d'autres puissants personnages, Saul part à la recherche de Gamaliel. Comme il ne le trouve pas tout de suite, il revient sur ses pas, enflammé de haine contre les chrétiens, va trouver les prêtres, parle avec eux, et se fait remettre un parchemin portant le sceau du Temple qui l'autorise à persécuter les chrétiens. Le sang d'Etienne doit l'avoir rendu furieux comme un taureau qui voit rouge, ou un vin généreux versé à un alcoolique.

Il s'apprête à sortir du Temple quand il aperçoit Gamaliel sous le Portique des Païens. Il se dirige vers lui. Peut-être veut-il continuer sa discussion et se justifier. Mais Gamaliel traverse la cour, entre dans une salle et ferme la porte au nez de Saul qui, offensé et furieux, sort en courant du Temple pour persécuter les chrétiens.

Commentaire de Jésus : les voies opposées de Saul et de Gamaliel vers la sainteté

645.9 Jésus dit :

« Je me suis manifesté bien des fois, et à plusieurs, même de façon extraordinaire. Mais ces témoignages n'ont pas agi chez tous de la même façon. Nous pouvons voir comment à chacune de mes apparitions correspond la sanctification de ceux qui possédaient la bonne volonté demandée aux hommes pour avoir paix, vie, justice.

Ainsi, chez les bergers, la grâce a travaillé pendant les trente années de ma vie cachée. Puis elle a fleuri en donnant un saint épi quand vint le temps où les bons se séparèrent des mauvais pour suivre le Fils de Dieu, qui parcourait les chemins du monde en appelant par son cri d'amour les brebis du Troupeau éternel, disséminées et égarées par Satan, à se rassembler. Présents parmi les foules qui me suivaient, ils étaient mes messagers car, par leurs récits simples et convaincus, ils faisaient connaître le Christ en disant :

“ C'est lui, nous le reconnaissons. Sur ses premiers vagissements descendirent les berceuses des anges. Les anges nous ont dit, à nous, que les hommes de bonne volonté auront la paix. La bonne volonté, c'est le désir du bien et de la vérité. Suivons-le ! Suivez-le ! Nous obtiendrons tous la paix promise par le Seigneur. ”

Humbles, ignorants, pauvres, mes premiers messagers parmi les hommes s'échelonnèrent comme des sentinelles le long des routes du Roi d'Israël, du Roi du monde. Yeux fidèles, bouches honnêtes, cœurs affectueux, encensoirs qui exhalaient le parfum de leurs vertus pour rendre moins corrompu l'air de la terre autour de ma divine Personne, qui s'était incarnée pour eux et pour tous les hommes, je les ai trouvés jusqu'au pied de la croix, après les avoir bénis de mon regard le long de la voie sanglante du Golgotha. Ils sont les seuls — avec quelques rares personnes — à ne pas m'avoir maudit au milieu de la foule déchaînée. Eux m'ont aimé, ils ont cru, espéré contre tout, et ils ont porté sur moi un regard de compassion en se remémorant la nuit lointaine du jour de ma naissance, et en pleurant sur l'Innocent qui avait dormi de son premier sommeil sur un bois inconfortable et de son dernier sur un bois encore plus douloureux. Cela parce qu'en me manifestant à eux, qui avaient l'âme droite, je les avais sanctifiés.

Et il en fut ainsi pour les trois sages d'Orient, pour Siméon et Anne dans le Temple, pour André et Jean au Jourdain, pour Pierre, Jacques et Jean au Thabor, pour Marie-Madeleine à l'aube de la Pâque, pour les Onze,

pardonnés sur l'Oliveraie, et encore avant à Béthanie, de leur égarement... Non, Jean, le pur, n'eut pas besoin de pardon. Il fut le fidèle, le héros toujours aimant. L'amour très pur qu'il avait en lui et sa pureté d'esprit, de cœur, de chair, l'ont préservé de toute faiblesse.

645.10 Gamaliel et Hillel n'étaient pas simples comme les bergers, saints comme Siméon, sages comme les trois mages. Chez Gamaliel, et chez son maître et parent, s'étaient développées des lianes pharisaïques pour étouffer la lumière et le libre développement de l'arbre de la foi. Mais, dans leur être pharisien, ils gardaient la pureté d'intention. Ils croyaient être dans le juste, et ils désiraient l'être. Ils le désiraient par instinct, parce que c'étaient des justes, et par intelligence, car leur esprit mécontent s'écriait :

“ Ce pain est mêlé à trop de cendre. Donnez-nous le pain de la vérité. ”

Or Gamaliel n'avait pas assez de force pour trouver le courage de briser ces lianes pharisaïques. Son humanité le tenait encore trop esclave, et avec elle, les considérations de l'estime humaine, du danger personnel, du bien-être familial. Pour toutes ces raisons, Gamaliel n'avait pas su comprendre “ le Dieu qui passait parmi son peuple ”, ni employer “ cette intelligence et cette liberté ” que Dieu a données à tout homme pour qu'il en use pour son bien. Seul le signe attendu pendant tant d'années, le signe qui l'avait terrassé et torturé par d'incessants remords, allait susciter en lui la reconnaissance du Christ et le changement de son ancienne manière de penser. Celle-ci était due à ce que les scribes, les pharisiens et les docteurs avaient corrompu l'essence et l'esprit de la Loi, en étouffant la simple et lumineuse vérité venue de Dieu sous un tas de préceptes humains souvent erronés, mais toujours avantageux pour eux. Mais, de rabbi de l'erreur, Gamaliel allait devenir, après une longue lutte entre son ancien moi et son moi actuel, disciple de la vérité divine.

645.11 Du reste, il n'avait pas été le seul à rester dans l'indécision et à manquer de force pour agir. Joseph d'Arimatee, et plus encore Nicodème, ne surent pas écarter sur-le-champ les coutumes et les lianes juives pour embrasser ouvertement la nouvelle Doctrine, si bien qu'ils avaient l'habitude de venir trouver le Christ “ en secret ” par crainte des juifs, ou bien de le rencontrer comme par hasard, et tout au plus dans leurs maisons de campagne ou dans celle de Béthanie, chez Lazare, parce

qu'ils la savaient plus sûre et plus redoutée par les ennemis du Christ, qui connaissaient bien la protection de Rome pour le fils de Théophile.

Pourtant ceux-ci furent toujours plus avancés dans le bien et plus courageux que le rabbi Gamaliel, au point d'oser manifester leur pitié par leur attitude le vendredi saint.

645.12 Mais remarquez, vous qui lisez, la puissance de sa droiture d'intention. Grâce à elle sa justice, très humaine, se teinte de spirituel. Celle de Saul, au contraire, se souille de démoniaque à l'heure où le déchaînement du mal les met, lui et son maître Gamaliel, au carrefour du choix entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste.

L'arbre du bien et du mal se dresse devant tout homme pour lui présenter ses fruits mauvais sous un aspect plus attirant et plus alléchant, alors que dans le feuillage, avec une voix trompeuse de rossignol, siffle le Serpent tentateur. Il appartient à l'homme, créature douée de raison et dotée d'une âme que Dieu lui a donnée, de savoir discerner et vouloir le fruit qui est bon parmi ceux, nombreux, qui ne le sont pas, qui blessent et font mourir l'esprit. Il lui faut cueillir le bon fruit, même s'il se pique et si cela lui coûte, même si le goût en est amer et l'aspect médiocre. La métamorphose qui le rend tellement plus lisse et agréable au toucher, doux au palais, beau à voir, arrive seulement lorsque, par justice d'esprit et par raison, il sait choisir le bon fruit, et se nourrir de son suc, qui est amer, mais saint.

Saul tend des mains avides vers le fruit du mal, de la haine, de l'injustice, du crime, et cela jusqu'à ce qu'il soit foudroyé, abattu, rendu aveugle à la vue humaine afin d'acquérir la vue surnaturelle et de devenir, non seulement juste, mais apôtre et confesseur de Celui qu'il haïssait et persécutait dans ses serviteurs.

Gamaliel tend les mains vers les fruits du bien, en rompant les lianes tenaces de son humanité et du judaïsme, pour faire naître et fleurir une lointaine semence de lumière et de justice, non seulement humaine mais surnaturelle, que ma quatrième épiphanie — ou manifestation, pour employer un mot peut-être plus clair et plus compréhensible —, lui avait mise dans le cœur, dans son cœur aux intentions droites. Cette semence, il l'avait gardée et défendue avec une honnête affection et une noble soif de la voir pousser et fleurir. Sa volonté et mon sang rompirent la dure

écorce de cette lointaine semence qu'il avait conservée dans son cœur pendant des dizaines d'années, dans ce cœur de pierre qui se fendit en même temps que le voile du Temple et que la terre de Jérusalem, et qui cria son suprême désir vers moi qui ne pouvais plus l'entendre de mes oreilles, mais qui l'entendais bien avec mon divin esprit quand il était, allongé par terre, au pied de la croix. Et sous le soleil de feu des paroles des apôtres et des meilleurs disciples, et à la vue de la pluie de sang d'Etienne, mon premier martyr, cette semence fit des racines, devint un arbre, fleurit et fructifia.

La plante nouvelle de son christianisme a poussé là où la tragédie du vendredi saint avait abattu, déraciné, détruit toutes les plantes et herbes anciennes. La plante de son christianisme nouveau et de sa sainteté nouvelle est née et s'est dressée devant mes yeux.

Pardonné par moi, bien que coupable de ne pas m'avoir compris plus tôt, en raison de sa justice qui ne voulut pas participer à ma condamnation ni à celle d'Etienne, son désir de devenir pour moi un disciple, un fils de la Vérité, de la Lumière, fut béni aussi par le Père et l'Esprit sanctificateur. De désir, il devint réalité, sans avoir besoin d'être puissamment et violemment foudroyé, comme cela fut nécessaire pour Saul sur le chemin de Damas, pour cet arrogant qu'aucun autre moyen n'aurait pu conquérir et amener à la justice, à la charité, à la lumière, à la vérité, à la vie éternelle et glorieuse des Cieux. »

## 10 janvier 1945 – Messe du Pape Marcel dans les catacombes du martyr Valens

Le 16 janvier 1945

A 6 h. du matin.

J'écris à la lumière de la petite lampe à cire, et je ne sais ce que cela va donner. Mais je ne veux pas subir ce que j'ai souffert hier. J'étais en train de réciter le "Veni Sancte Spiritus" quand la vision suivante se présente à mes yeux, si irrésistiblement que je comprends l'inutilité d'insister pour prier. Je la suis donc. Et, comme je la vois complexe, je l'écris comme je le peux à cette lumière. Je suis certainement dans les catacombes. Laquelle? En quel siècle? Je l'ignore. Je me trouve dans une église des catacombes de cette forme:

En gros, il s'agit d'un rectangle qui donne sur une vaste salle circulaire au milieu de laquelle se trouve l'autel: une table rectangulaire, loin des murs, couverte d'une vraie nappe, c'est-à-dire d'une toile de lin avec de larges ourlets sur les quatre côtés, mais sans dentelles ni broderies.

Une scène évangélique est représentée sur la paroi de l'abside: le Bon Pasteur. Certes, ce n'est pas un chef-d'œuvre: une route de campagne qui ressemble à de la boue jaune; une tache verdâtre au delà, à gauche du spectateur, doit représenter le pré; sept brebis, assemblées au point de paraître ne faire qu'un seul bloc — on voit le museau uniquement des premières, tandis que les autres ressemblent à des paquets ventrus —, marchent sur le chemin en direction du spectateur, aux bords du pré.

Le Bon Pasteur est à côté d'elles, au fond, vêtu de blanc; son manteau est d'un rouge décoloré. Il porte sur les épaules une agnelle qu'il tient par les pattes. Le peintre ou l'auteur de la mosaïque a fait de son mieux... mais l'on ne peut vraiment pas dire que Jésus soit beau. Il a le visage inexpressif — plus large que long car vu de face —, les cheveux qui pendent, poisseux, trop sombres et opaques, qui caractérisent les peintures et les mosaïques des premiers chrétiens. Il n'a même pas de barbe. Malgré sa laideur, il garde cependant un regard triste et plein d'amour qui attire et sur la bouche une esquisse de sourire douloureux qui laisse songeur.

A l'endroit indiqué par une petite croix, il y a une ouverture basse. Elle est si basse que seul un enfant pourrait y passer sans se heurter la tête. Au-dessus, une pierre tombale de la longueur d'un homme indique une niche. Il y est écrit "Pax", mot alors en usage, et, dessous, en latin: "Ossements du bienheureux martyr Valens ". De chaque côté de l'épigraphe, une burette et une feuille de palme sont gravées.

Au fond de l'église, là où j'ai marqué un rond, il y a une autre ouverture basse, auprès de laquelle je vois quatre robustes fossoyeurs armés de pelles et de pioches. Ils se tiennent à côté de deux tas de grès qu'ils ont déblayé. Je suppose qu'ils vivent une époque de persécutions et qu'ils sont prêts à provoquer l'effondrement de la paroi pour dissimuler l'église, en s'aidant des tas de grès déjà prêts.

On retrouve dans l'église l'habituelle clarté tremblotante jaune-rouge des petites lampes à huile. Cette lumière est plus vive vers l'autel. Au fond, c'est tout juste s'il y a quelque lueur, dans laquelle se perdent les silhouettes des personnes, qui plus est vêtues de sombre.

Le calice, encore couvert, est posé sur l'autel. Mais la messe doit être déjà commencée. A l'autel se tient un vénérable vieillard au visage ascétique, extrêmement pâle, à le croire sculpté dans du vieil ivoire. Sa tonsure se perd dans sa calvitie qui lui laisse seulement une couronne de doux cheveux blancs autour de la tête jusqu'au-dessus des oreilles. Le reste est dégarni, et son front paraît immense. Plus bas brillent deux yeux clairs célestes, doux, tristes, mais limpides comme ceux d'un petit enfant. Il a un nez long et fin, une bouche qui porte la ride caractéristique des personnes âgées, des mâchoires fort édentées. Un vrai visage de saint, maigre et austère.

Je le vois bien parce qu'il est tourné vers moi: il célèbre en effet le rite de l'autre côté de l'autel. Il porte la chasuble en usage à l'époque — autrement dit en forme de cape —, et, au-dessus, le pallium et l'étole.

Trois jeunes gens sont agenouillés devant l'autel ( là où j'ai mis les trois points ). Les deux de chaque côté portent le court vêtement des diacres, avec les manches larges qui descendent un peu plus bas que les coudes. Celui du centre porte ce qui est déjà une chasuble, dont les manches sont faites d'un mantelet qui va des côtes aux omoplates, ainsi que l'étole en bandoulière. Si je me souviens bien, je ne voyais pas cette étole lors des

premières messes, et j'en déduis que je ne suis pas en présence d'une scène des tous premiers temps.

Je pense me trouver à la fin du IIe siècle ou au début du IIIe. Toutefois, je peux me tromper, car c'est là une réflexion personnelle et, en matière d'archéologie chrétienne et des cérémonies de cette époque, je suis analphabète.

Le Pape — le pallium indique que ce doit être lui — passe devant l'autel et vient se placer en face des trois jeunes agenouillés. Il impose les mains au premier et au dernier en récitant des prières en latin. Il va ensuite devant celui du centre, celui qui porte l'étole en bandoulière, et à son tour lui impose les mains sur la tête; puis, assisté par un servent en vêtement de diacre, il plonge les doigts dans un vase en argent et oint le front et les paumes des mains du jeune homme, lui souffle sur la figure - plutôt il commence par souffler puis oint ses mains - , les lie par un pan de l'étole que le servent a délié de son propre corps, et lui passe l'autre partie sur le cou comme un joug.

Enfin, il le fait se relever et, le tenant par ses mains liées, lui fait monter les trois marches qui mènent à l'autel et embrasser ce dernier puis ce qui soutient ce que je suppose être l'Évangile: un volumineux rouleau tenu par un ruban rouge. En dernier lieu, il l'embrasse à son tour, l'emmène de l'autre côté et continue la messe.

Je comprends alors que celle-ci venait tout juste de commencer: en effet, comme elle est presque identique à la nôtre - ce qui me confirme dans l'idée que nous nous trouvons à la fin du IIe siècle au moins -, l'on en arrive à l'évangile. C'est le nouveau prêtre qui le chante — car je pense qu'il s'agissait d'une ordination sacerdotale —. Il revient devant l'autel et les deux jeunes qui étaient encore à genoux se lèvent; l'un prend une petite lampe, l'autre le rouleau de l'Évangile que lui tend celui qui servait déjà à l'autel.

Le diacre déroule le rouleau et le tient ouvert au bon endroit; il est en face du nouveau prêtre, celui de la lampe se tenant à côté de lui. Ce nouveau prêtre est grand, brun, il a les cheveux plutôt ondulés et doit avoir la trentaine environ. Son visage est typiquement romain. D'une belle voix, il chante l'Évangile de Jésus, le passage du jeune homme qui lui demande ce qu'il doit faire pour le suivre. Il a une voix assurée et forte, bien posée.

Elle remplit l'église. Il chante d'une voix ferme, un sourire lumineux sur le visage et, lorsqu'il en arrive au: "Va, vends tes biens et donne-les aux pauvres. Tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens, suis-moi ", sa voix éclate de joie et d'amour.

Il embrasse l'Évangile et retourne auprès du Pape qui l'a écouté debout, tourné vers le peuple, les mains jointes dans une attitude de prière. A cet instant, le nouveau prêtre s'agenouille. Le Pape, lui, fait son homélie.

"Baptisé le jour de la naissance du martyr Valens, le nouveau fils de l'Église apostolique romaine, et notre frère, a voulu prendre le nom du bienheureux martyr, mais en lui apportant une modification que l'humilité tirée de l'Évangile lui dictait — car l'humilité est l'une des racines de la sainteté —: il n'a pas voulu s'appeler Valens, mais Valentin.

En fait, c'est un vrai Valens. Voyez le chemin qu'a parcouru le païen dont l'unique religion était le vice et la violence. Vous savez ce qu'il est devenu au sein de l'Église. Certains d'entre vous — en particulier ceux qui lui ont servi de pères et de mères pour un véritable engendrement, ceux dont la parole et l'exemple ont suscité sa conception par notre sainte Mère l'Église et son accouchement pour l'autel et le ciel —, ceux-là donc savent qui était Valens à l'époque où il n'était pas encore chrétien mais ce païen dont lui comme nous ne voulons même pas nous souvenir du nom.

Le païen est mort; par l'eau lustrale, le chrétien est ressuscité. Il est désormais votre prêtre. Que de chemin! Que de chemin! Des orgies aux jeûnes, des tricliniums à l'église, de la dureté, de l'impureté, de l'avarice à l'amour, à la chasteté, à la générosité absolue.

Il était le jeune homme riche; or, un jour, il a rencontré Jésus, notre Seigneur béni, qui lui était porté par le cœur des saints, qui le représentent sans mot dire — il rayonne en effet de leur âme —. Les doux yeux du Maître se sont fixés sur le visage du païen, et le païen en a éprouvé une séduction qu'aucun plaisir ne lui avait encore procuré, une nouvelle émotion au nom inconnu, une sensation indescriptible, un je-ne-sais-quoi de doux comme la caresse d'une mère, d'honnête comme une odeur de pain à peine sorti du four, de pur comme une aurore printanière, de sublime comme un songe céleste.

Vous disparaissiez comme des fantômes du monde et de l'Olympe païen quand Jésus, le Soleil, embrasse l'un de ses appelés. Vous vous dissolvez comme des nuages. Vous fuyez comme des cauchemars démoniaques. Que reste-t-il de vous, alors que vous paraissiez être si splendides? Un sale monceau de détritrus mal réduits en cendres et à l'odeur de corruption encore fétide.

"Bon Maître, que dois-je faire pour te suivre et avoir la vie éternelle?", demandait-il. Le doux Maître divin lui donna alors l'enseignement de Vie par ces quelques mots: "Observe ses commandements." Oh, il ne pouvait pas dire: "Suis la Loi!" Le païen ne la connaissait pas. Il lui dit donc: "Tu ne tueras pas. Tu ne commettras pas d'adultère. Tu ne voleras pas. Tu ne porteras pas de faux témoignage. Honore ton père et ta mère. Et: tu aimeras Dieu et ton prochain comme toi-même." Des paroles neuves! Des buts auxquels on n'avait jamais pensé! D'infinis horizons baignés de lumière, de sa lumière.

Le païen ne pouvait pas répondre comme le jeune homme riche. Il n'était pas en mesure de le faire. En effet, le paganisme renferme tous les péchés, et il les avait tous au fond du cœur. Mais il a désiré pouvoir le faire. Il vint donc trouver un pauvre vieillard, le Pape persécuté, et lui dit en pleurant: "Donne-moi la Lumière, donne-moi la Science, donne-moi la Vie! Donne-moi une âme dans mon corps de brute!

Le pauvre vieillard que je suis prit alors l'Évangile, et y puisa la Lumière, la Science, la Vie pour ce mendiant en larmes. J'ai tout trouvé pour lui dans l'Évangile de notre Seigneur Jésus. C'est ainsi que j'ai pu lui donner une âme, appeler son âme morte à la vie et lui dire: "Voici ton âme. Garde-la pour la vie éternelle.

Devenu pur grâce au bain baptismal, il s'est alors adonné à la recherche du bon Maître, l'a trouvé encore et lui a dit: "Je peux maintenant t'annoncer que je fais ce que tu m'as dit. Que me manque-t-il pour te suivre?" Le bon Maître lui répondit: "Va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres. Alors tu seras parfait et tu pourras me suivre."

Oh! A cet instant, Valentin a dépassé le jeune homme de Palestine! Il n'est pas parti, incapable de se séparer de tous ses biens. Au contraire, il m'a apporté ces biens pour les pauvres du Christ et, libre du joug des

richesses, ce joug pesant qui empêche de suivre Jésus, il m'a demandé le joug lumineux, sublime, paradisiaque du sacerdoce.

Le voici. Vous l'avez vu monter à son autel sous ce joug, les mains liées, prisonnier du Christ. Désormais, il rompra pour vous le Pain éternel et vous désaltèrera par le Vin divin. Mais, pour devenir parfaits aux yeux du bon Maître, lui comme moi désirons quelque chose de plus: faire de nous-mêmes du pain et du vin, nous immoler, nous rompre, nous presser jusqu'à la dernière goutte, nous réduire en farine pour devenir hosties. Vendre enfin l'ultime, l'unique richesse qui nous reste: la vie. Pour moi, ma vie déclinante de vieillard. Pour lui, sa vie florissante de jeune homme.

Oh, ne nous déçois pas, Pontife éternel! Accorde-nous le bienheureux martyr! C'est avec notre sang que nous voulons écrire ton Nom: Jésus notre Sauveur. Nous désirons un autre baptême, pour notre étoile que l'imperfection humaine ne cesse de corrompre: celle du sang. Pour monter vers toi avec des étoiles immaculées et te suivre, ô Agneau de Dieu qui enlèves les péchés du monde, qui nous les a enlevés par ton sang! Bienheureux martyr Valens, nous nous trouvons dans ton église: implore pour ton Pape Marcel et pour ton frère prêtre les mêmes palmes et couronnes que toi."

Rien d'autre.

**11 février 1945 – Martyre du prêtre Diomède, à l'époque des premières persécutions**

Au milieu de mes propres souffrances, je vois d'autres souffrances.

Une sorte de puits circulaire d'une largeur de quelques mètres carrés. Son diamètre soit tourner autour de quatre ou cinq mètres au plus et il est presque aussi haut, sans fenêtre. Une petite porte étroite en fer est encastrée dans une muraille de presque un mètre d'épaisseur.

Au milieu du plafond, un trou rond d'un diamètre de cinquante centimètres tout au plus sert à l'aération de ce puits. Sur le sol en terre battue se trouve un autre trou dont provient une puanteur fétide et un gargouillis d'eaux profondes, comme si l'on était près d'une rivière ou encore si des égouts passaient là en direction de la rivière.

L'endroit est malsain, humide, fétide. De l'eau passe par les murs, le sol est imprégné de matières répugnantes, car je comprends que le trou du plafond sert d'écoulement aux déchets de la cellule supérieure.

Dans cette horrible prison, où règne une pénombre épaisse qui permet à peine d'entrevoir l'essentiel, se trouvent deux personnes. L'une est couchée par terre, dans l'humidité, contre le mur auquel elle est enchaînée par un pied. Mais elle ne fait aucun geste. L'autre est assise à côté, la tête dans les mains. C'est un vieillard, car je vois que le haut de son crâne est tout chauve.

Au-dessus, dans l'autre cellule, il doit y avoir plusieurs personnes, car j'entends des voix et du remue-ménage. Des voix d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards qui se mêlent aux voix fraîches de jeunes filles et à celles, puissantes, d'adultes.

De temps à autres ils chantent des hymnes mélancoliques qui gardent, jusque dans leur tristesse, quelque chose de paisible. Leurs voix résonnent contre les murs épais comme dans une salle à la bonne acoustique. Un très bel hymne dit:

" Conduis-nous à tes eaux fraîches.  
Emmène-nous dans tes jardins fleuris.  
Donne ta paix aux martyrs

Qui espèrent, qui espèrent en toi.  
C'est sur ta sainte promesse  
Que nous avons fondé notre foi.  
Ne nous déçois pas, Jésus Sauveur,  
Car nous avons mis notre espoir en toi.  
Nous marchons joyeux vers les martyrs  
Pour te suivre dans le beau paradis.  
C'est pour cette Patrie que nous quittons tout  
Et nous ne voulons, nous ne voulons que toi. "

Lorsque ce dernier chant s'éteint lentement, une lumière apparaît, et un bras se tend, tenant une petite lampe. Un visage d'homme apparaît aussi. Il regarde. Il voit que l'homme couché ne bouge pas et que l'autre, la tête dans les mains, ne le voit pas, si bien qu'il appelle: "Diomède! Diomède ! C'est l'heure! "

L'homme assis se lève et, traînant sa longue chaîne, vient sous la trappe.

" Paix à toi, Alexandre.

— Paix, Diomède.

— Tu as tout?

— Tout. Priscilla a osé venir, travestie en homme. Elle s'est rasé les cheveux pour avoir l'air d'un fossoyeur. Elle nous a apporté de quoi célébrer le Mystère. Que fait Agapet?

— Il ne se plaint plus. Je ne sais s'il dort ou s'il est mort. Je voudrais voir... pour réciter sur lui les prières des martyrs.

— Nous te faisons descendre la lampe. Attends. Ce sera une joie pour lui que de recevoir le Mystère."

Un cordon de ceinture noué leur permet de faire descendre la petite lanterne dans les mains de Diomède qui, je le vois bien maintenant, est un vieillard au visage effilé et austère. Il est très pâle, il ne lui reste que peu de cheveux, mais l'expression de ses yeux est splendide. Dans sa misère d'homme enchaîné dans un tel taudis fétide, il a la dignité d'un roi.

Il détache la lanterne du cordon et se dirige vers son compagnon. Il se penche, l'observe, le touche. Puis il ouvre les bras après avoir posé la lampe par terre, dans un ample geste de commisération. Il prend ensuite les mains du cadavre, déjà presque raidies, et les lui croise sur la poitrine. Ce sont les pauvres mains jaunes et squelettiques d'un vieillard mort de privations.

Il se tourne vers ceux qui l'attendent près du trou et leur dit:

" Agapet est mort. Gloire au martyr de la fosse putride!

— Gloire! Gloire! Gloire au fidèle du Christ, répondent ceux de la cellule supérieure.

— Faites descendre ce qu'il faut pour le Mystère. L'autel ne manque pas. Non plus ses mains, tendues pour servir de support, mais son cœur sans mouvement qui, jusqu'au dernier instant, battait pour notre Seigneur Jésus."

On fait descendre une bourse en étoffe précieuse, dont Diomède sort un petit linge de lin, un pain large et bas, une amphore et un petit calice. Il prépare tout sur la poitrine du mort, célèbre et consacre en récitant de mémoire les prières auxquelles ceux d'en haut répondent. Ce doit être les tout premiers temps de l'Eglise, car la messe ressemble plus ou moins à celle de Paul dans le Tullianum.[\*5]

Après la consécration, Diomède reverse dans l'amphore le vin du calice — qui a un peu la forme d'une cruche et a peut-être été choisi pour cet usage —, remet les saintes espèces dans la bourse et ramène le tout à l'endroit où le cordon l'attend pour remonter la bourse. Pendant que l'on élève celle-ci avec précaution, Diomède donne l'absolution à ses compagnons. Le chant reprend doucement, entonné presque entièrement par des jeunes filles, pendant que les chrétiens communient.

Lorsqu'il cesse, Diomède parle:

"Frères, je comprends que, pour nous, l'heure du cirque et de la victoire éternelle est venue. Elle l'est déjà pour Agapet. Pour vous, ce sera demain. Soyez forts, mes frères. Le supplice ne durera qu'un instant. La

béatitude ne connaîtra pas de fin. Jésus est avec vous. Il ne vous quittera pas, même lorsque les saintes espèces seront consommées en vous. Il n'abandonne jamais ses confesseurs, mais il reste avec eux pour en recevoir sans tarder l'âme lavée par l'amour et par le sang. Allez. A l'heure de la mort, priez pour vos bourreaux et pour votre prêtre. Par ma main, le Seigneur vous donne une dernière absolution. N'ayez pas peur. Vos âmes sont déjà plus pures qu'un flocon de neige qui tombe du ciel."

"Adieu, Diomède!", "Assiste-nous de tes prières, toi qui es saint", "Nous dirons à Jésus de venir te prendre", " Prie pour nous". Tour à tour, les chrétiens se présentent au trou, saluent, sont salués puis disparaissent...

En dernier lieu, on fait remonter la lanterne et l'obscurité revient, encore plus noire, dans cet antre où l'un s'éteint lentement à côté d'un autre déjà mort, dans l'odeur fétide et le gargouillement profond des eaux souterraines. Au-dessus, les chants reprennent, lents et doux.

Personnellement, j'ignore où se passe cette scène. Je dirais que c'est à Rome, à une époque de persécutions. Mais je ne sais de quelle prison il s'agit, pas plus que je ne sais qui est ce prêtre Diomède, au visage si vénérable. Toutefois, par sa tristesse cette vision me touche encore davantage que celle du Tullianum.

### **10 avril 1945 – Martyre d'Irène**

Je vois avec insistance les restes d'un corps humain carbonisé. C'est quelque chose de pitoyable et d'effrayant à voir. Il était tellement rongé par les flammes qu'on aurait dit une informe statue de fer extraite du fond de la mer. On discernait encore la tête par les grands traits que constituent le nez, les pommettes et le menton, mais il y manque la rondeur des joues, la partie charnue du nez, les oreilles et les lèvres. Tout est desséché ou détruit. Il en va de même des extrémités, car celles des bras et des jambes ressemblent à des branches à demi brûlées: la chaleur a changé leur aspect, comme si de la cire en recouvrait les tendons, qui se sont déformés sous l'effet de la chaleur et ont contracté et tordu pieds et mains. Naturellement, il n'y a plus ni cheveux ni sourcils. Je ne saurais dire si ce pauvre être gisant renversé sur les restes d'un feu désormais éteint est un homme ou une femme, un jeune ou un adulte, s'il est brun ou blond. L'endroit semble se trouver à la périphérie d'une ville, là où commence la campagne, dans une zone désolée, caillouteuse, lugubre.

Je ne cesse de contempler ce pauvre corps abandonné à cet endroit et je demande aussitôt: "Mais qui es-tu? "

De longues heures durant, je n'obtiens aucune réponse. Mais maintenant, bien que je me retrouve au même endroit, je le vois animé de gens vêtus à l'antique qui travaillent à la construction d'un énorme bûcher de fagots mêlés à de robustes petits arbres, un bûcher solide, en mesure de bien flamber. Ensuite, je vois encore venir du côté de la ville un cortège de soldats et de population; j'ignore de quelle ville il s'agit, mais il est sûr qu'elle est près de la mer, qui scintille tout au fond sous le soleil de midi.

Une jeune fille, à peine plus âgée qu'une adolescente, est au milieu d'eux. Elle est menée au bûcher. C'est pour elle [qu'il était préparé]. Elle y monte, sereine, sûre d'elle-même, avec cette expression de paix suprême et rêveuse que j'ai toujours vue sur le visage des martyrs.

Une femme la suit jusqu'au pied de la pile de bois et, là, elle la salue. C'est une femme voilée et âgée, comme le révèlent ses formes plutôt épaisses et ce qu'on entrevoit d'elle quand elle soulève son voile pour embrasser la jeune fille.

Elle ne lui dit pas un mot. Rien de plus que des baisers et des larmes. On veut la repousser et, avec rudesse, on la force à s'éloigner alors que les premières flammes lèchent déjà le bûcher et mettent le feu aux bruyères sèches des fagots. Mais, avec une dignité qui n'est pas sans hauteur, elle réplique à ceux qui lui disent: "Pourquoi t'intéresses-tu à cette rebelle? Tu en es parente? Va t-en. On ne peut rester là pour reconforter les ennemis de César.

— Je suis Anastasia, dame romaine, sa sœur. C'est mon droit de rester auprès d'elle comme auprès des sœurs d'hier. Laissez-moi, ou j'en appellerai à l'empereur."

On la laisse faire et elle regarde la petite jeune fille vers qui s'élèvent des langues de feu et des flots de fumée qui la cachent par moments. Elle la voit aussi sereine, souriant à son songe spirituel, insensible à la morsure des flammes; celles-ci s'en prennent tout d'abord aux cheveux, qui brûlent dans une langue de feu fumante, puis aux vêtements... jusqu'au moment où, prenant la place de son vêtement blanc brûlé par les flammes,

l'instrument même de son martyre lui fait une splendide robe de feu vif qui la masque aux yeux de la foule.

"Adieu, Irène. Souviens-toi de moi quand tu seras en paix", crie Anastasia. Alors, de derrière le voile du feu, la jeune voix tranquille répond: "Adieu. Je parle déjà de toi à..." L'on n'entend plus que le rugissement des flammes...

Les soldats et les exécuteurs de la sentence s'éloignent lorsqu'ils comprennent que la mort est survenue, laissant le bûcher finir tout seul son œuvre de destruction.

Anastasia ne bouge pas. Immobile entre la chaleur ardente du feu et celle du soleil — qui est fort dans cette région aride —, elle attend... jusqu'à ce que viennent les ombres du crépuscule au sein desquelles quelques lueurs restantes luisent faiblement entre les branchages du bûcher. On a l'impression qu'elles écrivent des paroles mystérieuses et racontent au soir les gloires de la jeune martyre.

Alors Anastasia bouge. Elle ne se dirige pas vers le bûcher, mais vers une mesure en ruine qui n'est guère éloignée, perdue dans cette campagne nue. Elle y entre avec assurance, à la clarté d'un premier rayon de lune, s'avance vers un petit jardin en friche, se penche sur un puits et appelle. Sa voix résonne comme du bronze dans la cavité du puits. Plusieurs voix lui répondent et, les unes après les autres, des ombres sortent du puits, qui doit être à sec.

"Venez. Il n'y a plus personne. Venez, avant qu'on lui fasse quelque affront. Elle est morte comme elle a vécu, en ange. Je n'ai pas touché à ses cendres parce que... je lui ai tout donné comme le Père de mon âme me l'a ordonné. Mais... oh, c'est trop affreux de voir un jeune lys réduit en cendres!

— Retire-toi. Nous agirons pour toi.

— Non. Je dois m'habituer à ce supplice. Il me l'a dit. Mais alors je ne serai pas seule. Elle et les sœurs seront à mon côté, avec les anges. Soyez là maintenant, frères de Thessalonique."

Ils s'approchent du bûcher définitivement éteint.

Ce n'est plus qu'un tas de cendres éparses sur lequel repose le corps carbonisé que j'ai vu auparavant. Anastasia pleure doucement tandis que, à l'aide des chrétiens, il enveloppe d'un drap précieux le corps que la flamme a momifié.

Ils la posent ensuite sur un brancard et le petit et triste cortège, longeant les contours de la ville, atteint une vaste demeure de belle apparence dans laquelle il pénètre. Ils déposent le corps dans un cimetière creusé dans le jardin tandis que l'un d'eux, un prêtre vraisemblablement, le bénit sous de lents cantiques chantés par les chrétiens présents.

## 23 juillet 1945 – Martyre de Marie et Florence de Cordoue

Peut-être pour me consoler de la vision perdue et faire disparaître l'inquiétude qui demeure en moi quand tant de choses humaines m'empêchent de m'occuper de mon travail, une vision nette mais étrange se présente à moi : un souterrain, certainement une geôle de quelque château. C'est un château musulman, parce que je vois un individu laid à la face patibulaire vêtu comme un turc ou un arabe — plutôt un turc de l'époque antique, à ce qu'il me semble.

Il porte un long cafetan marron dont sort un jupon en une étoffe brillante comme de la soie, rouge foncé, et un pantalon ample serré à la malléole. Ses pieds sont chaussés de babouches sans talon en cuir rouge. Il porte sur la tête un chapeau en forme de cône tronqué marron, entouré d'un cercle d'étoffe vert émeraude enroulée en forme de turban. La prison, ou le souterrain, comme on voudra — car les fenêtres sont au niveau du sol — est agencée de la manière suivante : par un couloir bas dans lequel débouche une échelle raide, on entre par une ouverture voûtée dans une salle basse et sombre comme une cave. Au milieu de celle-ci se trouve un bloc de pierre carré portant en son centre un gros anneau en fer. Le sol est en terre battue. Voilà l'endroit, que je ne réussis absolument pas à représenter par un dessin.

On y conduit une adolescente, très belle, les mains liées dans le dos, et on la jette presque en bas des cinq marches qui relient cette triste pièce au couloir précédent. L'individu décrit ci-dessus l'attend en faisant les cent pas d'un air agité. J'ai d'ailleurs oublié de dire qu'il porte, à la haute ceinture qui maintient son vêtement, un long cimenterre recourbé dont la garde est ornée de pierres précieuses et le fourreau damasquiné en or.

« Je te le demande pour la dernière fois : veux-tu abandonner la religion de ces chiens de juifs et revenir à la sainte foi du Prophète ?

- Non.

- Fais attention. Tu sais que, sur la terre des Maures on vénère seulement Mahomet, le vrai prophète d'Allah ! Et tu sais quel sort attend les apostats.

- Je le sais. Mais vous restez fidèles à votre foi, et moi à la mienne. Vous, à la vôtre qui est fausse, moi à la mienne, qui est la vraie.

- Je te ferai ôter la vie sous les tortures.
- Mais tu ne m'ôteras pas le ciel et ses joies.
- Tu perdras la santé, la vie, la joie, tout.
- Mais je retrouverai Dieu et sa Mère la Vierge Marie, ainsi que ma mère qui m'a engendrée à Dieu ».

L'homme tape du pied rageusement et ordonne de la fouetter avec des verges en fer.

On arrache les vêtements du corps de la jeune fille qui est dénudée jusqu'à la ceinture, on les lui retourne sur les hanches sans lui détacher les mains qui sont ainsi recouvertes par les vêtements. On lui passe une corde au cou comme s'il s'agissait d'un collier et on l'assure, après l'avoir fait agenouiller près du bloc carré, à l'anneau, de sorte qu'elle touche du menton cette pierre dure. Deux bourreaux musclés pris dans l'escorte qui l'a traînée là commencent alors à la frapper sur ses jeunes épaules, sur le cou, sur la tête, férocement. Chaque coup crée une ampoule pleine de sang sur sa chair tendre et blanche. Quand la tête est frappée, son menton bat durement sur la pierre et se blesse, les dents s'entrechoquent sûrement, provoquant la douleur. Comme elle est agenouillée loin du bloc de pierre, qu'elle a les mains liées dans le dos et qu'elle est obligée de se pencher à angle droit, elle ne peut trouver aucun soulagement et, s'ajoutant aux coups, sa position même est torture.

Le juge n'était pas encore satisfait; il surveille cette torture les bras croisés comme s'il assistait à un paisible spectacle et ordonne d'intensifier les coups sur la tête « pour qu'elle ressemble davantage à son maudit Christ », ricane-t-il.

Et les bourreaux frappent, frappent, avec des fines verges, presque flexibles — je pense qu'elles doivent être en acier —, qui pleuvent en gerbes sur sa pauvre tête après avoir sifflé dans l'air. Les cheveux se prennent dans les verges et sont arrachés à foison; ceux qui restent deviennent rouges de sang parce que la peau se déchire et que l'os crânien se découvre, tandis que le sang coule le long du cou, derrière les

oreilles et descend sur la poitrine nue, s'arrêtant à la ceinture où il est absorbé par les vêtements.

« Assez ! », ordonne le juge.

Ils la détachent, la rhabillent et, comme elle est presque évanouie, ils l'étendent sur le sol.

Le juge lui donne des coups de pied et, lorsque la jeune fille ouvre les yeux (un regard doux et douloureux d'agneau torturé), il lui demande:

« Tu apostasies ?

« - Non." Ce n'est plus le "non" triomphal d'avant, mais malgré sa faiblesse, il est assuré.

« Ton frère s'en occupera. Et il sera pire que moi. Qu'on l'appelle et qu'on la lui donne ! »

Puis, sur un dernier coup de pied, le juge s'en va...

... et la vision s'achève dans un nouvel endroit, certainement encore une prison car il y a des cours avec des fenêtres aux grilles solides, et on entend des voix qui blasphèment et disent des choses triviales se mêler à des chants chrétiens qui en proviennent.

La jeune fille se trouve maintenant en compagnie d'une autre de son âge [8], et elles sont conduites dans une salle pompeuse où je revois le juge d'avant, entouré d'autres musulmans, des serviteurs ou des juges d'un rang inférieur.

« Il me faut donc encore vous interroger ! C'est la dernière fois. Mais que voulez-vous donc ?

« - Mourir pour Jésus Christ.

« - Mourir pour Jésus Christ ! Mais toi, Flore, tu sais ce que veut dire la torture !

« - Je sais ce que veut dire Jésus.

« - Vous savez bien que je pourrais vous garder pendant votre vie entière chez les... (je dis : les femmes de mauvaise vie, mais il a employé un vilain mot) comme vous l'avez été ces jours derniers ? Dans ce cas, qu'emporterez-vous au ciel ? Boue et ordures ».

L'autre jeune fille parle :

« Tu te trompes. Cela reste ici, avec toi. Je crois fermement que, par grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, de Marie sa Mère dont je porte le nom, de tous les saints du paradis parmi lesquels, dernièrement, mon frère diacre martyrisé par toi [10], une fois montés au ciel nous pourrions faire éclore la semence jetée en tant de pauvres cœurs enfermés en une chair infâme, et sauver ainsi les malheureuses sœurs au nombre desquelles tu nous as mises dans l'espoir qu'elles nous corrompent et qu'elles brisent en nous la fermeté de la foi; mais, sache-le, nous en sommes sorties encore plus pures et plus fermes, plus désireuses que jamais de mourir pour ajouter notre sang à celui du Christ et sauver nos malheureuses compagnes.

« - Appelez les bourreaux. Qu'elles soient décapitées !

« - Que le vrai Dieu te récompense de nous ouvrir le ciel et qu'il touche ton cœur. Viens, Flore ! Allons-y en chantant ».

Et elles sortent en chantant le magnificat...

Jésus me dit :

« Tu as appris l'histoire des vierges et martyres Flore et Marie de Cordoue, à l'époque où l'Espagne était aux mains des Maures, au neuvième siècle. Ce sont de saintes martyres, quasiment ignorées, mais comme elles sont bienheureuses au ciel ! ».

[Cette vision est suivie des chapitres EMV 228, 229 et 231 aux dates du 24, 25 et 27 juillet 1945.]

## 4 novembre 1945 – Martyre de sainte Martine

Il est 20 h. Je suis envahie par une allégresse surnaturelle si vive qu'elle a déjà un goût d'extase. Je ne sais d'où elle provient, parce que je n'en ai aucune raison. Je suis fatiguée, pleine de douleurs, étourdie parce qu'il m'a fallu parler beaucoup et entendre des choses qui étaient tout sauf des raisons de me réjouir: des ruines de l'âme... Imaginez-vous ma souffrance. Et pourtant voici cette joie qui me vient, si vive... si vive.

Puis un lieu en maçonnerie m'apparaît: de grosses murailles obscures, humides me semble-t-il, et de la couleur du café très clair ou de la boue très foncée. Cet endroit ressemble à une rotonde d'où partent des couloirs. Je parle de couloirs parce qu'on ne voit pas le ciel, il y a un plafond haut et foncé comme les murailles aux larges pierres carrées de Tullianum [\*56].

Une personne m'apparaît au centre exact de la rotonde. C'est un peu plus qu'une enfant. Elle doit avoir une douzaine d'années tout au plus, et son corps est moins développé que celui de sainte Agnès[\*57], dont elle diffère aussi parce qu'elle est plus petite, brune et que sa peau est d'un blanc qui tire sur le brun. Elle a deux grands yeux noirs fort doux, un peu tristes, un peu las, comme s'ils avaient beaucoup souffert ou comme s'ils appartenaient à quelqu'un qui a beaucoup souffert. Son sourire est doux, lui aussi un peu triste.

Elle porte un vêtement tout blanc en lin, flou, sans ceintures, avec des manches jusqu'au coude dont il sort deux avant-bras bien tournés qui se terminent en deux petites mains brunes croisées sur la poitrine. Son visage est lumineux, mais sans plus.

Ce n'est pas un visage rayonnant de bienheureuse. C'est une douce apparition, lumineuse cependant, d'une lumière d'étoile sous un léger voile de nuage. Mais elle m'attire, car c'est une lumière d'une suavité pure qui procure paix et joie. Le contraste avec les murailles sombres est des plus vifs. Elle me regarde et sourit.

Derrière son dos, des deux côtés que j'ai indiqués par un trait, des hommes vêtus d'un court vêtement jaune-gris partent en courant. Quatre vont vers le nord, en direction d'une lumière à peine visible et lointaine, comme si l'autre couloir aboutissait à un endroit ouvert, les autres en direction du sud vers des ténèbres plus épaisses, à tel point que je ne

saisis pas combien ils sont. Je comprends, en revanche, que la jeune fille est une martyre, parce qu'elle tient une petite palme serrée sur la poitrine, entre ses bras croisés, une palme blanche, j'ose même dire spiritualisée, tout comme le lin de sa tunique, qui est plus immatériel et plus splendide que le plus beau des lins.

J'ignore toutefois de qui il s'agit, et je lui demande: "Qui es tu?" Elle me répond: "Martine. C'est ici le lieu où j'ai beaucoup souffert. L'un des lieux. Car j'ai énormément souffert, sous plusieurs martyres avant l'épée. Et ceux qui s'enfuient sont ceux qui m'ont martyrisée. Ceux qui vont vers la lumière sont ceux que j'ai sauvés par ma souffrance et baptisés de mon sang. Les autres, ceux qui n'ont pas voulu se convertir à Jésus. Mais je suis heureuse désormais, la souffrance n'existe plus.

Il faut tout souffrir, pour venir à la gloire. Rappelle-toi: je suis Martine... et je suis particulièrement invoquée dans les invocations de l'Eglise. Oh, que Jésus est bon! Pour un peu de souffrance, il donne tellement de joie et de pouvoir! Adieu. Je suis ton amie. Tu ne te souviens pas de moi. Et pourtant, tu m'as connue et aimée à l'époque où tu étais une adolescente de mon âge. Moi, en revanche, je t'ai toujours aimée, avec Agnès. Que la lumière du paradis resplendisse toujours en toi et t'aide à amener nombre d'âmes à la Lumière. Adieu. Reçois ceci: je t'asperge de mes baumes."

Elle agite alors la palme vers moi, puis recroise les bras sur la poitrine et disparaît de ma vue avec un chant doux, immatériel, impossible à répéter, et tout resplendit dans cet endroit obscur pendant qu'elle s'en va, laissant seulement derrière elle un grand parfum indescriptible.

Je prends mon missel: il s'y trouve quatre lignes sur sainte Martine le 30 janvier. Je consulte un vieux livre de prières: elle n'y est même pas nommée. Je cherche dans ma mémoire: rien. L'obscurité historique complète. Il me reste néanmoins son amitié, son regard, son sourire, le parfum de ses baumes. Et la joie d'auparavant dure et m'emporte haut, très haut...

## 24 novembre 1946 – Vision longue et terrifiante des martyrs chrétiens

Les martyrs et leurs conquêtes.

Je vois un endroit qui, par son architecture et ses personnages, me rappelle beaucoup le Tullianum lors de la vision de la mort du petit Castulus[\*136]. Il me rappelle également d'autres sites romains comme les cellules des cirques où j'ai vu être entassés les chrétiens sur le point d'être jetés aux lions. Mais ce n'est aucun d'eux.

Comme à l'accoutumée, les murailles sont faites de robustes pierres carrées superposées. La lumière est faible et triste comme si elle filtrait par des meurtrières et se mêlait à la lueur incertaine d'une lampe à huile insuffisante pour éclairer l'endroit. Cet endroit est très certainement une prison, et une prison pour chrétiens, mais à la différence des autres sites que j'ai vus, ce lieu sombre et triste n'est fermé par aucune porte ou muraille.

Dans un coin, un large couloir part de la pièce et va je ne sais où. En légère courbe comme s'il faisait partie d'une grande ellipse, il est lui aussi construit avec les pierres rectangulaires habituelles et mal éclairé par une petite flamme. L'endroit est vide. Mais sur le sol, qui semble être en granit et où de grosses pierres sont éparses en guise de sièges, se trouvent des vêtements.

Un bruit sourd vient de je ne sais où, comme celui d'une tempête de mer entendue de loin. Il est parfois plus étouffé, parfois plus fort. Il tient du grondement, peut-être sous l'effet des murs courbés qui doivent faire écho en l'amplifiant. C'est un bruit étrange. Je crois parfois entendre une vague ou une grande cascade, à d'autres moments j'ai l'impression qu'il se compose de voix humaines et je pense alors aux hurlements d'une folle.

A d'autres moments encore il me semble fait de sons inhumains pendant lesquels l'autre bruit s'interrompt pour exploser d'autant plus fort ensuite... Mais maintenant un bruit de pas de plusieurs personnes provient du couloir en ellipse, qui s'éclaire vivement comme si l'on apportait d'autres lampes, bruit de pas accompagné des faibles gémissements de personnes qui souffrent.

Voici alors la terrible scène. Précédé par deux hommes colossaux d'un certain âge, barbus et à demi nus, munis de torches allumées, s'avance un groupe de personnes ensanglantées, se soutenant les unes les autres, certaines même portées. J'ai dit: des personnes, mais le mot est impropre.

Ces corps lacérés, mutilés, ou verts ; ces visages aux joues marquées par d'atroces blessures qui ont déchiré la bouche jusqu'à l'oreille, ou fendu une joue jusqu'à laisser voir les dents fixées sur les mâchoires, ou arraché un œil qui pend hors de l'orbite privée de sa paupière désormais inexistante, ou qui manque carrément comme à la suite de quelque ablation barbare; ces têtes découvertes de leur cuir chevelu comme si une cruelle explosion les avait scalpées... ils n'ont plus l'air de personnes humaines.

C'est une vision macabre comme un cauchemar, comme le rêve d'un fou... Ils sont la preuve qu'en l'homme un fauve se cache, prêt à se montrer et à défouler ses instincts en saisissant tout prétexte qui justifie sa fureur bestiale. Le prétexte est ici la religion et la raison d'état. Les chrétiens sont les ennemis de Rome et du divin César, ils offensent les dieux, par conséquent ils doivent être torturés.

Et ils le sont. Quel spectacle ! Des hommes, des femmes, des vieillards, des petits enfants, des jeunes filles sont là pêle-mêle en attente de mourir de leurs blessures ou à la suite d'un nouveau supplice.

Cependant, mis à part le gémissement inconscient de ceux que la gravité de leurs blessures rend fous de douleur, l'on n'entend pas la moindre plainte. Les hommes qui les ont amenés les abandonnent à leur sort et se retirent; les moins blessés tentent alors de secourir les plus graves, ceux qui en ont la moindre possibilité vont se pencher sur les mourants, ceux qui ne peuvent se tenir debout se traînent sur les genoux ou rampent sur le sol à la recherche de la personne qui lui est la plus chère ou de celle qu'il sait être plus faible physiquement, peut-être aussi spirituellement.

Ceux qui peuvent encore se servir de leurs mains essaient de venir en aide aux formes nues en les recouvrant des vêtements tombés au sol, ou bien ils donnent aux membres des blessés des positions qui n'offensent pas la modestie, et étendent sur eux quelque lambeau de vêtement.

Quelques femmes prennent sur leur sein les enfants mourants — et qui ne sont peut-être même pas les leurs — qui pleurent de douleur et de peur. D'autres se traînent auprès d'adolescentes couvertes uniquement de leurs cheveux dénoués, et essaient de revêtir leurs formes virginales avec des vêtements blancs trouvés par terre.

Ces vêtements s'imprègnent de sang, et l'odeur du sang mêlée à la lourde fumée de la lampe à huile sature l'air de la pièce. De saints dialogues pleins de pitié s'engagent à voix basse.

« Tu souffres beaucoup, ma fille? », demande un vieillard au crâne découvert dont la peau pend sur la nuque comme un bon net tombé. Il ne peut plus rien voir car ses yeux ne sont plus que deux plaies sanglantes.

Il s'adresse à une femme qui a dû être une épouse épanouie mais n'est plus qu'un tas de sang; en un geste désespéré d'amour, elle presse sur son sein ouvert, du seul bras avec lequel elle peut encore le faire, son petit enfant qui tète le sang de sa mère au lieu du lait qui ne peut plus couler de ses seins lacérés.

"Non, mon père... le Seigneur m'aide... Si au moins Severus pouvait venir... L'enfant... Il ne pleure pas... il n'est peut-être pas blessé... Je sens qu'il cherche mon sein... Ma blessure est-elle grave? Je ne sens plus une main et je ne peux pas... je ne peux pas regarder parce que je n'ai plus la force de voir... Ma vie... s'enfuit avec mon sang... Suis-je couverte, père?

— Je ne sais pas, ma fille. Je n'ai plus d'yeux... »

Plus loin se trouve une femme qui rampe sur son ventre comme un serpent. Par une déchirure à la base des côtes, on voit ses poumons respirer.

« Tu m'entends encore, Christina ? », demande-t-elle en s'inclinant sur une adolescente nue, sans blessure mais au visage couleur de mort. Une couronne de roses est encore posée sur son front, sur ses cheveux noirs défaits. Elle est à demi évanouie.

Mais à la voix et à la caresse de sa mère, elle bouge et rassemble ses forces pour dire:

« Maman... » Sa voix n'est plus qu'un souffle. « Maman, le serpent... il m'a serrée si fort... que je ne peux plus... t'embrasser... Mais le serpent... ce n'est rien... La honte... J'étais nue... Ils me regardaient tous... Maman... est-ce que je suis encore vierge même si... même si les hommes... m'ont vue... comme ça ?... Est-ce que je plais encore à Jésus ?

— Tu es revêtue de ton martyre, ma fille. Je te l'affirme: tu lui plais plus qu'avant...

— Oui... mais... recouvre-moi, Maman... je ne voudrais plus qu'on me voie... Un vêtement, par pitié...

— Ne t'agite pas, ma joie... Voilà. Ta mère se met là et te cache... Je ne peux plus te chercher un vêtement... parce que... je meurs... Loué soit Jé...  
» La femme se jette alors sur le corps de sa fille en un grand flot de sang et, après un gémissement, reste immobile. Morte ?

C'est sûrement son dernier souffle.

« Ma mère meurt... est-ce qu'aucun prêtre n'a survécu pour lui donner la paix ? interroge la jeune fille en forçant sa voix.

— Moi je suis encore vivant. Si vous me portez.... dit un vieillard assis dans un angle, le ventre complètement ouvert...

— Qui peut porter Cletus auprès de Christina et de Clementina? disent quelques-uns.

— Je le pourrais peut-être, car j'ai de bonnes mains et je suis encore fort. Mais il faudra m'y conduire, parce que le lion m'a arraché les yeux, dit un jeune homme brun, grand et fort.

— Je t'aide à marcher, Decimus, répond un jeune adolescent peu blessé, l'un des plus indemnes.

— Mon frère et moi t'aideront à porter Cletus, disent deux robustes hommes à la fleur de l'âge, eux aussi peu blessés.

— Que Dieu vous en récompense tous », dit le vieux prêtre éventré pendant qu'ils le portent avec précaution. Une fois déposé auprès de la

martyre, il prie sur elle ; bien qu'elle soit agonisante, elle trouve encore la force de recommander son âme à un homme qui, les jambes décharnées, meurt d'hémorragie à ses côtés.

Celui-ci demande à l'aveugle qui l'a porté s'il ne sait rien sur Quirinus.

« Il est mort à côté de moi. La panthère lui a ouvert la gorge dès le commencement.

— Les fauves font vite au début. Ensuite, ils sont rassasiés et se bornent à jouer, dit un jeune homme qui perd lentement son sang pas bien loin.

— Trop de chrétiens pour trop peu de fauves, commente un vieillard qui tamponne avec un chiffon la blessure qui lui ouvre le côté sans lui atteindre le cœur.

— Ils le font délibérément, pour profiter d'un nouveau spectacle plus tard. Ils sont certainement en train d'y penser... » observe un homme qui, de la main droite, soutient son avant-bras gauche presque arraché par le coup de dent d'un fauve. Un frisson secoue les chrétiens.

La jeune Christina gémit:

« Pas les serpents! C'est trop horrible!

— C'est vrai. Il a rampé sur moi et m'a léché le visage de sa langue visqueuse... Ah, j'ai préféré le coup de griffe qui m'a ouvert la poitrine, mais a aussi tué le serpent, au froid de celui-ci. Ah! » Une femme se porte des mains vacillantes et ensanglantées au visage.

« Pourtant, tu es âgée. Le serpent était réservé aux vierges.

— Ils ont tourné nos mystères en ridicule. D'abord Eve séduite par le serpent, puis les premiers jours du monde: tous les animaux.

— Oui. La pantomime du paradis terrestre... Cela a valu au directeur du cirque d'être récompensé, dit un jeune.

— Après en avoir broyé beaucoup, les serpents se sont jetés sur nous jusqu'à ce qu'on ouvre les portes des fauves, et ce fut le signal du combat.

— Ils nous ont couvertes de cette huile et les serpents ne nous ont pas voulues comme proies pour le repas... Qu'allons-nous devenir maintenant ? Je pense à la nudité.... gémit une toute jeune adolescente.

— Aide-moi, Seigneur! Mon cœur vacille...

— J'ai confiance en lui...

— Je voudrais que Severus arrive, pour l'enfant...

— Il est vivant, ton fils ? » demande une mère toute jeune qui pleure sur ce qui était son fils mais qui n'est plus maintenant qu'un morceau de chair informe: un petit tronc, seulement un tronc, sans tête ni membres.

« Il est vivant, et sans la moindre blessure. Je l'avais mis derrière mon dos. C'est moi que la bête a déchirée. Et le tien?

— Sa petite tête aux boucles légères, ses petits yeux couleur de ciel, ses petites joues, ses mains comme des fleurs, ses petits pieds qui apprenaient tout juste à marcher sont maintenant dans le ventre d'une lionne... Ah, c'était une femelle et elle sait certainement ce que signifie être mère, et pourtant elle n'a eu aucune pitié pour moi!

— Je veux maman! Je veux maman! Elle est restée par terre avec papa... Et j'ai mal. Maman me ferait guérir le ventre !, pleure un enfant de six ou sept ans, à qui une morsure ou un coup de patte a ouvert nettement la paroi abdominale et qui agonise rapidement.

— Tu vas aller bientôt rejoindre ta maman, Tes frères les anges du ciel vont t'y porter, mon petit Linus. Ne pleure pas comme ça... » C'est une jeune fille assise à côté de lui qui le reconforte en le caressant de sa main la moins blessée.

Mais l'enfant souffre sur le sol dur et il tremble, si bien que la jeune fille, avec l'aide d'un homme, le prend sur ses genoux, le soutient et le berce ainsi.

« Où est votre père, demande Cletus aux deux frères qui l'ont porté avec l'aveugle.

— Il a fait le repas du lion, sous nos yeux. Pendant que le fauve lui mordait déjà la nuque, il nous a dit: "Persévérez." Il n'a rien pu ajouter, parce qu'il a eu la tête arrachée...

— C'est du ciel qu'il parle maintenant. Bienheureux Crispinianus!

— Heureux frères! Priez pour nous.

— Pour notre dernier combat.

— Pour notre persévérance finale.

— Par amour pour nos frères et sœurs.

— Ne craignez rien. Ils étaient déjà parfaits dans l'amour, à tel point que le Seigneur a voulu les reprendre dès le premier martyr, mais ils sont désormais encore plus parfaits, puisqu'ils vivent au ciel et connaissent la perfection de notre très-haut Seigneur, qu'ils reflètent.

Leurs corps que nous avons laissés dans l'arène sont seulement des dépouilles, tout comme les vêtements qu'on nous a enlevés. Mais eux, ils sont au ciel. Leurs dépouilles sont inertes, mais eux, ils sont vivants. Vivants et actifs. Ils sont avec nous.

N'ayez pas peur. Ne vous préoccupez pas de la manière dont vous mourrez. Jésus l'a dit: "Ne vous préoccupez pas des choses de la terre. Votre Père sait ce dont vous avez besoin." Il connaît votre volonté et votre résistance. Il sait tout et il viendra à votre secours. Encore un peu de patience, mes frères, et ce sera la paix. Le ciel se conquiert avec patience et violence.

Patience dans la douleur. Violence envers nos peurs d'hommes. Détruisez-les. C'est une tentation de l'Ennemi infernal pour vous arracher à la vie du ciel. Repoussez vos peurs. Ouvrez votre cœur à la confiance absolue.

Dites: "Notre Père qui est au ciel nous donnera notre pain quotidien de force parce qu'il sait que nous désirons son Royaume, et nous mourons pour lui en pardonnant à nos ennemis".

Non, j'ai dit un mot de pécheur: il n'y a pas d'ennemis pour un chrétien.

Celui qui nous torture est aussi bien notre ami que celui qui nous aime. Il l'est au contraire doublement. Parce qu'il nous sert sur la terre à témoigner de notre foi, et parce qu'il nous revêt du vêtement de noces pour le banquet éternel.

Prions donc pour nos amis, pour ces amis qui ne savent pas à quel point nous les aimons. Ah, en ce moment nous sommes vraiment semblables au Christ parce que nous aimons notre prochain jusqu'à mourir pour lui.

Nous aimons. Exactement! Nous avons appris ce que signifie être des dieux. Car l'Amour est Dieu, et celui qui aime est semblable à Dieu, il est vraiment fils de Dieu.

Nous aimons évangéliquement, non pas ceux dont nous attendons joies et récompenses, mais ceux qui nous frappent et nous prennent jusqu'à la vie. Nous les aimons avec le Christ en disant: "Père, pardonne-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font."

Et avec le Christ nous disons: "Il est juste que le sacrifice s'accomplisse, parce que nous sommes venus pour l'accomplir et nous voulons qu'il s'accomplisse." Avec le Christ nous disons aux survivants: "Vous souffrez maintenant.

Mais votre douleur se changera en joie quand vous nous saurez au ciel. Du ciel, nous vous apporterons la paix dans laquelle nous vivrons." Avec le Christ nous disons: "Quand nous serons partis, nous enverrons le Paraclet faire son mystérieux travail dans les cœurs de ceux qui ne nous ont pas compris et qui nous ont persécutés pour cette raison.

" Avec le Christ, ce n'est pas aux hommes mais au Père que nous confions notre esprit afin qu'il le soutienne de son amour dans notre nouvelle épreuve. Amen. "

Le vieux Cletus, éventré, mourant, a parlé d'une voix si forte, si assurée, qu'une personne en bonne santé n'en pourrait avoir de semblable. Il a transmis son esprit héroïque à tous, à tel point qu'un doux chant s'élève de ces êtres déchirés...

« Où est ma femme? interroge une voix depuis le couloir, interrompant le chant.

— Severus! Mon mari! Mon enfant est vivant! Je l'ai sauvé pour toi! Mais tu arrives à temps... parce que je meurs. Prends, prends notre Marcellinus! »

L'homme s'avance, se penche, embrasse son épouse mourante, saisit l'enfant de la main tremblante de sa femme et leurs deux bouches, qui se sont saintement aimées, s'unissent une dernière fois en un unique baiser posé sur la petite tête innocente.

« Cletus... Bénis... Je meurs... » On pourrait croire que la femme a retenu sa vie jusqu'à l'arrivée de son époux. Sur un râle, elle s'abat dans les bras de son mari à qui elle murmure:

« Pars, pars... avec l'enfant... à Pudens... » La mort lui coupe la parole.

« Paix à Anicia, dit Cletus.

— Paix! », répondent-ils tous.

Son mari la contemple, étendue à ses pieds, vidée de son sang, déchirée... Ses larmes tombent sur le visage de la morte, puis il dit: « Ma fidèle épouse, souviens-toi de moi ! » Il se tourne ensuite vers son vieux beau-père:

« Je la porterai dans la vigne de Titus. Caius et Sostenutus m'attendent dehors avec une civière.

— Ils vous laissent passer?

— Oui. Ceux qui ont encore des parents vivants auront une sépulture...

— Contre de l'argent?

— Contre de l'argent... ou même sans. Tous ceux qui le veulent peuvent venir reprendre leurs morts et faire leurs adieux aux vivants. Ils espèrent par là que la vue des martyrs affaiblira ceux qui sont encore libres et que cela les convaincra de ne pas devenir chrétiens, et ils escomptent que nos

paroles... vous affaibliront. Ceux qui n'ont pas de famille iront au charnier... Mais nos diacres viendront de nuit chercher leurs restes...

— Est-ce qu'un nouveau martyr se prépare?

— Oui. C'est bien pour cette raison qu'ils laissent passer la famille et que les martyrs seront ensevelis cette nuit. Eux, ils seront occupés par le spectacle...

— Pourquoi si tard? Quel spectacle peut-il y avoir de nuit?

— Oui, quel spectacle?

— Le bûcher. À la nuit noire...

— Le feu! Oh...

— Pour ceux qui mettent leur espoir en Dieu, les flammes seront comme la douce rosée de l'aurore. Souvenez-vous des jeunes gens dont parle Daniel. Ils marchaient au beau milieu des flammes en chantant.

C'est beau, une flamme! Elle purifie et habille de lumière, au contraire des fauves immondes, des serpents lubriques, des regards impudiques qui se posent sur le corps des vierges.

Mais la flamme! S'il demeure en nous quelque péché, que la flamme du bûcher soit pour nous semblable au feu du purgatoire.

Un bref purgatoire, d'ailleurs, puis, revêtus de lumière, nous irons à Dieu. Oui, c'est à Dieu, la Lumière, que nous irons ! Fortifiez vos cœurs. Ils voulaient être lumière pour le monde païen. Que les feux du bûcher soit le début de la lumière que nous apporterons à ce monde de ténèbres", dit encore Cletus.

Des pas lourds et ferrés passent dans le couloir.

« Decimus, tu es encore vivant? demandent deux soldats à leur entrée dans la pièce.

— Oui, mes compagnons. Vivant, et pour vous parler de Dieu. Venez. Je ne puis venir à vous car jamais plus je ne verrai la lumière.

— Quel malheur! disent les deux soldats.

— Non: quel bonheur! Je suis heureux. Je ne verrai plus la laideur du monde. Les flatteries de la chair et de l'or ne pourront plus passer par mes pupilles pour me tenter. Dans les ténèbres de la cécité momentanée je vois déjà la Lumière. Je vois Dieu!

— Mais ignores-tu que tu seras bientôt brûlé? Ne sais-tu pas que, parce que nous t'aimons, nous avons demandé à te voir pour te faire fuir si tu étais encore vivant?

— Fuir? Me détestez-vous au point de vouloir m'enlever le ciel? Vous n'étiez pas ainsi lors des mille combats que nous avons soutenus côte à côte pour l'empereur. En ce temps-là, nous nous encourageions mutuellement à être des héros. Et voilà qu'aujourd'hui, alors que je me bats pour un Empereur éternel, d'une immense puissance, vous m'incitez à la lâcheté ?

Le bûcher ? Ne serais-je pas volontiers mort dans les flammes à l'assaut d'une cité ennemie pour servir l'empereur et Rome, c'est-à-dire un homme comme moi, et une ville qui existe aujourd'hui et n'existera plus demain? Et maintenant que je donne l'assaut à mon véritable Ennemi pour servir Dieu et la Cité éternelle où je règnerai avec mon Seigneur, vous voulez que je craigne les flammes? »

Les soldats se regardent, ébahis.

Cletus reprend la parole: « Les martyrs sont les seuls héros. Leur héroïsme est éternel. Leur héroïsme est saint. Leur héroïsme ne nuit à personne. Ils ne ressemblent pas aux Stoïques dont les stoïcismes sont arides, ni aux cruels aux violences inutiles et infâmes. Ils ne volent aucun trésor. Ils n'usurpent aucun pouvoir.

Ils donnent. Ils donnent ce qu'ils ont, leurs richesses, leurs forces, leur vie... Ils sont ces généreux qui se dépouillent de tout pour donner. Imitiez-les. Vous, les serviteurs soumis d'un homme cruel qui vous envoie donner la mort et la trouver vous-mêmes, passez à la Vie, venez servir la Vie,

servir Dieu. Une fois retombée l'ivresse de la bataille, quand le signal impose le silence dans le camp, avez-vous jamais ressenti la joie que vous sentez être celle de votre compagnon?

Non: fatigue, nostalgie, peur de la mort, nausée devant tant de sang et de violences...

Mais ici... Regardez! Ici on meurt et on chante. Ici on meurt et on sourit. Car nous n'allons pas mourir, mais vivre. Nous ne connaissons pas la mort mais la Vie, le Seigneur Jésus. »

Deux autres de ces types musclés venus au début entrent avec des torches.

Ils sont accompagnés de deux autres hommes vêtus avec recherche. Les torches tenues haut par les deux premiers fument. Ceux qui les accompagnent se penchent pour regarder les corps.

Ils se consultent: « Mort... Celui-là aussi... Celle-ci agonise... L'enfant est déjà froid comme la glace... Le vieux va bientôt mourir... Et celle-là? Le serpent lui a broyé les côtes. Regarde, elle a déjà de l'écume rose sur les lèvres.

— Je serais d'avis... Laissons-les mourir ici.

— Non, le jeu a déjà été inscrit au programme. Le cirque se remplit de nouveau.

— Ceux des autres prisons pourraient suffire.

— Trop peu! Proculus n'a pas su gérer les quantités. Il en a destiné trop aux lions, et trop peu au bûcher...

— C'est vrai. Que faire?

— Attends. »

L'un d'eux se place au centre de la pièce et demande: « Que ceux d'entre vous qui sont moins blessés se lèvent. » Une vingtaine de personnes se lèvent.

« Pouvez-vous marcher? Vous tenir debout?

— Nous le pouvons.

— Tu es aveugle, disent-ils à Decimus.

— Je peux être guidé. Ne me privez pas du bûcher, car je suppose que c'est à cela que vous pensez, répond Decimus.

— C'est bien à cela. Et tu désires le bûcher?

— Je le demande comme une grâce. Je suis un soldat fidèle. Voyez les cicatrices de mes membres. En récompense de mon long et fidèle service à l'empereur, accordez-moi le bûcher.

— Si tu aimes tant l'empereur, pourquoi le trahis-tu?

— Je ne trahis ni l'empereur ni l'empire, car je ne fais rien contre eux. Mais je sers le vrai Dieu, qui est l'Homme-Dieu et le seul à être digne d'être servi jusqu'à la mort.

— Cassianus, contre de tels cœurs les tortures ne servent à rien. C'est moi qui te le dis. Nous ne faisons que nous couvrir de cruauté sans but.... dit un intendant du cirque à son compagnon.

— C'est peut-être vrai. Mais le divin César...

— Laisse tomber! Vous qui marchez, sortez d'ici! Attendez-nous près des sorties. Nous allons vous donner des vêtements neufs. »

Les martyrs font leurs adieux à ceux qui restent. Un adolescent s'agenouille pour être béni par sa mère. De son sang, une jeune fille trace une petite croix comme si c'était du chrême sur le front de sa mère qui la quitte pour monter sur le bûcher. Decimus étreint ses deux frères d'armes.

Un vieillard embrasse sa fille mourante et s'éloigne d'un pas assuré. Tous se font bénir par le prêtre Cletus avant de sortir... Les pas de ceux qui marchent vers la mort s'éloignent dans le couloir.

« Vous restez encore ici? demandent les intendants aux deux soldats.

— Oui, nous restons.

— Pour quel motif? C'est... risqué. Ceux-là corrompent les fidèles citoyens. »

Les deux soldats haussent les épaules.

Les intendants s'en vont tandis que des fossoyeurs entrent avec des civières pour emporter les morts. Il y a un peu de confusion, car des parents de morts et de mourants les accompagnent, de sorte qu'on assiste à des larmes et des adieux entre les uns et les autres.

Les deux soldats en profitent pour suggérer à un enfant:

« Fais semblant d'être mort. Nous te mettrons à l'abri.

— Est-ce que, vous, vous trahiriez l'empereur en vous mettant à l'abri alors qu'il a confiance en vous pour sa gloire?

— Certainement pas, mon garçon.

— Eh bien, moi non plus je ne trahis pas mon Dieu, qui est mort pour moi sur la croix. »

Les deux soldats, littéralement abasourdis, se demandent:

« Mais qui leur donne une telle force? » Puis, le coude contre la muraille pour se soutenir la tête, ils restent là à observer, méditatifs.

Les intendants reviennent avec des esclaves et des civières. Ils disent: »Vous êtes encore bien peu pour le bûcher. Que les moins blessés s'assoient. »

Les moins blessés! Ils sont tous plus ou moins agonisants, et sont incapables de s'asseoir.

Mais les voix supplient : « Moi ! Moi! Pourvu que vous me portiez... »  
On en choisit onze autres...

« Heureux êtes-vous! Prie pour moi, Maria! Adieu Placidus! Souviens-toi de moi, mère! Mon fils, appelle vite mon âme! Ô mon époux, que la mort te soit douce ! ... » Les adieux s'entrecroisent.

On emporte les civières.

« Soutenons les martyrs de notre prière. Offrons pour eux la double douleur de nos membres et de notre cœur qui se voit privé du martyr. Notre Père... » Cletus, livide à faire peur et mourant, rassemble néanmoins ses forces pour réciter le Notre-Père.

Un homme entre, hors d'haleine. A la vue des deux soldats, il recule et retient le cri qu'il avait déjà sur les lèvres.

« Tu peux parler, homme. Nous ne te trahisons pas. Nous, soldats de Rome, demandons à devenir soldats du Christ.

— Le sang des martyrs féconde les terres », s'exclame Cletus. S'adressant à l'arrivant, il demande:

« As-tu les mystères?

— Oui. J'ai pu les donner aux autres un instant avant qu'on les emmène dans l'arène. Voilà! »

Les soldats, stupéfaits, regardent la bourse de pourpre que l'homme sort de sa poitrine.

« Soldats, vous vous demandez d'où nous tirons notre force. La voilà, la Force! Voici le Pain des forts. Voici Dieu qui entre vivre en nous. Voici..

— Vite! Vite, mon père! Je meurs... Jésus... et je mourrai heureuse: vierge, martyre et heureuse », s'écrie Christina en haletant dans les spasmes de la suffocation,

Cletus se hâte de rompre le pain et de le donner à l'adolescente, qui se recueille paisiblement, les yeux fermés.

« A moi aussi... et puis... appelez les serviteurs du cirque. Je veux mourir sur le bûcher... », murmure un enfant dont les épaules sont déchiquetées et la joue ouverte de la tempe à la gorge, qui saigne.

« Tu peux avaler?

— Je le peux, je le peux. Je n'ai ni bougé ni parlé pour ne pas mourir... avant l'eucharistie.

J'espérais... Maintenant... »

Le prêtre lui tend un peu de mie du pain consacré. L'enfant essaie d'avaler, mais sans y parvenir. Un soldat pris de pitié s'incline pour lui soutenir la tête pendant que l'autre, ayant trouvé dans un coin une amphore contenant un reste d'eau au fond, tente de l'aider à avaler en la lui versant goutte à goutte entre les lèvres.

Pendant ce temps, Cletus rompt les espèces et les distribue aux plus proches. Il prie ensuite les soldats de le transporter pour apporter l'eucharistie aux mourants. Puis il se fait reconduire à sa place et dit:

"Que notre Seigneur Jésus vous récompense de votre pitié. "

L'enfant qui avait de la peine à avaler les espèces est pris d'un bref halètement, se débat...

Un soldat pris de pitié le prend dans les bras. Mais ce faisant un flot de sang jaillit de la blessure du cou et inonde sa cuirasse étincelante.

« Maman! Le ciel... Seigneur... Jésus... » Le petit corps s'abandonne.

« Il est mort... Il sourit.

— Paix au petit Fabius! dit Cletus qui pâlit à vue d'œil.

— Paix! », répondent les mourants,

Les deux soldats discutent entre eux. Puis l'un dit:

« Prêtre du vrai Dieu, finis ta vie en nous prenant dans ton armée.

— Pas la mienne, celle du Christ Jésus... Mais... c'est impossible... Auparavant... il faut être catéchumène...

— Non, nous savons qu'on peut donner le baptême en cas de mort.

— Vous êtes... en bonne santé... » Le vieil homme halète.

« Nous sommes mourants puisque... Avec un Dieu comme le vôtre qui vous rend tous tellement saints, à quoi bon continuer à servir un homme corrompu?

Nous voulons la gloire de Dieu. Baptise-nous: moi, Fabius, comme le petit martyr, et mon compagnon Decimus comme notre glorieux compagnon d'armes. Après cela nous volerons au bûcher.

Que vaut la vie du monde quand on a compris votre Vie ? »

Il n'y a plus d'eau... aucun liquide... Cletus se sert de sa main tremblante comme d'une coupe et recueille le sang qui goutte de son atroce blessure: « Agenouillez-vous... Je te baptise, Fabius, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Je te baptise, Decimus, au nom du Père... du Fils... du Saint... Esprit... Que le Seigneur soit avec vous pour la Vie... éternelle... Amen! »

Le vieux prêtre a terminé sa mission, sa souffrance, sa vie... Il est mort...

Les deux soldats le regardent. Ils dévisagent un moment ceux qui meurent lentement, sereins... souriant dans leur agonie, en extase eucharistique.

« Viens, Fabius. N'attendons pas un instant de plus. Avec de tels exemples, la voie est sûre! Allons mourir pour le Christ! »

Et ils partent en courant rapidement dans le couloir à la rencontre du martyr et de la gloire.

Dans la pièce, les gémissements se font de plus en plus faibles et rares... Du cirque provient le même vacarme qu'au début. La foule recommence à gronder dans l'attente du spectacle.

**Visioconférences**

1. Le martyre d'Etienne, la sagesse des martyrs (2 mars 1944), dictée de Jésus sur les martyres (5 mars 1944)
2. Le martyre de sainte Agnès. L'amour des saints
3. L'histoire et le martyre de Cécile et Valérien. La puissance de la pureté
4. Martyre de l'enfant Castulus. L'emprisonnement des chrétiens
5. Martyre de Félicité et Perpétue. L'amour porté à la perfection
6. Martyre de Phénicule et Pétronille.
7. Martyre de Justice et de Cyprien. La puissance de la Croix
8. Le martyre d'Irène, de Martine, de Marie et Florence de Cordoue.
9. Martyre des premiers chrétiens dans l'arène